



LUNDI 5 FÉVRIER 2024

– Un objet “écologique” fabriqué par l’humain ou une action humaine respectueuse de l’équilibre écologique vital, ça n’existe pas et ça n’est pas possible. – *Vincent Mignerot*

*** ► **L'ÉCOLOGIE EST-ELLE POSSIBLE ? (VINCENT MIGNEROT) P.2**

- La transition : mission impossible ? (Vincent Mignerot) p.7
- Jusqu'à quel point notre manque d'agence est-il insoluble ? (Erik Michaels) p.12
- La guerre désindustrielle : Une première reconnaissance (John Michael Greer) p.15
- Une religion de la vie (Tom Murphy) p.23
- Un mot petit et trompeur (Tim Watkins) p.31
- La ligne officielle (Tim Watkins) p.34
- Ne vous laissez pas abuser par la volte-face de Biden sur le gaz (Rachel Donald) p.36
- Mise en faillite, nationalisation temporaire... Le scénario du pire devient possible pour Boeing ! (C Sannat) p.38



SECTION POLITIQUE



p.39

- Un pas de plus vers la guerre (James Rickards) p.39
- Le monde retient son souffle avant la riposte des Etats-Unis contre l'Iran (Charles Sannat) p.42
- Les États-Unis sont un empire colonial, et un empire extrêmement prospère (Ryan McMaken) p.44
- Michelle ma belle (James Howard Kunstler) p.48
- À vous, les Davos Men! (James Howard Kunstler) p.51
- Comprendre le malaise agricole (et des entrepreneurs). Quand l'Etat transforme les braves gens en criminels. (Charles Sannat) p.53



SECTION ÉCOLO



p.54

- Nous avons rencontré l'ennemi (climatique) (Tom Lewis) p.54
- La filiation entre les Khmers rouges et les Khmers verts en France (Charles Sannat) p.55
- Au cœur de la nature blessée (Alexandre Lacroix) p.60
- La pollution atmosphérique des sables bitumineux est au moins 20 fois supérieure aux estimations de l'industrie (Andrew Nikiforuk) p.60
- Alimentation : plus de riz, moins de méthane (Jean-Marc Jancovici) p.63
- Prospérer à l'ère de la réinvention continue (Jean-Marc Jancovici) p.64

\$ SECTION ÉCONOMIE \$ p.66

- Pourquoi l'économie américaine va-t-elle si bien ? (et qu'est-ce qui la menace ?) (Charles Sannat) p.66
- Un climat de guerre (Philippe Béchade) p.68
- Le plus grand gouvernement de l'histoire (Brian Maher) p.69
- Trump s'engage à stopper les dollars de Biden (Jim Rickards) p.73
- Les économies submergées de l'Europe (Sean Ring) p.76

- ▶ Le récit de Wall Street versus la réalité (Brian Maher) p.79
 - ▶ La brutalité du cœur (Bill Bonner) p.83
 - ▶ Civilisation contre barbarie (Bill Bonner) p.86
 - ▶ Des sommets plus élevés (Bill Bonner) p.90
 - ▶ Surcharge d'informations (Bill Bonner) p.92
 - ▶ La grande perte (Bill Bonner) p.96
 - ▶ Information artificielle (Bill Bonner) p.99

▲ RETOUR ▲

<<>><<>><<>><<>> (0) <<>><<>><<>><<>>

.L'ÉCOLOGIE EST-ELLE POSSIBLE ?

19 juillet 2013 Science par Vincent Mignerot

Jean-Pierre : avant de débiter la lecture des textes suivant, voici un grand classique de Vincent Mignerot. À lire et relire.



De ces disparitions, l'homme est sans doute l'auteur, mais leurs effets se retournent contre lui. Il n'est aucun, peut-être, des grands drames contemporains qui ne trouve son origine directe ou indirecte dans la difficulté croissante de vivre ensemble, inconsciemment ressentie par une humanité en proie à l'explosion démographique et qui – tels ces vers de farine qui s'empoisonnent à distance dans le sac qui les enferme, bien avant que la nourriture commence à leur manquer – se mettrait à se haïr elle-même, parce qu'une prescience secrète l'avertit qu'elle devient trop nombreuse pour que chacun de ses membres puisse librement jouir de ces bien essentiels que sont l'espace libre, l'eau pure, l'air non pollué. Claude Lévi-Strauss.

Étant donné nos inquiétudes anciennes et contemporaines sur le devenir de l'humanité, il paraît nécessaire de déterminer si l'existence humaine est seulement compatible avec la protection de l'environnement naturel, avec le maintien de l'équilibre écologique vital global, et ce afin d'estimer correctement et rationnellement de nos possibilités d'existence à terme.

Nous savons déjà que tous les avantages que nous pouvons acquérir, tous les objets que nous fabriquons ne peuvent être que le produit de l'exercice d'une emprise sur les ressources

disponibles dans l'environnement, emprise qui ne peut s'exercer sans modifier cet environnement (*Essai Sur la Raison de tout*, § 3.4.8).

L'étude *Essai Sur la Raison de Tout* postule que les caractéristiques systémiques et isolées de l'écosystème terrestre (seule l'énergie solaire est une ressource exogène) impliquent que toute exploitation des ressources disponibles à un instant donné influence l'ensemble du système à terme. Si la vie a su exploiter au mieux l'énergie solaire et les éléments terrestres préexistants pour se développer et si l'humanité, en se développant elle aussi, soustrait une part toujours plus grande de ces ressources pour son bénéfice exclusif, celles-ci ne peuvent plus être utilisées par la vie pour maintenir son propre équilibre, sa pérennité est remise en cause et la survie de l'humanité à terme également (l'existence humaine dépend strictement de l'existence de la vie). Ne correspondant plus aux besoins de la vie, les productions humaines ne sont plus recyclées par elle et ne peuvent que générer des déchets qu'il n'est pas possible de rejeter à l'extérieur de l'écosystème ou dont il n'est pas possible de neutraliser les effets sans coût supplémentaire en ressources et en énergie, ce qui rend leur accumulation intoxicante strictement inévitable.

Il ne semble pas possible d'envisager que la fabrication d'un produit, quel qu'il soit, ou que la mise en œuvre d'une agriculture, de quelque type qu'elle soit, puisse n'avoir aucun impact sur l'environnement ou le protéger d'aucune façon. Il faudrait pour cela que les ressources (minérales ou issues de la biomasse) nécessaires à la mise en œuvre de ces modes d'emprise desquels nous tirons avantages proviennent d'un autre système que la Terre afin de ne pas les soustraire aux besoins de la vie et que les avantages acquis "déconsommant" les apports en énergie qu'ils auront exigés, ce qui rendrait le bilan neutre, tout en n'ayant aucun résidu ou que ceux-ci soient expulsés "par magie" dans l'espace ou enterrés profondément. Pour obtenir un bilan véritablement positif, il faudrait que ces actions considérées écologiques (1) "dé-consommant" aussi l'énergie utilisée par d'autres actions humaines en faisant tout autant disparaître leurs déchets. Mais l'impossibilité d'exploiter des ressources extra-terrestres, de rejeter nos déchets en-dehors de notre écosystème ou de réparer les dégâts résultants de l'activité humaine sans encore consommer de l'énergie et d'autres ressources terrestres (afin par exemple de maintenir les rendements agricoles contre l'inévitable appauvrissement des sols) interdisent de telles possibilités.

Si le bon sens suffit à le deviner, ce sont de surcroît des principes physiques élémentaires, ceux de linéarité de l'écoulement du temps et de non réversibilité des phénomènes (sur [le temps](#) et la [non réversibilité](#), Wikipédia), qui confirment que les effets délétères de l'existence humaine sont strictement cumulatifs, sans réparation possible. Il n'est pas plus possible de rafraîchir le climat, de restaurer les rendements agricoles, d'empêcher l'acidification des océans ou la montée des eaux, de retirer les perturbateurs endocriniens et les métaux toxiques de la chaîne alimentaire de l'ensemble du vivant... que de ressortir la poudre du cacao de son chocolat chaud. Jusque-là, parce que nous avons à disposition suffisamment de ressources et d'énergie pour masquer la dégradation progressive de l'environnement, nous avons pu croire en la possibilité d'un développement infini. Mais ces ressources vont manquer à terme et nous n'aurons rien pu réparer.

– Un objet "écologique" fabriqué par l'humain ou une action humaine respectueuse de l'équilibre écologique vital, ça n'existe pas et ça n'est pas possible.

Tout ce que nous produisons, qui comprend aussi les voitures électriques, les éoliennes, les panneaux solaires, ne peut en aucun cas protéger la nature. Il n'est pas non plus possible d'affirmer que **tel produit pollue moins qu'un autre** puisque son existence même dépend déjà strictement de systèmes polluants : le besoin de créer des objets estimés protecteurs de l'environnement n'aurait jamais été une ambition économique et industrielle si les activités antérieures de l'humanité n'avaient pas *déjà* détruit cet environnement *au point qu'il faille s'en inquiéter*.

Nous savons aussi désormais que la consommation de produits dits écologiques réduit la culpabilité comportementale du consommateur, ce qui entraîne un effet rebond : non seulement, en achetant des “produits verts”, nous ne baissons pas notre consommation, mais nous avons tendance même à l'augmenter.

Ce que nous avons vu des caractéristiques systémiques de l'écosystème terrestre et des lois de la physique (2) qui interdisent la possibilité même d'une “écologie humaine” implique aussi que les appareils d'imagerie médicale, le bistouri du chirurgien, l'antibiotique (au nom si bien choisi) et le cachet d'aspirine, qui sont les garants de notre bonne santé, participent tous à l'accélération de la destruction de la nature. **Rien de ce qui nous rend service n'apparaît à partir de rien et la vie en paie toujours le prix.** Notre propre équilibre vital étant strictement lié à la santé de notre environnement vivant, c'est sa perturbation qui portera préjudice à la nôtre.

S'il est encore possible, pour les plus riches d'entre nous, de croire que vivre longtemps et en bonne santé est l'avenir de l'humanité, ce n'est qu'au prix du déni de principes élémentaires (pourtant parfaitement connus par la science !), et de la négation de notre dépendance au subtil équilibre des interactions entre tous les êtres vivants. Le climax de l'évolution humaine semble dépassé, et les effets indésirables de nos privilèges se manifestent déjà : l'espérance de vie en bonne santé est en baisse en Europe et aux États-Unis.

– Un objet fabriqué par l'humain ou une quelconque action humaine qui protège la santé de tous et toujours, ça n'existe pas et ça n'est pas possible.

Nous avons pu améliorer considérablement notre longévité et réduire notre souffrance, mais la sélection naturelle finira par mettre à mal ceux qui auront exploité pour leur plaisir et leur confort des ressources aux effets toxiques, ce que la vie dans son ensemble a su éviter, jusqu'à notre apparition.

Il n'est pas utile de multiplier les études pour savoir si les ondes des téléphones portables, les OGM ou les éoliennes par exemple sont nocifs pour l'humanité, il ne peut en être autrement. Au mieux est-il possible d'estimer de l'ampleur de leur dangerosité et des moyens à notre disposition afin de nous protéger de leurs effets délétères, mais ce n'est déjà plus le même protocole d'étude et, dans tous les cas, les protections que nous mettrons en oeuvre participeront aussi à la perturbation de notre santé et à la réduction de notre espérance de vie à terme.

Nous pouvons aussi espérer pouvoir opérer une « **transition énergétique** » : substituer par exemple aux énergies d'origines fossiles ou nucléaires d'autres ressources considérées moins

polluantes ou moins dangereuses. Mais cette transition engendre des risques directs : celle d'exposer, même pour un temps court, ceux qui la tenteront à une baisse de rendement, à une réduction des performances pour assurer les besoins des foyers, des usines, des moyens de transport... Ce temps, quand bien même il serait anticipé et bref, ne manquerait pas d'être mis à profit sur les plans stratégiques, économiques, industriels (...) par tout autre groupe humain qui n'aurait pas opéré cette transition et maintenu au plus haut ses rendements avec des ressources peut-être plus sales mais plus productives à court terme. **Presque toujours absente des débats contemporains sur l'écologie, la compétition entre les populations humaines pour le maintien au plus haut de leur niveau de confort et de sécurité est cette contrainte qui empêche la modification de nos comportements individuels et collectifs.** Craintifs que nous sommes tous de ne plus pouvoir assurer immédiatement notre défense, celle de nos proches et de nos enfants, devant le risque qu'un autre s'approprie ce que nous souhaitons tenir pour définitivement acquis, il ne nous est pas possible d'abandonner les techniques et technologies dont nos avantages dépendent, même si nous les savons préjudiciables. **Une "décroissance" n'est pas plus possible qu'une transition énergétique,** pour les mêmes raisons et il faudra, à ceux qui pensent qu'il est envisageable de nous affranchir de la rivalité, proposer a minima un modèle explicatif du réel dans lequel la compétition existentielle n'est pas le moteur de toute évolution (ou il leur faudra nier l'évolution).

Si humanité et écologie sont rationnellement incompatibles (à tel point que penser possible la protection de l'environnement relève de l'authentique *croyance*, peut-être même du délire collectif), il est toutefois compréhensible que nous ayons spontanément besoin d'entretenir un discours rassurant sur ce paradoxe. D'un point de vue évolutif nous pouvons même admettre que le fantasme écologique soit légitime, puisque sans lui nous ne pourrions maintenir notre "*progression existentielle*". Dire par exemple d'un véhicule électrique qu'il est plus écologique qu'un autre qui fonctionne au diesel est une *forme de propagande nécessaire*, mais qui ne repose sur aucune preuve scientifique (si l'on tient compte de [tous les liens définissants](#) qui permettent l'existence de ce véhicule électrique...).

Et proposer des solutions considérées, parfois arbitrairement et de façon moralisatrice, comme sûres ou évidentes, qui nous aident opportunément à reporter la remise en question de nos niveaux de vie, seuls responsables de la destruction de l'équilibre écologique vital, entraîne un risque pour leurs promoteurs : celui de devoir assumer leurs responsabilités !

S'il n'est effectivement pas possible d'éviter l'accumulation des dégâts ni de les réparer et que la compétition au sein de l'humanité nous empêche de modifier concrètement nos comportements, il pourra être un jour reproché à ceux qui auront promu l'illusion de ne pas avoir été plus prudents.

Si les solutions sont si sûres et qu'un monde meilleur est possible il faut tenir cette promesse, et le défi que doit relever l'optimisme est grand, il s'agit notamment d'empêcher des famines et des conflits majeurs à relativement court terme, ce qui n'est pas la moindre des ambitions. Pour rappel, les courbes témoignant de la détérioration de l'équilibre écologique vital n'ont pas même commencé à fléchir, malgré l'intensification des efforts, qu'il faut considérer être régulés par la [loi de la dichotomie à l'axe.](#)

La promotion de l'espoir quand la rigueur méthodologique l'invalide engendre en outre un risque en plus d'une responsabilité, celui de perdre tout crédibilité (publique, scientifique), lorsqu'aucune rhétorique ne pourra plus occulter les effets destructeurs et autodestructeurs des activités humaines.

Nous nous interrogeons sur le fait que, malgré nos talents et nos meilleures intentions, nous ne parvenons pas à modifier le cours de notre évolution. Nous pouvons comprendre désormais que c'est parce que nous parvenons bien à occulter la réalité des contraintes de l'existence, que nous nions parfaitement qu'il n'est pas d'avantage acquis par l'humain qui n'ait de conséquence néfaste. Et si les discours écologiques ont des résultats opposés à leurs intentions c'est qu'ils sont justement utiles au maintien de **l'espoir**, qui n'est finalement que *“cet indispensable accessoire de l'esprit qui nous montre un agencement optimiste mais fantasmé de la réalité, derrière lequel se déroule l'histoire concrète de notre fin”*.



Notes :

(1) Le terme “*écologie*” est utilisé ici dans son acception courante qui le fait synonyme de “*protection de l'environnement*”. Mais l'étymologie du mot et sa définition précise ne correspondent aucunement à cette velléité (l'écologie n'est que l'étude des interactions entre les êtres vivants et leur milieu) et son détournement sémantique participe sûrement à entretenir la confusion entre la simple étude de la réalité des faits et leur **interprétation fantasmée**.

(2) Les arguments présentés dans ce texte sont vérifiables, il est possible de les éprouver expérimentalement.

{ } { }

.La transition : mission impossible ?

Publié par Vincent Mignerot 30 janvier 2024



Si vous avez le sentiment qu'en parallèle des records d'émission de CO₂ et de température, le débat sur la transition énergétique tourne en rond, il peut être constructif de convoquer la littérature qui éclaire les possibles motivations à l'entretien de débats stériles. En particulier dans le domaine de la transition, débattre autour de divers faux dilemmes afin d'éviter de poser la question qui conditionne réellement l'avenir : **la substitution des énergies est-elle physiquement possible ?**

Extrait du nouvel avant-propos de "L'Énergie du déni", [Éditions Rue de l'échiquier](https://www.ruedezechiquier.net/.../412-l-energie-du-deni...) (2021, réédition 2023 : <https://www.ruedezechiquier.net/.../412-l-energie-du-deni...>) :

"À partir de catégorisations a minima imprécises, sinon erronées, nous développons des argumentaires, des raisonnements, afin par exemple de conceptualiser et défendre l'ambition de transition énergétique. Hugo Mercier, dans sa thèse publiée en 2009, s'interrogeait sur les intentions réelles du raisonnement chez l'humain. Il a envisagé que le raisonnement pouvait ne pas être conçu « comme un mécanisme permettant d'améliorer la qualité de nos connaissances, d'en acquérir de nouvelles, ou de prendre de meilleures décisions », mais afin d'évaluer si ce raisonnement constituait « de bons arguments » ou s'il permettait de « juger de la qualité » d'un autre raisonnement. La fonction du raisonnement serait principalement argumentative et souvent investie afin de justifier une croyance établie. Cela aurait pour conséquence de favoriser des prises de décision intuitives, le choix des options les plus faciles à expliquer, plutôt que les meilleures solutions.

Une persévérance dans la croyance et une polarisation des croyances résulteraient de ce qu'Hugo Mercier nomme « théorie argumentative du raisonnement » : nous préférierions faire évoluer nos raisonnements afin de les opposer au mieux à ceux des autres, plutôt que de les rendre compatibles avec la réalité. Nos croyances auraient par ailleurs tendance à se renforcer d'autant que nous y sommes attachés. Nos émotions nous pousseraient, en plus d'adapter nos arguments à la seule dialectique, à rechercher spécifiquement ceux qui confirmeraient nos opinions. Le « raisonnement motivé » impacterait jusqu'à la relecture par les pairs des articles scientifiques : les relecteurs auraient tendance à être plus indulgents avec les études qui vont dans le sens de leurs a priori. Une étude de 2008 montrait par l'expérience qu'une croyance pouvait être si puissante qu'elle était susceptible de persévérer, bien qu'il ait été prouvé à de multiples reprises qu'elle était fausse.

Au regard de l'échec de la transition énergétique, il est envisageable que les catégorisations erronées, le raisonnement argumentatif, le raisonnement motivé et la persévérance dans l'erreur traversent insidieusement la littérature et la communication sur lesquelles cette transition s'appuie. Quand bien même notre désir serait le plus sincère de pourvoir au manque d'énergie à venir et d'épargner le climat, notre esprit préférerait façonner une vision déformée de la réalité, compatible avec des attentes personnelles et sociales, mais indifférente au constat d'échec. Nous défendrions cette vision artificiellement optimiste d'autant plus fermement qu'elle protégerait, au prix de la rigueur, les émotions positives que nous procurent les illusions.

S'il ne faut pas nous accabler d'hériter d'un esprit au fonctionnement indifférent à certains de nos intérêts, sans doute est-il important d'assumer la responsabilité de subir et transmettre des biais de raisonnement. Parce que pendant que notre cerveau regarde ailleurs, la maison brûle."

{ { }

La transition : mission impossible ?

Le livre de Jean-Baptiste Fressoz, Sans transition, doit nous faire réfléchir



Pierre Charbonnier 29 janv. 2024

Jean-Pierre : j'ai commencé à me douter que Pierre Charbonnier est un philosophe environ vers le milieu de son texte. Il maîtrise l'art de « couper les mots en quatre ». Ne jamais oublier que la philosophie n'est pas une science.



Mains de philosophe

Il y a quelques jours est sorti un livre très important de l'historien Jean-Baptiste Fressoz, qui propose une relecture originale de l'histoire des systèmes énergétiques et du concept de transition. Je voudrais livrer ici une première série de réactions, qui ne pourront pas rendre justice à l'impressionnant travail empirique sur lequel repose l'argument de l'auteur, mais qui visent plutôt à discuter sa dimension normative. En effet, le livre se présente comme un réquisitoire extrêmement radical contre l'idée même de transition énergétique et met l'histoire au service d'un argument profondément politique. L'auteur ne cache pas ses intentions, et je n'entends pas ici remettre en question cette dimension argumentative de l'histoire: au contraire, c'est l'occasion parfaite pour réfléchir à une notion devenue omniprésente, et qui est souvent utilisée de façon superficielle. Avant toute chose, on peut donc saluer J.-B. Fressoz pour son travail de mise en garde, qui donne aux sciences sociales une prise efficace sur le débat public.

Ce livre est amené à connaître un grand succès et à jouer un rôle important dans le débat sur la transition écologique. Il sera certainement lu comme un texte de référence par de nombreux acteurs de ce débat qui nourrissent un scepticisme à l'égard de discours trop triomphalistes ou optimistes concernant la possibilité de décarboner l'économie mondiale dans un délai raisonnable, à coups d'innovation technologique ou de réorganisations sociales. Fressoz invoque la lucidité et la rigueur des faits pour nous défaire de nos illusions, mais le contexte dans lequel arrive son livre, marqué par le développement des arguments visant l'écologie pour son coût social ou les sacrifices qu'elle demande, est singulier. Comment en effet concilier cette critique conduite par un auteur écologiste avec la nécessité stratégique de rassembler une large partie de la population dans un projet qui ne soit pas vu comme entièrement négatif ? Comment le ~~réalisme sombre~~ de Fressoz peut-il résister aux lectures fatalistes qu'il déclenchera peut-être ? Comment faire en sorte que la critique de la transition et de ses acteurs ne tombe pas dans l'escarcelle des tenants du statu quo ?

Déconstruire la transition

Sans transition est construit en deux parties assez distinctes par leur contenu, et l'habileté de l'auteur consiste à les agencer ensemble pour produire son effet critique.

L'histoire déphasée

La première est une histoire de ce que l'auteur appelle les symbioses énergétiques. Fressoz part d'un débat assez technique au sein de l'histoire de l'énergie, qui divise les partisans d'une représentation "phasiste" (un âge du bois, un âge du charbon, un âge du pétrole, etc. jusqu'à un hypothétique âge des renouvelables) et les partisans d'une vision plus complexe, attentive à la persistance des techniques et des ressources du passé qui continuent à structurer le présent. Ainsi, grâce à un remarquable travail empirique, l'auteur peut montrer que le bois a été un matériau critique de la modernité industrielle (souvent assimilée, par ses acteurs mêmes, au charbon). On retrouve en effet le bois notamment comme étau dans les mines et comme traverse de chemin de fer, mais aussi comme matériau de construction, et l'avènement du charbon a stimulé son exploitation plus qu'il ne l'a soulagée. Le

même raisonnement indique que le pétrole s'est ajouté, plutôt que substitué, au charbon (et encore au bois pour un moment).

Fressoz explique p. 28, avec d'excellents appuis visuels, que ces deux conceptions de l'évolution technique sont liées pour la première à une représentation en valeurs relatives du poids des énergies (et de ce point de vue, l'arrivée du charbon fait l'effet d'une forte vague à partir du milieu du 19^e siècle, puis le pétrole au 20^e siècle), et pour la seconde en valeurs absolues (et dans ce cas on voit mieux le bois persister sous le charbon et le charbon sous le pétrole). Fressoz indique que la mesure en valeurs absolue est un indicateur plus important que les valeurs relatives: d'un point de vue environnemental et climatique en effet, ce sont celles qui permettent de comprendre la pression écologique réelle de nos forces productives, alors que les valeurs relatives donnent l'illusion d'une série de substitutions.

C'est là qu'intervient une première question. Fressoz organise la confrontation entre valeurs absolues et valeurs relatives de façon assez positiviste: l'une est déclarée supérieure à l'autre, et on comprend les raisons de ce choix. Mais la raison pour laquelle l'utilisation des valeurs relatives est devenue importante, voire hégémonique, n'est pas donnée ou véritablement discutée. De manière générale dans le livre, "l'ennemi" n'a aucune chance: Fressoz qualifie généralement d'erreurs les choix analytiques différents des siens et c'est ce qui lui permet d'avancer dans son raisonnement. Mais en l'occurrence, la représentation du système énergétique en valeurs relative n'a rien d'arbitraire: elle va de pair avec l'idée selon laquelle ce qui importe le plus dans le système économique est la frontière de l'innovation, ce qui vient perturber l'ordre des choses, ce qui prend subitement un intérêt stratégique par contraste avec des marchés et des pratiques sociales déjà installés. De ce point de vue, l'émergence du charbon, même si elle ne provoque pas de substitution par rapport au bois, est difficile à sous-estimer: avoir et exploiter du charbon, c'est faire la *différence* avec d'autres régions ou pays, c'est produire un écart de développement, de puissance, qui même s'il n'est que relatif, a une signification politique essentielle. Autrement dit, on pourrait tout à fait demander à Fressoz comment équilibrer, ou rendre symétriques, son intérêt légitime pour les valeurs absolues, et l'importance effective des valeurs relatives dans l'histoire réelle (et pas seulement dans les représentations après coup qu'en donnent les historiens).

Avant d'en venir à la seconde partie du livre, on peut s'arrêter un instant sur la conclusion abrupte tirée par l'auteur de ce qu'il semble considérer comme une "loi" historique. On lit p. 30-31: "*L'impératif climatique ne commande pas une nouvelle transition énergétique, mais oblige à opérer, volontairement, une énorme auto-amputation énergétique: se défaire en quatre décennies de la part de l'énergie mondiale - plus des 3/4 - issue des fossiles*". Ici on voit bien que la loi de l'addition (contre la croyance dans la substitution) est convertie en leçon politique: ce qu'on doit aux fossiles, il faut le retrancher, et non le remplacer. Ici il y a une possible équivoque de langage: on peut soit considérer que cette "auto-amputation" renvoie à la nécessité d'arrêter le fonctionnement d'infrastructures fossiles existantes et rentables (question des stranded assets), soit qu'il faille tout simplement se passer du volume d'énergie brut produit par les fossiles. Or il semble bien que Fressoz ait en tête la seconde signification, ce qui est assez largement en contradiction avec des scénarios pourtant mesurés (ADEME, IRENA, GIEC) qui indiquent qu'une partie au moins de substitution (à côté des gains d'efficacité et bien sûr de sobriété) soit possible. A discuter, donc.

La transition, quelle transition ?

Muni d'un lourd dossier historique qui semble condamner toute idée de transition ayant un véritable sens écologique, Fressoz doit logiquement demander dans un second temps comment cette idée a pu néanmoins s'imposer comme "*un futur normal et consensuel*" (p. 202). Il bascule alors de l'histoire des techniques à l'histoire des idées, dans une série de quatre chapitres passionnants qui reconstituent l'histoire de la notion de transition énergétique et des acteurs clés qui en ont été les avocats.

Avant de les décrire brièvement, il faut faire un point sémantique et conceptuel. Dans l'ensemble du livre, Fressoz nomme "*transition énergétique*" une stratégie consistant à *substituer une énergie à une autre*. Je n'ai pas repéré

dans le livre d'autres acceptions de cette expression, et l'idée ressort nettement dans le dernier chapitre, "*La carte technologique*", qui traite explicitement du discours de substitution par l'innovation technologique à consommation constante. On pourrait faire le reproche à Fressoz d'avoir une acception étroite de la notion, mais au vu de son dossier historique, il semble que ce soit bel et bien de cette manière que le discours sur la transition en général se soit construit : comme un outil de désinhibition, pour reprendre les termes de son précédent livre *L'apocalypse joyeuse*, qui permet de se rassurer sur la capacité à sortir de l'impasse par la technique. Par contre, et c'est là qu'un éventuel décalage peut apparaître entre l'analyse conduite dans *Sans transition* et les conclusions que porte le livre, cette expression connaît aujourd'hui des acceptions très différentes. On parle couramment de transition pour désigner des mécanismes de réorganisation sociale fondés sur l'efficacité, la sobriété, et bien sûr le passage aux renouvelables. Le sens du terme change donc à travers l'histoire, et il ne va pas soi d'affirmer par exemple que la transition "*a accompagné la procrastination générale, et elle continue de le faire*" (p. 319). Que cela ait été le cas, je pense que Fressoz le démontre assez bien, que cela soit encore le cas, cela ne serait démontré que si le changement d'usage de ce terme avait également été étudié. Mais nous y reviendrons.

L'histoire du concept de transition énergétique se déroule en quatre étapes. Dans la première, Fressoz s'intéresse à un collectif d'ingénieurs américains de l'entre-deux guerres, les "technocrates", qui semblent fournir le personnel intellectuel et les outils d'analyse plus tard utilisés dans la modélisation du futur énergétique. Fressoz donne quelques éléments sur le mouvement technocratique (sur Veblen en particulier, que j'avais également étudié dans *Abondance et liberté* dans une perspective quasiment diamétralement opposée), qu'il comprend comme une tentative de reconstruire l'ordre social sur la base de l'utilisation optimale de l'énergie. L'acteur clé de ce chapitre est **Marion King Hubbert**, le célèbre introducteur de la théorie du "pic" pétrolier. A mon sens, il y a un décalage important entre les objectifs politiques du mouvement technocratique tel que l'avait conçu Veblen (ainsi que des erreurs de lecture p. 207 et 208) et l'émergence de la modélisation énergétique. Néanmoins, on comprend la continuité tracée entre M. K. Hubbert et la suite du propos du livre.

La seconde étape est centrée sur le personnage de Harrison Brown, qui introduit la notion de transition énergétique dans un contexte où les ingénieurs de l'atome conçoivent une émancipation totale à l'égard de l'énergie comme facteur limitant pour la société. Fressoz donne alors une version assez provocatrice de l'histoire bien connue des rapports entre les sciences et techniques atomiques durant la guerre froide et l'émergence du problème climatique (on la lit dans les travaux de Naomi Oreskes et Jacob Hamblin notamment). La doxa historiographique s'accorde sur le fait que la paranoïa de guerre froide a stimulé l'investissement dans la recherche atomique, et que l'une des conséquences latérales de ces recherches est l'étude des grands mécanismes du système terre (pour anticiper un éventuel hiver nucléaire, ou pour identifier les radio-isotopes émis par d'éventuels essais nucléaires russes). Mais Fressoz va plus loin et affirme, ou suggère, que ce lien entre l'atome et le climat n'est pas seulement l'effet contingent de la "big science" américaine: il indique qu'il a existé, au sein de l'élite scientifique US, des acteurs influents qui avaient "des motifs plus "intéressés" liés à la promotion de l'atome" (p. 244). Exemples à l'appui, il parle d'un "lobby nucléaire" (245) impliqué dans les premières alertes climatiques, le cas le plus célèbre étant Edward Teller. Ce chapitre est assez caractéristique des difficultés d'interprétation du livre en général: Fressoz n'indique jamais les raisons pour lesquelles il définit ces scientifiques comme des acteurs mus par des raisons externes à celle de la découverte (pourquoi un savant atomique ne pourrait-il pas être de bonne foi ?), ou pourquoi l'élément "atomique" de cette histoire devrait être considéré comme donnant à l'alerte climatique une dimension d'inauthenticité, ou un caractère stratégique. Certainement, un historien qui dépeindrait ces acteurs comme des héros de la vérité tomberait dans le défaut inverse de la naïveté glorificatrice, mais quelles sont les raisons exactes pour lesquelles on parle ici de "lobby" ou d'intéressement ? Quelle serait une science parfaitement désintéressée ? Manifestement, Fressoz attribue au monde de l'atome un statut d'exception épistémopolitique, comme si le rapport au pouvoir de ces savoirs les rendaient inévitablement suspect. C'est une hypothèse qu'on peut estimer valable, mais qui doit être mise au clair. Pourquoi ne s'explique-t-il pas de façon plus directe ce qu'il considère manifestement comme une vérité mise en avant pour de mauvaises raisons ? En l'absence de ces explications, le lecteur en est réduit à des suppositions.

Le chapitre suivant a pour personnage principal Cesare Marchetti. Dans le contexte de la crise pétrolière et des alertes environnementales du début des années 1970, c'est lui qui poursuit la légitimation du discours sur la

transition énergétique. On navigue donc encore ici dans les sphères relativement obscures de la prospective énergétique, où les courbes en valeur relatives ont le vent en poupe.

Le dernier chapitre concentre encore plus les difficultés d'interprétation du livre mentionnées plus haut. C'est en effet, et de loin, le plus provocateur. Ce chapitre étudie de façon conjointe l'émergence de la rationalisation économique du problème climatique (et donc l'oeuvre de Nordhaus, à la façon du livre de A. Pottier), la construction du discours officiel du groupe de travail n°3 du GIEC sur la transition, et la consolidation sous l'effet du militantisme des intérêts fossiles d'un choix de l'adaptation. Le chapitre est comme tous les autres intéressant et abondamment documenté, mais fait encore défaut l'explicitation du rapport entre ces éléments empiriques et l'opération normative qu'ils doivent soutenir. Fressoz décrit en effet les forces qui, ensemble, contribuent à relativiser et à remettre à plus tard la question climatique, et comme c'est le cas d'autres auteurs contemporains (comme par exemple E. Morena dans *Fin du monde et petits fours*) il explique que leur stratégie a consisté à occuper le terrain de la science et de la prospective climatique plutôt que de la laisser aux autres. Mais rien n'est dit dans le livre sur la structuration historique et politique de la confrontation entre ces intérêts et ces formes de savoir et d'autres, qui ont tenté (sans succès il est vrai) d'introduire un avenir alternatif. Le lecteur est laissé avec l'impression que le discours de substitution a gagné le statut d'hypothèse légitime quant à l'avenir sans rencontrer d'épreuves ou de résistances, sans incertitudes, sans non plus qu'il ait trouvé d'alliés auprès des demandes collectives.

Fatalisme et volontarisme

Dans *Abondance et liberté*, j'avais tenté de montrer que la grande difficulté du problème écologique et climatique tient au fait que la prise en compte des limites planétaires se heurte à des conceptions et des pratiques sociales profondément ancrées, à des attentes d'émancipation socio-économiques, et bien sûr à des attentes de développement matériel. Autrement dit, je présentais l'enjeu climatique comme une contradiction interne au projet de modernisation politique et économique, une contradiction qui ne met pas aux prises un monde néfaste des fossiles et un monde lucide de l'écologie, mais un conflit de la structure de projection collective dans l'avenir (y compris et surtout populaire) avec elle-même. De la lecture de *Sans transition*, on ressort avec une image totalement opposée: faute d'éléments réflexifs plus détaillés, on doit penser que la course à la catastrophe serait la conséquence d'un activisme des élites techniques et scientifiques pour faire avaler à la majorité un mode développement insoutenable, puis dans un second temps une voie de sortie acceptable mais irréaliste (Fressoz a d'ailleurs une précaution rhétorique sur ce point p. 319, mais trop rapide : "la transition n'est évidemment pas la cause de la résignation climatique, elle n'en est que sa justification" - or ce "évidemment" n'est pas discuté dans le livre). L'essentiel de mes difficultés à comprendre le livre tient à cette différence: si Fressoz veut réellement construire une histoire de l'irréversibilité fossile et de la désinhibition énergétique par les renouvelables, il faut inclure l'histoire des demandes sociales de développement. Si par contre le livre est, de façon un peu plus modeste (ce qu'il est en réalité à mon sens), une histoire du discours officiel sur la transition dans les milieux d'expertise technique, alors les conclusions normatives qui en découlent sont peut-être insuffisamment soutenues, ou trop implicites.

Le sens du livre est manifeste, et défendable: il nous pousse à nous demander pourquoi la question de la décroissance, ou du moins de la soustraction de forces productives devant l'alerte écologique n'a jamais été mise sur la table, ou prise au sérieux. La dernière page du livre le dit clairement, et il me semble que sur ce point Fressoz a fait le travail de démonstration: "La puissance de séduction de la transition est immense: nous avons tous besoin de basculements futurs pour justifier la procrastination présente" (p. 333). C'est une magnifique et puissante punchline. Encore une fois, on regrette que le livre n'ait pas inclus l'histoire de la demande inverse de réduction, bien réelle, et les raisons pour lesquelles elle a été vaincue ou pour lesquelles elle n'a pas pris racine dans la société. En réalité, Fressoz écrit depuis ce point de vue du vaincu, il endosse cette position d'énonciation à titre d'outil heuristique - au point qu'il ne s'interroge pas lui-même sur les raisons pour lesquelles cela s'est produit. Un peu plus haut dans la même page, on lit : "La transition est l'idéologie du capital au 21^e siècle" - phrase tout aussi spectaculaire, mais beaucoup plus difficile à démontrer. En effet, on

parle aujourd'hui de transition d'une façon entièrement différente des années 1950 ou 1970: il est question d'efficacité, de sobriété, de substitution, d'intervention de l'Etat voire de planification, de mécanismes redistributifs, de lutte contre les fossiles, il existe des lobbys sociaux qui se battent contre des intérêts énergétiques (en tant qu'historien, Fressoz aurait pu noter que cet élément central de la vie politique du 21e siècle est absente du passé). Il y a donc une multiplicité de compréhensions politiques de la transition, et en face d'elles une idéologie bien résistante du capital comme perpétuation du développement fossile. Autrement dit le jeu économique et politique dans lequel on se trouve n'est pas "transition contre décroissance", mais plutôt "transition faible contre transition forte (non nécessairement capitaliste) contre décroissance".

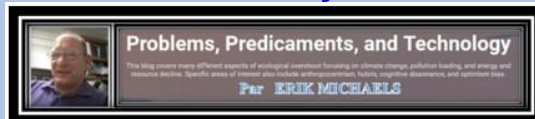
Dans une page surprenante de la conclusion, Fressoz affirme que, si les tenants du technosolutionisme climatique sont irresponsables, "les postures normatives qui règnent en sciences sociales sur le climat sont bien plus ridicules encore", et il prend comme exemple de ce ridicule les études sur les "coalitions "post-carbone"" (p. 332). Technosolutionisme et socio-solutionisme, si l'on peut dire, sont renvoyés dos à dos, certainement parce que l'un comme l'autre (on est ici réduit à des hypothèses interprétatives, mais l'enjeu est tellement énorme qu'il faut le faire...) ont le défaut de ne faire aucune place à l'hypothèse de l'autoamputation envisagée dans l'introduction. Fressoz ne dévoile pas totalement son point de vue épistémologique et normatif, qui est certainement celui de la décroissance, pourtant tout le livre peut se résumer sous cet angle: nous n'avons jamais fait l'hypothèse décroissante, et c'est pourtant la seule chose qui reste à faire contre toutes les stratégies de déni ou de désinhibition. Peut-être est-ce vrai, mais nulle part dans le livre ce point de vue d'écriture et de pensée n'est explicité. Nulle part dans le livre l'auteur ne se confronte avec les difficultés propres à cette hypothèse (qui est estimable et productive, mais encore une fois qui reste dans les coulisses de la pensée).

C'est la raison pour laquelle le sentiment principal qui se dégage de la lecture du livre est un certain fatalisme (et l'auteur le confesse p. 332 en affirmant n'avoir aucune martingale ou utopie verte à proposer). On peut difficilement lui en faire reproche, mais on peut aussi difficilement s'empêcher de penser que le fatalisme est avant tout un élément structurant du livre, où très peu voire aucune place n'est faite à la conflictualité sociale et à la contestation des futurs possibles.

▲ [RETOUR](#) ▲

Jusqu'à quel point notre manque d'agence est-il insoluble ?

Erik Michaels 31 janvier 2024



Ferme près de Douthat State Park, Virginie

L'un de mes principaux objectifs au cours des dernières années a été (et continue d'être) d'essayer de faire prendre

conscience de la différence entre un problème et une **situation difficile** [en anglais : **predicament**]. La raison en est que la plupart des gens ont tendance à voir notre condition d'un point de vue réductionniste et/ou cloisonné, ce qui est dû au conditionnement socioculturel, à l'endoctrinement et aux techniques de propagande qui forment nos systèmes de croyance. Mon dernier article a abordé certains de ces aspects, mais j'aimerais revenir sur des articles parus il y a quelque temps pour montrer pourquoi notre manque d'autonomie nous déconcerte tant (voir aussi cet article) et les combiner avec des documents plus récents pour montrer à quel point tout cela est insoluble.

J'ai récemment discuté des raisons pour lesquelles les gens vénèrent tant la technologie et ont tendance à n'en voir que les aspects positifs et à en ignorer les aspects négatifs. Le conditionnement culturel qui accompagne la civilisation et la modernité aujourd'hui incorpore une grande quantité de propagande qui tend à produire le *wetiko* dont nous souffrons. En m'appuyant sur ce qui a été présenté dans *Fantasies, Mythes et Contes de Fées* (lien fourni dans la phrase ci-dessus), j'ajoute plus d'informations dans mon article sur l'idée de MEER, prouvant une fois de plus que le marketing, la publicité et la propagande sont vraiment les seules caractéristiques de cette idée. Avec autant de fausses croyances et de déni masquant la réalité au sein de la société, comment pourrions-nous (si c'était possible) amener volontairement une transformation radicale ? Comme je l'ai souligné à maintes reprises, qu'il s'agisse du mouvement de décroissance, d'une certaine version de l'électrification ou d'un autre type de soi-disant "solution", il s'agit toujours de questions très épineuses qui sont destinées au tas de poussière des idées nobles qui n'ont tout simplement pas fonctionné.

Les personnes qui s'emploient à promouvoir ces idées souffrent beaucoup d'un **biais d'optimisme** et, malheureusement, d'un **déni de réalité**. Certes, ces personnes gagnent peut-être leur vie en commercialisant leur idée, mais l'idée qui sous-tend l'effort de marketing va-t-elle apporter la solution pour laquelle elle est commercialisée ? En un mot, NON. Le problème, une fois de plus, c'est que nous ne souffrons pas d'un problème. Nous souffrons d'une situation difficile, et les situations difficiles ont des conséquences, pas des solutions.

Par le passé, j'ai passé un certain temps à souligner que les projets idéalistes de sociétés ou de communautés utopiques ont tous échoué, les uns après les autres, les uns après les autres, les uns après les autres. Certaines communautés établies en tant que sociétés utopiques existent toujours, mais elles fonctionnent différemment de la manière dont elles ont été formées à l'origine ou avaient des qualités "utopiques" plutôt limitées au départ. Le mouvement Transition Town a été lancé pour créer un modèle de communauté plus durable, et il a connu un succès limité, mais ces idées sont encore une fois basées sur la civilisation, qui n'est pas durable. J'ai également évoqué le projet Venus, qui est lui aussi voué à l'échec en raison de l'idée sur laquelle il repose. Des deux idées (le projet Venus et le mouvement Transition Town), c'est le mouvement Transition Town qui serait le plus durable.

Le plus grand gâchis dans tout cela est le réseau de propagande, de manipulation, de programmation culturelle et de conditionnement, d'endoctrinement et de systèmes de croyance qui nous entoure tous. Notre dépendance à l'égard de la consommation d'énergie et de la technologie nous empêche de nous attaquer précisément à ce qui permettrait de réduire le dépassement écologique, et pourtant, en raison des systèmes de croyance qui nous entourent, peu d'entre nous, si tant est qu'il y en ait, souhaitent réellement réduire leur consommation d'énergie ou leur utilisation de la technologie. Comme je l'ai souligné dans un article récent, l'aversion de l'homme pour les pertes a beaucoup à voir avec cette situation. **Nate Hagens** ajoute à ces raisons **le Behavioral Stack**, qui explique en détail comment nous avons tendance à orienter notre pensée vers une pensée du cerveau gauche (réductionniste), qui décompose le monde en parties (entités séparées) au lieu de le voir de manière holistique (interdépendant et entrelacé, comme il l'est en réalité). Cela décrit également la façon dont nous passons le plus clair de notre temps dans un monde dopaminé. La plupart d'entre nous sont davantage dans un état de "moi" (tout sur moi) que dans un état de "nous" (tout sur nous), ce qui nous ramène à l'état de pensée *wetiko* que j'ai mentionné plus haut. Si l'on ajoute à tout cela l'impératif biologique du principe de puissance maximale, que se passe-t-il ? Si vous avez répondu "*manque d'action*", je pense que vous avez raison.

De nombreuses personnes ont tendance à penser que la société peut réduire le dépassement, et elles auraient raison si c'était quelque chose que tout le monde voulait faire. Cependant, lorsque presque personne ne veut vraiment le

faire, quelles sont les chances que cela se produise un jour volontairement ? Il existe trop de mécanismes de défense pour rationaliser la situation et générer des récits plus commodes, qui donnent aux gens un faux sentiment de sécurité en leur faisant croire que "*quelqu'un quelque part travaille sur le problème et trouvera une solution*". ET, nous en revenons à l'histoire des "*solutionnistes*" et je dois rappeler à tout le monde que nous sommes face à une situation difficile, et non à un problème.

Aider à guérir les traumatismes et promouvoir la cohésion naturelle et la connectivité est quelque chose qui, je pense, peut aussi aider à faire prendre conscience du wetiko et de nos autres béquilles psychologiques qui tendent à empêcher une compréhension complète de la situation à laquelle nous sommes confrontés. Pourtant, nous devons faire face aux simples faits qu'impliquent les traumatismes et l'illusion de séparation qu'ils facilitent. Même si je suis conscient de ma propre pensée wetiko, je ne l'attrape pas toujours au premier abord - elle passe sous le radar et peut être assez furtive. Il est tout à fait possible que nous n'arrivions jamais à faire prendre conscience du wetiko et des mécanismes de défense psychologique que nous employons au premier plan de la société ou que, même si nous y parvenons, tout le monde ne soit pas en mesure de le voir.

À ce propos, beaucoup de gens ne réalisent pas exactement où nous en sommes en tant qu'espèce. Pour aider ceux qui n'ont pas lu mes articles à mieux comprendre la situation, permettez-moi d'évoquer un article que j'ai écrit il y a près de trois ans, intitulé "*What Will We Miss the Most ?*" Dans cet article, je mets en évidence une vidéo de **Tad Patzek** (en file d'attente jusqu'au point précis de la vidéo où il indique précisément ce qui arrivera à la civilisation - expliquant le scénario qui tourne autour de la réduction de la civilisation à 400 exajoules/an contre 600 exajoules/an [taux d'utilisation de l'énergie]) et un article de **Rob Mielcarski** qui m'a vraiment fait comprendre **à quel point nous sommes proches du point de réalisation de masse de l'effondrement.** Lorsque j'ai écrit l'article, je pensais que nous étions à 5-8 ans de ce point, alors qu'il n'est plus que de 2-5 ans aujourd'hui. Ceux d'entre nous qui en sont conscients peuvent déjà le voir ; mais à moins que quelqu'un ne le cherche réellement, il se laissera plus probablement distraire par la propagande, la guerre, la politique, etc. et les récits qu'ils génèrent.

L'une des meilleures façons d'apprendre à connaître notre manque d'action est peut-être de souligner le simple fait que le changement climatique est irréversible à l'échelle humaine, que l'électricité n'est pas durable et que le réseau se désintègrera au cours de ce siècle, ou que la civilisation n'est pas durable, et de demander aux gens ce qu'ils pensent qu'il faut faire à ce sujet. La plupart des réponses que vous obtiendrez seront complètement absurdes et basées sur une grande ignorance du sujet, mais même les réponses convaincantes seront très variées. **(Presque) personne ne suggérera de revenir à la façon dont les humains faisaient les choses avant l'apparition de l'agriculture, et pourtant, que se passera-t-il si c'est la seule option possible ?** Avec un tel éventail d'idées, dont la plupart sont irréalisables et le reste irréalisable socialement et/ou politiquement, quelle est, selon vous, notre capacité à changer qui et ce que nous sommes en tant qu'espèce ou à modifier le système de la biosphère pour qu'il se plie à notre volonté ? Il est évident que nous essayons de changer la biosphère depuis que nous utilisons la technologie et que cela n'a pas fonctionné. Même après des milliers d'années, nous ne contrôlons toujours pas véritablement la nature. **La seule autre option est de nous changer nous-mêmes.**

À l'heure actuelle, il existe un large éventail d'options de réponse, y compris le marchandage pour maintenir la civilisation, et je m'attends à ce qu'une assez grande partie de la société continue jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus le faire. Mais comme le montrent les liens ci-dessus, ces options vont se raréfier au fur et à mesure que le temps passe, éliminant ainsi de nombreuses réponses disponibles aujourd'hui. La probabilité que la société humaine se "réveille" soudainement et agisse de manière responsable et éthique au cours des deux à cinq prochaines années est au mieux très faible. Même si cela devait se produire, en raison des problèmes liés à **l'effet de masque des aérosols (AME)** que j'ai évoqués dans mon dernier article, les conditions ne s'amélioreraient PAS pour autant. En conséquence, je suis à peu près certain que les choses ne cesseront d'empirer à partir de maintenant, la guerre étant l'une des réponses les plus prévisibles, compte tenu de notre histoire en tant qu'espèce. Dans mes articles précédents, vous avez vu ce qu'**Art Berman** a à dire, vous avez vu ce que **Tad Patzek** a à dire, vous avez vu ce que **Vaclav Smil** a à dire, et vous avez vu ce que **Nate Hagens** a à dire. Voici ce qu'en dit **The Honest Sorcerer**. Après avoir lu cet article, voici celui d'**Alice Friedemann**.

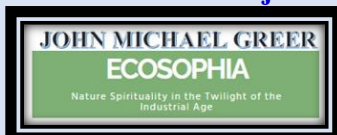
Pour certains, il s'agit d'un sujet déjà connu depuis un certain temps. Pour d'autres, il s'agit **d'une nouvelle absolument dévastatrice**. Pour ces derniers, je recommande vivement le dossier de ressources sur la spiritualité. J'ai écrit quelques articles spécialement conçus pour aider, tels que *Le cycle de la vie* et *Les activités* qui peuvent nous aider à gérer l'anxiété climatique. Un autre article conçu pour aider est : "*Courez-vous vers la vie ou fuyez-vous la mort ?*"

Quoi que vous fassiez, ne remettez pas la joie à plus tard. Il s'agit d'un rappel important pour sortir de chez soi et vivre maintenant !

▲ [RETOUR](#) ▲

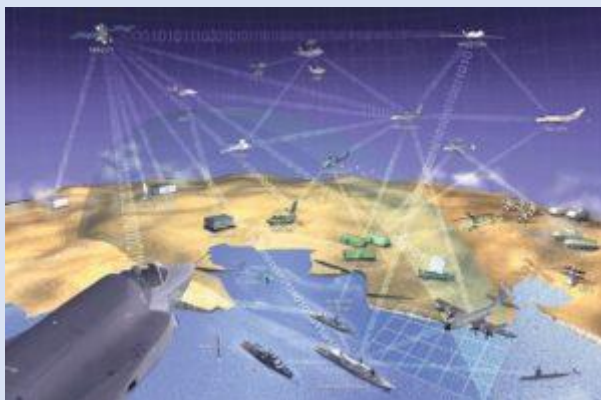
.La guerre désindustrielle : Une première reconnaissance

John Michael Greer 31 janvier 2024



Ce mois de janvier compte cinq mercredis et, comme d'habitude sur ce blog, le cinquième mercredi est consacré à un essai sur un sujet choisi par les lecteurs à l'issue d'un vote. Comme d'habitude, le concours a été animé, mais cette fois-ci, c'est l'un des éternels outsiders - la guerre à l'ère désindustrielle - qui est arrivé en tête.

Cela ne m'a pas beaucoup surpris. Les guerres en Ukraine et au Moyen-Orient ont occupé de nombreux esprits ces derniers temps, notamment parce que ni l'une ni l'autre n'a donné les résultats escomptés par nos politiciens et nos experts. Une véritable révolution dans les affaires militaires est en train de se produire, et non, ce n'est pas celle qui a été tant vantée dans les cercles intellectuels il y a une vingtaine d'années. Dans les années 1990, on affirmait que la technologie informatique avait ouvert la voie à un nouveau type de guerre, dans lequel l'information circulerait du champ de bataille au quartier général et vice-versa, donnant aux commandants le contrôle total d'armées hypercomplexes et extrêmement coûteuses qui submergeraient facilement des forces moins bien équipées.



C'est cette nouvelle guerre que nous étions censés obtenir.

Ce n'est pas ce qui s'est passé. Sur les champs de bataille de l'est de l'Ukraine, la force la plus efficace dont dispose l'armée ukrainienne est constituée de petites unités indépendantes blotties dans des bunkers juste derrière les lignes, équipées de drones bon marché. À l'heure actuelle, la Russie a l'avantage selon toutes les mesures conventionnelles ; elle a plus de troupes, plus de chars, plus d'artillerie, plus de munitions et d'autres biens non durables, ainsi qu'une force aérienne largement supérieure ; ses missiles frappent des cibles ukrainiennes à des centaines de kilomètres derrière les lignes - et pourtant, elle est limitée à des avancées lentes et épuisantes, tranchée par tranchée, parce que toute tentative d'assaut général en rase campagne est balayée par des drones et mise en pièces. C'est en grande partie ce qui est arrivé à l'offensive ukrainienne sur le front sud l'année dernière. **La révolution des drones a rendu la défense plus puissante que l'attaque** des deux côtés.

La même chose, médiatisée par un ensemble différent de technologies, se produit actuellement dans la bande de Gaza. L'armée israélienne est tellement plus nombreuse et mieux armée que les forces du Hamas que dans un combat conventionnel, il n'y aurait pas de contestation possible, mais les commandants du Hamas ne sont pas assez stupides pour affronter les Israéliens dans un combat conventionnel. Au lieu de cela, un réseau de tunnels traversant toute la bande de Gaza permet aux forces du Hamas de surgir, de tendre des embuscades aux détachements israéliens et de disparaître à nouveau. C'est la même stratégie que les forces du Hezbollah au Sud-Liban ont utilisée contre l'armée israélienne en 2006, et elle s'avère tout aussi efficace cette fois-ci.



La nouvelle guerre, nous l'avons eue.

Au Yémen, la milice Ansarullah est composée essentiellement de membres de l'ethnie Houthi. Leur approche de la lutte contre l'Occident industriel est tout aussi bon marché et tout aussi efficace. Il n'est pas nécessaire de disposer d'une installation permanente pour lancer un drone contre un navire traversant la mer Rouge - l'arrière d'un camion suffit amplement - et les forces américaines et britanniques présentes sur place n'ont donc rien d'utile à bombarder. Oui, certains drones d'Ansarullah sont abattus. Et alors ? Il faut 1 [ou 2] missiles de 2 millions de dollars pour abattre un drone qui n'en coûte que 2 000, et les usines américaines qui fabriquent les missiles n'ont ni les installations ni les ressources nécessaires pour augmenter la production jusqu'au niveau requis en temps de guerre.

La stratégie d'Ansarullah est particulièrement intelligente parce qu'il n'est pas nécessaire de vaincre les marines américaine et britannique. Tout ce qu'ils ont à faire, c'est de rendre la mer Rouge trop coûteuse pour le transport maritime commercial vers Israël et ses alliés, et ils peuvent y parvenir en ajoutant le risque d'une attaque de drone (et les primes d'assurance qui en découlent) aux autres coûts et dangers auxquels les compagnies de transport maritime doivent faire face. Si Israël et ses alliés produisaient la plupart de leurs biens et services chez eux, cela ne poserait aucun problème, mais il s'avère que l'un des nombreux inconvénients de la mondialisation économique est qu'elle tient l'économie de chaque pays en otage des perturbations du transport maritime sur les principales voies maritimes.

Ce qui s'est passé peut être décrit très simplement : les services armés spectaculairement surévalués du monde industriel ont dépassé leur date de péremption. Leur puissance militaire n'est plus à la mesure de leurs dépenses démesurées : au contraire, des moyens moins onéreux de mener des guerres peuvent désormais les submerger. C'est un phénomène qui se produit régulièrement dans les années de déclin d'une civilisation. Un coup d'œil sur un exemple plus ancien permet de comprendre comment cela se passe.



Les légionnaires romains.

La meilleure armée du monde, jusqu'à ce qu'elle ne le soit plus.

L'exemple que j'ai à l'esprit est la bataille d'Adrianople en 378. Certaines batailles ont des répercussions considérables dans l'histoire, et c'est le cas de celle-ci. Sept légions romaines dirigées par Valens, empereur de la moitié orientale de l'Empire romain, affrontent une force un peu moins importante de barbares dirigée par le roi goth Fritigern. La défaite des Romains fut catastrophique : les deux tiers de la force romaine furent massacrés sur le champ de bataille et le reste s'enfuit. Valens figure parmi les morts. Avant Adrianople, il y avait encore un peu d'espoir que l'Empire se remette de la crise du IV^e siècle ; après, les barbares ont eu le dessus et l'ont gardé.

Les spéculations vont bon train sur ce qui s'est passé sur le champ de bataille d'Adrianople. Mais cela n'a pas d'importance pour notre propos. Ce qui compte, c'est la différence cruciale entre les deux armées, qui a défini les conséquences de la défaite de l'une d'entre elles. La différence en question ? Le coût de l'engagement d'une armée.

L'armée romaine tardive était une structure bureaucratique tentaculaire et lourde, divisée en de nombreuses unités spécialisées. La formation, l'équipement, l'approvisionnement et le commandement du légionnaire romain ordinaire étaient des processus complexes qui nécessitaient d'énormes quantités d'argent et de ressources. Une grande partie de ce coût provenait de la corruption et de la bureaucratisation omniprésentes de la société romaine tardive, dans laquelle toutes les activités économiques étaient chargées jusqu'au point de rupture de taxes et de réglementations et où une vaste quantité de corruption saignait à blanc tous les secteurs économiques, mais il y avait aussi le simple fait qu'une armée complexe, spécialisée et structurée de manière hiérarchique allait toujours coûter cher.



Les barbares ne se sont pas préoccupés de la bureaucratie.

Il semble que cela ait fonctionné.

La force barbare dirigée par Fritigern, en revanche, n'était même pas une armée. Il s'agissait simplement de tous les hommes valides de quelques tribus gothiques et de quelques autres peuples barbares alliés. Chaque homme de la force de Fritigern possédait ses propres armes et armures et avait appris à se battre dès sa plus tendre enfance.

Cette foule armée était flexible et résistante car elle n'était absolument pas spécialisée - la différence entre l'infanterie gothique et la cavalerie résidait simplement dans le fait que la seconde pouvait s'offrir (ou avait volé) un cheval alors que la première n'y était pas encore parvenue.

En revanche, l'armée romaine était effroyablement fragile. Jusqu'à Adrianople, les coûts énormes liés à l'entretien de l'armée (et de temps à autre au remplacement des armées détruites au combat) avaient été couverts par l'augmentation des impôts à des niveaux astronomiques, mais en 378, la charge fiscale dans l'empire était si écrasante que l'activité économique s'effondrait sous la pression. La destruction des deux tiers de l'armée de Valens, et d'une fraction encore plus importante de ses officiers et de son personnel, a donc été un coup financier dont Rome ne s'est jamais vraiment remise. Les barbares n'avaient pas ce problème, car Fritigern n'avait pas besoin de trouver de l'argent pour entraîner, équiper, payer et gérer sa force - il lui suffisait de la mener au pillage et de réussir raisonnablement en tant que général. C'était tout à fait dans ses cordes, et tout aussi à la portée des rois barbares ultérieurs. La chute de Rome a suivi en un peu moins d'un siècle.

Nous n'avons pas encore eu l'équivalent de la bataille d'Adrianople cette fois-ci. Les combats en Ukraine et au Moyen-Orient font écho aux luttes des décennies qui ont précédé Adrianople, lorsque les politiciens et les officiers romains pouvaient encore se convaincre que la machine militaire qu'ils avaient héritée de leurs ancêtres était toujours la force armée la plus puissante du monde connu, même si elle n'accomplissait pas ses missions. L'armée américaine est dans cet état aujourd'hui, parcourant la planète avec ses porte-avions et ses systèmes d'armes de haute technologie, se débattant impuissante dans les frappes de drones et essayant de prétendre que le carnage en Ukraine et dans la bande de Gaza ne vient pas de montrer que tout le mode de guerre américain est désespérément obsolète.



Les Romains ont également négligé leurs défenses frontalières.

Existe-t-il une alternative à Adrianople ? Bien sûr. Les États-Unis pourraient retirer leurs troupes de la centaine de pays étrangers où ils ont des bases militaires, se concentrer sur la défense de leurs propres frontières et rééquiper leur armée pour l'adapter à la révolution en cours dans les affaires militaires. Cela permettrait, entre autres, d'économiser des milliards de dollars par an dont les États-Unis ne disposent plus. Étant donné que ces milliards n'iraient plus dans les poches des entreprises de défense, et qu'une bonne partie d'entre eux se colleraient à divers doigts sur le chemin, un tel changement serait massivement impopulaire auprès de certaines personnes excessivement bien connectées, de sorte qu'il ne sera probablement pas mis en place avant qu'une effroyable débâcle militaire ne l'oblige à le faire. Néanmoins, l'option vaut la peine d'être mentionnée.

D'une manière ou d'une autre, au cours du prochain demi-siècle, les forces militaires massives et les technologies de défense extrêmement coûteuses qui ont régné sur les champs de bataille du monde depuis 1939 seront remplacées par des forces plus légères, moins coûteuses et moins centralisées. Ce processus ira ensuite plus loin. Deux forces principales sont à l'origine de ce processus plus large, et elles doivent toutes deux être comprises.

La première de ces forces est l'impact économique de l'épuisement des ressources. Les systèmes d'armes de haute technologie d'aujourd'hui nécessitent des apports d'énergie et de matériaux extrêmement complexes et

précis, dont beaucoup doivent provenir de l'étranger et être ensuite traités de manière extraordinairement complexe. Prenons l'exemple des microprocesseurs qui permettent à un drone ordinaire de remplir sa mission. Le silicium est l'un des éléments les plus courants de la croûte terrestre, mais le silicium suffisamment pur pour être transformé en puces informatiques doit être raffiné à un coût considérable, puis dopé avec des couches monoatomiques de terres rares et gravé selon des motifs d'une finesse presque inimaginable. D'énormes usines équipées de matériel coûteux, utilisant des quantités gargantuesques d'énergie et une liste tout aussi importante de matières premières, doivent être construites, alimentées et entretenues pour que les microprocesseurs puissent être produits.



Tout cela pour l'un des nombreux ingrédients qui entrent dans la composition de votre ordinateur.

Un système aussi complexe ne sera pas viable indéfiniment. Plus précisément, un système aussi complexe ne sera pas abordable indéfiniment. À mesure que les gisements de matières premières facilement accessibles s'épuisent, le prix des puces augmente ; l'augmentation des coûts de l'énergie a le même effet ; à mesure que les microprocesseurs deviennent plus chers, les économies d'échelle qui les ont brièvement rendus bon marché fonctionnent en sens inverse, et des technologies plus simples les supplantent. Si l'embauche d'un employé de bureau coûte moins cher que l'achat et l'exploitation d'un ordinateur, la plupart des entreprises embaucheront l'employé de bureau - et à mesure que cette même équation s'appliquera à l'ensemble de la société, la base économique des industries informatiques s'amenuisera.

Il s'agit là d'un premier facteur. **L'autre facteur, étroitement lié au premier, est l'impact économique du déclin démographique.** À l'heure actuelle, tous les continents, à l'exception de l'Afrique, font des enfants à un rythme trop lent pour maintenir leur population actuelle, et les courbes démographiques africaines évoluent dans la même direction. Il y a encore un peu d'augmentation de la population dans le pipeline, sous la forme de jeunes qui n'ont pas encore atteint l'âge de la reproduction, mais d'ici une ou deux décennies, la Terre atteindra son pic de population humaine et commencera à connaître une contraction démographique soutenue.



*L'avenir du commerce de détail américain.
Et de la plupart des autres formes d'activité économique.*

Presque personne ne semble avoir réfléchi à ce que cela implique. La croissance économique dépend en fin de compte de la croissance démographique ; c'est parce que personne n'a jamais connu de contraction démographique soutenue que nous partons tous du principe que les entreprises augmenteront leurs ventes, que les prix de l'immobilier augmenteront et que les investissements rapporteront des bénéfices. En période de contraction démographique, rien de tout cela n'est vrai. Lorsque le déclin démographique s'installera, chaque entreprise aura en moyenne moins de clients que l'année précédente, chaque bien immobilier aura moins d'acheteurs, chaque véhicule d'investissement aura moins d'investisseurs. Ainsi, l'entreprise moyenne, l'actif moyen et le véhicule d'investissement moyen **perdront tous de l'argent au fil du temps.**

C'est l'un des facteurs inaperçus du déclin des civilisations. Si les entreprises, les actifs et les investissements génèrent des pertes plutôt que des profits, peu de gens seront intéressés par leur possession et l'activité économique se contractera encore plus rapidement que la population. Cette dynamique se retrouve dans l'histoire de toutes les civilisations en déclin. Une simplification radicale de l'économie s'installe. Les économies de marché s'effondrent et sont remplacées par des économies coutumières, dans lesquelles l'argent n'est plus utilisé et la base de l'activité économique est constituée d'une poignée d'actifs productifs qui répondent à des besoins humains réels : avant tout, des terres agricoles capables de produire des cultures vivrières.



Une armée européenne féodale : tous les hommes valides des environs, dirigés par un homme à cheval.

Tout cela rend impossible la mise en place d'une armée complexe. C'est pourquoi **le féodalisme est la configuration par défaut de la société humaine après l'effondrement des sociétés complexes.** Dans un système féodal, les terres agricoles productives sont réparties entre **les seigneurs de guerre** locaux, qui les transmettent à leurs vassaux en échange d'un service militaire. C'est le même système que connaissait Fritigern, adapté aux besoins d'une population sédentaire : dans une société féodale, chaque homme valide est un guerrier et peut s'attendre à tout moment à être appelé pour défendre son village contre les guerriers des communautés rivales. Ce n'est que lorsqu'un système féodal devient décadent que les paysans ne combattent plus dans l'infanterie.

Un système similaire est susceptible de jouer un rôle important dans l'ère désindustrielle. **Il ne sera cependant pas identique aux systèmes féodaux des trois mille dernières années, et ce pour une raison simple. Ces systèmes ont tous été profondément façonnés par la révolution des affaires militaires qui a suivi la domestication du cheval** par les tribus indo-européennes dans les vastes plaines où les troupes russes et ukrainiennes s'affrontent actuellement. À partir de ce moment-là, l'aristocrate féodal est devenu le maître des chevaux, d'abord sur un char, avant que les chevaux ne soient suffisamment grands pour transporter les cavaliers au combat, puis à cheval. Les seigneurs de la guerre disposaient ainsi d'immenses avantages sur les peuples qu'ils gouvernaient, ce qui a entraîné un profond clivage entre les classes nobles et les classes paysannes.



Le seigneur du champ de bataille, jusqu'à ce que la poudre à canon change l'équation.

Cette époque est révolue, car une autre révolution dans les affaires militaires a balayé la planète au XVI^e siècle. La poudre à canon est une force aussi écrasante dans les affaires militaires que l'étaient les chevaux, notamment parce qu'un guerrier en armure à cheval est une proie facile dans une bataille rangée impliquant des armes à feu ; une gerbe de balles tirées par des paysans à moitié entraînés peut facilement tuer son cheval et faire des trous dans son armure. C'est pourquoi, après le XVI^e siècle, la cavalerie a fini par être reconvertie en force de reconnaissance et de raid, tandis que l'infanterie s'est chargée du travail difficile consistant à remporter des batailles rangées. C'est également la raison pour laquelle les aristocrates sont devenus une denrée jetable dans la plupart des sociétés.

Oui, le tir à l'arc peut également limiter l'efficacité de la cavalerie - les Français l'ont appris à leurs dépens à Crécy et à Agincourt - mais il faut de nombreuses années de pratique pour maîtriser un **arc** long, et même dans ce cas, il n'est pas aussi mortel qu'un fusil. Une recrue non entraînée peut apprendre à se servir efficacement d'une arme à feu en quelques semaines. Les armes à feu ne sont pas non plus très difficiles à fabriquer avec des outils manuels ; **le célèbre fusil Kentucky** du début de la frontière américaine était fabriqué à la main. Il ne fait aucun doute que les armuriers célèbres de l'avenir désindustriel seront tout aussi légendaires que les épéistes célèbres du passé, mais la plupart des armes à feu de l'avenir seront fabriquées par des artisans ordinaires, tout comme la plupart des épées l'étaient à l'époque.



Le fusil Kentucky

Dans cette optique, il n'est pas difficile d'imaginer les guerriers de l'âge des ténèbres désindustrielles dans trois ou quatre cents ans. Ils seront armés de fusils, probablement des fusils semi-automatiques comme ceux des deux guerres mondiales, et s'ils ont une armure, ce sera un casque en acier. Certains d'entre eux monteront à cheval, mais la plupart ne le feront pas, pour les raisons que nous venons de décrire. Ils seront beaucoup moins soumis au chef de guerre local que leurs homologues mille ans auparavant, en raison de l'effet égalisateur des armes à feu, mais ils auront sans doute une version de l'éthique féodale classique de loyauté et de courage pour les guider dans la rudesse d'une ère de chaos.

Ils pourront peut-être compter sur des technologies inattendues pour les aider. Les radios à ondes courtes ne sont pas difficiles à fabriquer à la main - il existe aujourd'hui toute une sous-culture de radioamateurs qui fabriquent leurs propres tubes à vide à partir de bocal et autres - et la possibilité de communiquer à distance vaut bien une armée supplémentaire en temps de guerre. Il est également loin d'être impossible que des avions ultralégers en bois et en tissu, propulsés par des moteurs à alcool, soient disponibles dans au moins quelques-unes des régions les plus prospères pour effectuer des repérages aériens. (Les avions plus grands et plus complexes seront probablement interdits pendant des siècles en raison des limites strictes imposées aux ressources).



Nos descendants ont largement les moyens d'y parvenir, même à une époque où les ressources sont rares.

J'imagine donc une armée en marche quelque part dans la vallée de l'Ohio en 2400 environ, une longue colonne d'infanterie avec de petits détachements de cavalerie en éclaireur devant et sur les flancs, utilisant des radios encombrantes mais fonctionnelles pour rester en contact avec leurs commandants, tandis que quelques ultralégers tournent au-dessus d'eux pour faire des repérages à plus grande distance. Il y aura sans doute aussi des canons tirés par des chevaux dans la colonne, et peut-être même quelques simples mitrailleuses, mais l'essentiel de la puissance de combat sera constitué de jeunes hommes armés de fusils. À l'exception de quelques éléments technologiques, ce n'est pas si différent des armées qui ont défilé dans cette même région six siècles plus tôt.



En fin de compte, ce n'est pas si différent de ceci.

Il s'agit là de l'armée d'un État relativement important et stable de l'âge des ténèbres, bien entendu. Les communautés plus petites et plus pauvres, dans lesquelles la guerre est menée par des groupes relativement restreints de jeunes hommes sans cavalerie, ni canon, ni avion ultraléger, seront beaucoup plus courantes. Dans les régions montagneuses, elles seront pratiquement invincibles - les armes à feu rendent la guérilla bien plus puissante que les autres systèmes d'armes - et nous pouvons donc nous attendre à ce que les structures politiques de l'âge des ténèbres désindustrielles se composent d'États relativement importants dans les bassins fluviaux des basses terres et de petites communautés indépendantes et défiante dans les collines. C'est une vieille chanson, à laquelle la poudre à canon a donné de nouveaux vers.

La puissance navale est une autre affaire. Les navires en bois sont devenus instantanément obsolètes lorsque les obus explosifs ont remplacé la grenaille solide dans les canons navals, mais les armures en **acier**, quelle qu'en soit la quantité, ne sont envisageables que si l'on dispose de grandes quantités de **charbon** bon marché à transformer en coke ; nos descendants n'en disposeront pas. (Pour la même raison, ils n'auront pas de chemins de fer, car il est impossible de fabriquer de l'acier en quantité suffisante pour les rails sans coke, et nous brûlons actuellement les derniers restes des réserves de charbon nécessaires). Comme il n'est pas difficile de fabriquer des obus et que les fusées à tête explosive sont encore plus faciles à fabriquer, les flottes navales de toute taille

pourraient être une chose du passé jusqu'à ce qu'une autre forme d'armure navale devienne possible. La piraterie prospérera sans aucun doute en haute mer dans l'avenir désindustrialiel, et il sera très difficile pour les nations maritimes de la contrôler comme le faisait la marine britannique.



Turbine à vapeur romaine, inventée par Héron d'Alexandrie.
Pour les Romains, ce n'était qu'un jouet.

Et au-delà de l'âge sombre de la désindustrialisation ? C'est impossible à prévoir, car les cultures qui succéderont à nos ruines auront leurs propres idéaux, objectifs et rêves, qui ne seront pas les nôtres. Elles favoriseront certaines technologies et en rejetteront d'autres pour des raisons que nous ne pouvons pas anticiper et que nous ne pouvons probablement même pas comprendre. Notre civilisation a inventé l'horlogerie et la vapeur et les a utilisées pour remodeler la planète, alors que le monde romain a également inventé ces deux choses et n'en a pratiquement rien fait. Pourquoi ? Parce qu'il n'existe pas de voie unique vers l'avenir. Chaque civilisation suit son propre chemin, et ce que nous appelons **"progrès"** n'est que la trajectoire temporaire que notre civilisation a empruntée à la poursuite de ses

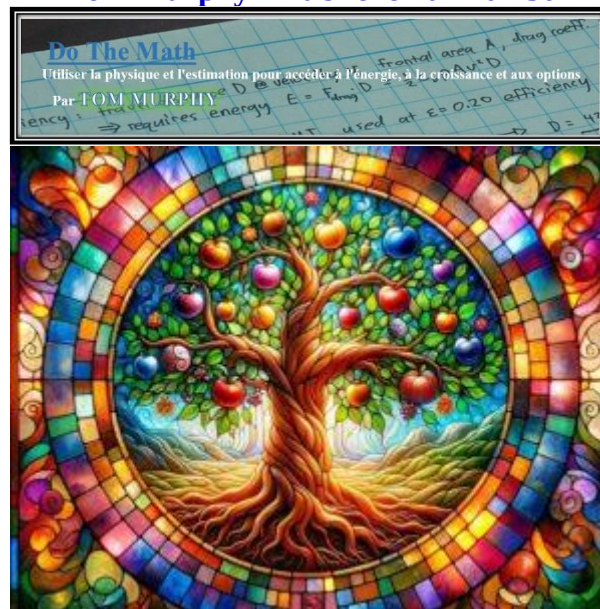
rêves.

Cette trajectoire s'enroule autour de nous en ce moment même, après être allée le plus loin possible. Il y a fort à parier que les civilisations futures choisiront leurs propres voies. Nous ne pouvons pas savoir quels objectifs elles poursuivront, ni comment ils influenceront leur façon de faire la guerre.

▲ RETOUR ▲

. Une religion de la vie

Tom Murphy Publié le 2024-01-30



La discussion suivante sur les systèmes de croyance peut sembler déplacée de la part d'un astrophysicien en voie de guérison, et je suis peut-être aussi surpris que vous. Mais mon chemin m'a conduit à un endroit inattendu, de sorte que je pense maintenant qu'il serait sage de changer radicalement de cap au niveau le plus profond de ce que nous croyons.

Pourquoi devrions-nous envisager un changement majeur ?

- Parce que nous ne savons pas tout et que nous ne le saurons jamais.

- Parce que ce que nous savons nous indique que nous sommes sur la mauvaise voie et que nous sommes à l'origine d'une sixième extinction de masse, non seulement à cause du CO2, mais aussi à cause de la modernité elle-même.
- Parce que nous croyons aujourd'hui (collectivement) en de mauvaises choses, comme la suprématie humaine et l'économie (brute).
- Ces choses nuisent activement aux créatures vivantes de la planète, y compris à nous.

La science a révélé tant de choses sur les origines et les règles de l'univers, et sur la façon dont la vie est devenue si délicieusement diversifiée. Exploitions ce qu'elle nous apprend. Reconnaissons également que des mystères subsisteront toujours. Plutôt que de continuer à être paralysés par ce que nous ne savons pas encore, comblons les lacunes par la croyance - ou même la foi - ancrée dans la science que nous connaissons déjà. Dépassons les histoires actuelles que nous nous racontons dans la modernité et créons-en de nouvelles qui nous fassent avancer dans une meilleure direction, pour le plus grand bien de toute vie sur Terre.

Je ne suis pas sûr de savoir comment raconter cette histoire, alors soyez indulgent avec moi et acceptez mes excuses pour cette lecture un peu longue. Pour ceux qui ont lu le billet de la semaine dernière, celui-ci contient des échos familiers, mais représente une nouvelle approche destinée à un public plus général.

Histoires anciennes

Je commencerai par souligner que les cultures humaines continuent de raconter de très vieilles histoires, et que les histoires qui ont une telle longévité doivent être spéciales d'une certaine manière. Elles peuvent résonner avec un certain sens de la vérité intérieure ou fournir un moyen de mieux expliquer le monde dans lequel nous vivons. Mais remarquez que nous utilisons parfois le mot "histoires" pour désigner des mensonges-fabrications. Les mensonges efficaces contiennent toujours une bonne dose de vérité, sinon ils seraient immédiatement rejetés comme des déchets. En ce sens, les histoires persistantes contiennent peut-être aussi une bonne dose de vérité, même si le message global déraile.

Quoi que vous pensiez de l'histoire d'Adam et Ève dans la Genèse et de leur déchéance dans le jardin d'Éden, vous reconnaîtrez qu'elle a eu une longévité incroyable - elle a survécu pendant des millénaires. Qu'est-ce qui fait que cette histoire parfois déroutante fonctionne si bien pour les gens ?

La chute de la grâce

Si l'on récapitule les points saillants de l'histoire, Adam et Ève erraient initialement dans le jardin d'Éden, mangeant ses fruits et menant une vie satisfaite et insouciant. Le seul commandement auquel ils devaient obéir était de ne pas manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Cet arbre était réservé à Dieu seul.

Lorsqu'ils ont succombé à la tentation de manger le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, ils ont été bannis à jamais du jardin d'Éden, avec les mots suivants (tirés de la Genèse) :

Le sol est maudit à cause de vous ; vous le mangerez au prix d'un dur labeur, tous les jours de votre vie. Il produira pour vous des épines et des chardons, et vous mangerez les plantes des champs. C'est à la sueur de ton front que tu mangeras ta nourriture, jusqu'à ce que tu retournes à la terre...

Ce dieu a l'air d'avoir faim ! Quoi qu'il en soit, il s'agissait d'une vie de dur labeur agricole (avec une prime à la mort), ce qui était vraiment déprimant après la "réussite" dans le jardin.

Une autre facette de l'histoire qui entre en jeu est celle de Caïn et Abel, les fils d'Adam et d'Ève. Caïn gagnait sa vie en cultivant la terre, tandis qu'Abel était un pasteur : un éleveur de moutons. Chacun d'eux offrait des cadeaux à Dieu : Caïn a sacrifié de l'herbe et des graines, tandis qu'Abel a sacrifié un mouton. Dieu accepte le don d'Abel et rejette celui de Caïn. Dans un accès de jalousie, Caïn tua son frère Abel, puis devint un bâtisseur de villes.

Ces éléments de l'histoire sont déroutants. Alors que notre culture est basée sur l'agriculture et que nous faisons l'éloge de la connaissance, de la technologie et de l'innovation, pourquoi manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal serait-il une mauvaise chose ? Pourquoi cette transformation d'un âge d'innocence enfantine en un âge d'agriculture et de domination de la terre et des animaux serait-elle maudite ? N'est-ce pas là l'étincelle qui nous a mis sur la voie que nous devons suivre - et que nous suivons effectivement ?

Tout cela prend beaucoup plus de sens si l'on admet que l'histoire originale a été racontée par des personnes extérieures au clan d'Adam et Ève. Imaginez des pasteurs dans un territoire limitrophe de quelques agriculteurs arrivistes. Quelle histoire raconteraient-ils ? Ils pourraient parler d'un groupe d'humains égarés qui ont abandonné leur mode de vie naturel pour conquérir la terre. Ils ont dû offenser leur dieu pour se voir imposer un destin aussi cruel de dur labeur. Qui sont-ils, d'ailleurs, à défricher des champs et à se comporter comme s'ils étaient les maîtres des lieux, comme s'ils étaient eux-mêmes des dieux ? Peut-être se prennent-ils pour des dieux ! Peut-être ont-ils mangé de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, même si tout le monde sait que ce fruit n'est bon que pour les dieux. Et s'ils ne le savaient pas ? Et s'ils ont mangé le fruit de l'arbre, se sont imaginés avoir acquis une sagesse divine, ont été punis par leur vrai dieu pour la transgression, mais ont continué comme s'ils possédaient la sagesse ultime ? Oui, c'est tout à fait possible !

L'histoire de Caïn et Abel prend également beaucoup plus de sens, à la lumière de ce qui précède. Le dieu des gens qui racontent cette histoire favorisait clairement la vie pastorale et évitait les fermiers, comme en témoigne la forme acceptable de sacrifice. Pour preuve, que devint l'ignoble Caïn ? Il a éradiqué ses frères pastoraux et est devenu un bâtisseur de villes, c'est-à-dire un civilisateur. Ne sommes-nous pas des adeptes de la civilisation ? Pourquoi associer ce noble développement au méchant de l'histoire ? Il semble que cette histoire ait été racontée par des gens mécontents, déplacés par l'agriculture et les villes, puis accidentellement adoptée par la culture qu'elle critiquait à l'origine.

Notre histoire

En gardant cela à l'esprit, racontons notre propre histoire de la création. Nous commencerons par ce que la science nous a appris. L'univers a commencé il y a 13,8 milliards d'années lors d'un Big Bang très chaud. Le soleil et la Terre se sont formés à partir de gaz et de poussière dans la galaxie il y a environ 4,5 milliards d'années. Lorsque la Terre a été suffisamment refroidie, au cours de périodes sans histoire dont la durée nous est totalement incompréhensible, la chimie et la physique se sont ingénérées à créer des arrangements capables de s'auto-reproduire, et la vie la plus simple est apparue sur la planète.

Ce qui s'est passé ensuite est à la fois simple et fascinant : la sélection. Plus une forme de vie était adaptée à l'environnement, plus elle se développait et s'intégrait à la communauté de vie. C'est ce que nous appelons **l'évolution**, bien sûr. Le présent offre un aperçu des progrès de l'évolution. Elle n'est pas terminée, et la plupart des espèces qui peuplent aujourd'hui la planète ne sont que des points de passage momentanés le long d'un ensemble de voies tortueuses et entrelacées.

Nous sommes tous arrivés là en suivant les règles de la vie. Depuis le début, chaque espèce n'a eu d'autre choix que d'obéir aux lois de la physique, à tout moment. La physique et la complexité (molécules) font la chimie. La chimie plus la complexité (structures cellulaires) donnent la biologie, et la biologie plus la complexité (interactions de la vie) donnent l'écologie. L'autre règle simple que nous avons tous suivie conduit à l'évolution : le succès survit, l'échec disparaît. L'idée est tellement évidente, a posteriori, qu'il n'est pas nécessaire de la formuler. Pourtant, si une espèce devient trop performante (comme une capacité de chasse hors norme), elle épuise trop rapidement son environnement et échoue. Toute forme de vie fonctionne en relation avec d'autres formes de vie, et l'évolution s'inscrit pleinement dans ce contexte. L'écologie concerne les liens complexes et inconnus et l'équilibre dynamique entre les espèces, qui jouent toutes un rôle dans la grande symphonie en constante évolution qui est en perpétuel état de composition depuis des éons.

Refonte de l'histoire

Nous allons maintenant raconter la même histoire en utilisant un langage différent. Imaginez que vous viviez il y a 20 000 ans, que vous vous émerveilliez devant ce monde étonnant et que vous constatiez que toutes les plantes et tous les animaux semblent avoir un rôle à jouer, en relation les uns avec les autres. Tous semblent avoir trouvé différentes façons de vivre dans ce monde. Tous ont leurs trucs et leurs secrets. Chaque hiver, les tortues, les guêpes, les tritons, les lapins, les mésanges, les arbres et les fleurs survivent et reviennent. Comment s'en sortent-ils ? Comment pouvez-vous donner un sens à tout cela ?

Une explication satisfaisante est que vous, comme les autres animaux et plantes, vivez entre les mains des dieux. Sans savoir comment cela se passe, le monde semble simplement subvenir à vos besoins. Sinon, comment auriez-vous pu survivre pendant tout ce temps ? Vous pouvez parfois souffrir de la faim, mais les dieux veillent à ce que quelque chose vienne toujours vous sauver à temps. Dans la compréhension moderne, nous dirions que chaque animal est contextualisé à son environnement, et bien sûr, l'environnement lui fournit ce dont il a besoin pour survivre et se reproduire, sinon l'espèce n'aurait pas eu la possibilité de rester dans les parages. Sa simple présence témoigne d'un approvisionnement adéquat à long terme. Ce n'est pas une coïncidence aléatoire qui fait que les choses se passent bien.

Mais revenons aux mains des dieux. Qui qu'ils soient ou quoi qu'ils soient, ils sont vraiment sages ! Ils semblent savoir quand le renard doit attraper la caille et quand la caille doit s'échapper. Si le renard n'attrapait jamais la caille, celle-ci disparaîtrait. S'il l'attrapait toujours, la caille disparaîtrait et le renard avec elle, sans plus rien à manger. Quel sera le résultat aujourd'hui ? Le renard mangera-t-il ou restera-t-il sur sa faim ? Dans ce dernier cas, la caille survit et mange la sauterelle, ce qui épargne l'herbe.

Dans cet enchevêtrement, ce qui est bon pour une créature peut être considéré comme mauvais pour une autre - parfois, pas tout le temps. Comment les dieux savent-ils quand distribuer le bien ou le mal à telle ou telle créature, tel ou tel jour ?

Comme nous savons depuis longtemps que "l'on est ce que l'on mange", les dieux sages doivent manger des fruits sages. Aha ! Ils savent où se trouve l'arbre de la connaissance du bien et du mal ! Grâce à la sagesse que leur confère ce fruit, ils sont en mesure d'empêcher qu'un excès de bien ou de mal ne vienne perturber la stabilité et l'équilibre de la communauté de vie. Ce travail exige une immense sagesse, qui dépasse de loin les capacités des simples humains.

Si nous sommes arrivés là où nous sommes (devenus des humains), c'est parce que nos ancêtres ont fait confiance aux dieux et ont vécu entre leurs mains. Tant que nous faisons de notre mieux, ils veillent à ce que nous trouvions de la nourriture, que nous échappions aux dangers et que nous apprenions à vivre ensemble suffisamment bien pour arriver jusqu'à aujourd'hui. Ils nous ont dotés de caractéristiques intéressantes : régime alimentaire flexible, dextérité, adaptabilité à de nombreux climats, comportements sociaux complexes et gros cerveau pour amplifier toutes ces caractéristiques. Si nous restons entre leurs mains, nous avons toutes les chances de survivre demain. Si le malheur s'abat sur nous, c'est en vertu de leur sagesse infinie que nous n'avons pas le droit de remettre en question. Nous ne sommes pas différents des autres animaux, qui vivent eux aussi entre les mains des dieux et qui peuvent également s'attendre à connaître le bien et le mal dans une juste mesure. L'équité, par définition, ne semble pas toujours fonctionner en notre faveur.

Retour à la science

D'accord, il est peu probable qu'à notre époque, nous souscrivions à des histoires littérales de dieux sages aux grandes mains, et il ne faut pas non plus supposer que les anciens conteurs de ces histoires les prenaient au pied de la lettre (sérieusement, oui). Mais nous pouvons relier ces concepts à un domaine plus familier. Le monde biophysique actuel semble fonctionner dans un équilibre dynamique approximatif - en mettant de côté l'ère moderne anormale pour le moment. Même lorsque le climat traverse des périodes glaciaires et interglaciaires, la vie est capable de s'ajuster et de s'adapter. Nous comprenons cela dans un contexte évolutif. Les plantes et les animaux qui n'ont pas la souplesse nécessaire pour s'adapter disparaissent de la scène. Il ne reste que ceux qui

sont capables de vivre en équilibre approximatif avec les autres survivants.

Étant donné que toutes les espèces sont enfermées dans la même danse, aucune d'entre elles ne bénéficie d'un excès de "bien" ou d'un excès de "mal". L'évolution a éliminé ces cas, exerçant une forme de jugement final. La sagesse qui sous-tend ce jugement est présente dans les règles de sélection.

Mais ce n'est pas la principale source de sagesse. La principale source est le temps. Chaque espèce vivante aujourd'hui bénéficie d'un héritage de plusieurs milliards d'années d'essais et d'erreurs, qui ont permis d'affiner patiemment les attributs - jugés par la simple mesure du succès ou de l'échec. Bien que l'homme n'ait que 3 millions d'années et l'*Homo sapiens* quelques centaines de milliers d'années, notre conception s'appuie fortement sur l'ensemble de l'histoire de la vie. Les tâches les plus simples de construction des parois cellulaires, de fabrication des protéines, de réplication des cellules et de métabolisation des aliments remontent à des milliards d'années. Les secrets de fabrication des muscles, de la peau et des os sont également vieux comme le monde. Bien plus vieux, en fait. Le cerveau n'est pas non plus l'apanage de l'homme. La structure de base de notre cerveau est héritée d'une très longue série de réussites évolutives.

Le temps profond

Tout cela peut sembler relativement évident, mais ce qui ne l'est peut-être pas autant, c'est ce que des milliards d'années signifient réellement. Notre vie dépassant rarement 100 ans, nous n'avons pas de notion directe et viscérale de ce que représente une période de 1 000 ans (même si certains arbres le peuvent). Un million d'années, c'est mille de ces longs millénaires, ce qui dépasse de loin notre intuition. Un milliard d'années, c'est mille de ces éternités apparemment interminables. Nous sommes terriblement incapables d'appréhender un tel "temps profond" et la splendide diversité de manigances qu'il permet.

Prêtez attention à cela. Tout comme l'esprit de Dieu est considéré comme inconnaissable pour les simples mortels, nous sommes loin d'imaginer le temps et la patience dont a fait preuve l'évolution pour façonner des organismes capables de fonctionner au sein de la communauté de la vie. Bien sûr, nous nous émerveillons des danses folles des oiseaux, des capacités sonar des chauves-souris, des capacités de navigation magnétique des animaux migrateurs, des structures sociales complexes des colonies d'abeilles, et de tout le reste. Ces choses ne font que suggérer le caractère impressionnant du temps profond et les capacités sophistiquées qui peuvent se développer dans ce contexte. Si cette idée ne dépasse pas votre capacité d'imagination, c'est que vous n'avez probablement pas assez bien assimilé le sujet. C'est bien plus grand que tout ce que notre cerveau peut traiter.

Le rôle de la religion

C'est précisément parce que les patientes réalisations de l'évolution sont magnifiques et insondables que les cultures humaines ont comblé le vide par des histoires de dieux ou (plus tard) d'un dieu. Le phénomène de la vie sur cette planète exigeait tout simplement une explication aussi grandiose et mystérieuse que le résultat. Ces croyances divines reflètent un aveu tacite de notre infériorité à comprendre comment tout cela peut fonctionner : nous ne sommes rien, comparés aux dieux de la création. C'est exact.

Les laïcs modernes pourraient considérer l'impulsion religieuse comme une fausse piste. Mais en réalité, elle est plutôt astucieuse : le monde fonctionne d'une manière que nous sommes incapables de comprendre pleinement. Nous sommes donc fondés à raconter des histoires pour expliquer ce qui manque. Il se trouve que l'évolution est peut-être cette pièce manquante, dont la profondeur est souvent largement sous-estimée. Nous connaissons l'évolution depuis un certain temps, mais nous l'avons présentée comme l'anti-dieu, et non comme le dieu, comme un concept digne de révérence et même d'adoration pour la sagesse qu'elle incarne.

Certes, de nombreuses merveilles de notre monde ne sont pas dues à l'évolution darwinienne : les étoiles et les planètes, les couchers de soleil et les arcs-en-ciel, la géologie et la pluie qui la façonne, etc. Ces choses sont simplement dues à la gravité, à l'électromagnétisme et aux forces nucléaires (c'est-à-dire à la physique), qui sont régies par le flux d'énergie et l'entropie. Comme indiqué précédemment, la physique sous-tend la chimie, qui

sous-tend la biologie, laquelle donne naissance à l'écologie - guidée par la sélection à plusieurs niveaux, ou évolution. Si nous apprécions certainement les éléments inanimés de notre monde, c'est la vie qui remporte la palme dans notre imagination, et ce pour une bonne raison : elle est vraiment stupéfiante !

En considérant "Dieu" comme la physique, l'évolution et l'éblouissante complexité qui en résulte, nous ne devons pas diminuer la magnificence de Dieu, car le résultat est tout aussi mystérieux et insondable pour justifier la même admiration et la même humilité. Le monde merveilleux actuel, tel que nous le découvrons, n'est pas diminué d'un iota si nos récits à son sujet changent.

L'homme dans son contexte

La plupart des gens s'accordent à dire que l'homme est l'espèce la plus intelligente de la planète. Aucune autre espèce n'a conçu des moyens d'accéder à la terre, à la mer, à l'air et à l'espace. Pourtant, malgré cette intelligence hors norme, nous ne sommes rien face à l'évolution. Nous sommes totalement incapables de concevoir la forme de vie viable la plus simple, surtout si l'on exclut le plagiat des solutions de l'évolution. Pas de tricherie ! En tant que telle, l'évolution a BEAUCOUP plus de pouvoir que nous. À toutes fins utiles, l'évolution est omnipotente. De plus, nous sommes nous-mêmes un produit de l'évolution, de sorte que tout ce que nous faisons est peut-être aussi un accomplissement de l'évolution ! C'est comme la création d'un brevet au sein d'une grande organisation : l'organisation est propriétaire du brevet.

Quoi qu'il en soit, le jury (des dieux) ne s'est pas encore prononcé sur l'adéquation de notre intelligence. Avant la révolution agricole, nous avions déjà un point d'interrogation à côté du nom de notre espèce, en raison de l'extinction de la mégafaune. Depuis lors, en un temps fantastiquement court par rapport aux échelles de temps de l'évolution, nous sommes devenus une véritable boule de démolition pour l'ancienne communauté de vie, la poussant effectivement dans le précipice...

L'intelligence est l'un des nombreux outils dont dispose l'évolution. Les autres attributs qui confèrent un avantage sont la vitesse, la force, l'acuité des dents et des griffes, le camouflage, la furtivité, la petite taille, l'acuité visuelle, sonore et olfactive, la flexibilité alimentaire, la dextérité, la socialisation, pour n'en citer que quelques-uns. L'homme possède un certain nombre d'attributs avantageux, mais l'intelligence est le plus prisé d'entre eux. Le fait est que chacun de ces attributs peut être poussé trop loin et devenir un handicap. L'évolution n'a que faire des erreurs. En fait, elle n'est guère plus qu'une énorme machine à erreurs. Certaines "erreurs" se révèlent fructueuses et permettent d'occuper de nouvelles niches. La plupart n'aboutissent à rien.

Ainsi, les humains pourraient bien être plus intelligents que ce que la communauté de la vie peut tolérer, même si j'espère bien que ce ne sera pas le cas. Dernièrement, nous avons créé notre propre contexte et nos propres règles, en agissant en dehors des pressions évolutives qui maintiennent l'équilibre des autres espèces. Peut-être plus important encore, nous avons sauté les rails, quitté la lenteur de l'évolution pour monter dans une fusée hypersonique. Alors que beaucoup applaudissent cette impressionnante cascade, le reste de la communauté de la vie est incapable de s'adapter à son rythme ridicule, lié qu'il est au train plus lent de l'évolution génétique. Nous vivons en dehors des mains des dieux qui nous ont amenés ici, ce qui est très risqué. Ce n'est pas une coïncidence si la sixième extinction de masse semble avoir commencé, à cause de l'activité humaine.

En substance, nous avons fait un pied de nez aux dieux de l'évolution, en nous promouvant nous-mêmes dans le rôle de dieux (voir plus loin). Nombreux sont ceux qui continuent à vénérer un dieu (généralement unique), mais ces religions tendent à désigner l'homme comme l'apogée de la création, lui accordant, dans le cas de la Genèse...

... domination sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre.

C'est un problème. Cela me donne la chair de poule.

Les humains, des dieux autoproclamés

Notre orgueil est tel que nous avons tendance à rejeter rapidement les rôles de la physique et de l'évolution qui ont défini ce que nous sommes, nous imaginant être les maîtres, même de nous-mêmes. Dans cette optique, nous n'appartenons plus au monde : il nous appartient, et nous sommes censés le gouverner. Nous imaginons que nous avons le libre arbitre (note : distinct de l'agence), ce qui nous permet d'avoir une sorte d'emprise sur des processus banals tels que la physique et la chimie. Cela a probablement arrêté beaucoup de lecteurs dans leur élan. Le libre arbitre est en effet une vache sacrée, ce qui est en soi un révélateur fascinant. Certes, l'illusion du libre arbitre - un instinct puissant - peut très bien être une stratégie adaptative délibérée de la part de l'évolution, nécessaire pour que les espèces sociales fonctionnent avec un sens de la responsabilité personnelle au sein d'une collectivité. Je ne veux pas être assez arrogant pour remettre en question la sagesse de l'illusion. Mais je peux au moins essayer de jeter un coup d'œil sous le rideau, comme je l'ai fait plus en détail dans un billet précédent et comme j'y reviendrai la semaine prochaine.

Le fait est que, que nous en soyons conscients ou non, nous avons tendance aujourd'hui à nous considérer comme dotés de pouvoirs divins. Selon cette logique, nous n'avons pas besoin de vivre entre les mains des dieux (soumis à l'évolution et à ses notions de répartition du bien et du mal). C'est nous qui avons le contrôle. C'est nous qui fixons les règles. Nous sommes les nouveaux dieux. Nous faisons ce que nous voulons. Question : que se passe-t-il dans les vieilles histoires lorsqu'un mortel défie le pouvoir des dieux ? Sont-ils toujours victorieux ? Attention.

Nous ne possédons tout simplement pas (à nous seuls) la sagesse de milliards d'années qui nous permettrait d'assumer des rôles divins. Lorsque nous tentons de distribuer le bien et le mal, nous avons une forte tendance à nous accorder le bien, laissant le mal aux suceurs non-humains qui peuvent aller faire un saut en courant, pour ce que ça nous intéresse (un saut dans la sixième extinction de masse, il s'avère). Nous ne pouvons pas assumer cette responsabilité, et l'évolution ne nous a pas conçus pour cela. Nous sommes de piètres dieux et il serait sage d'arrêter de faire semblant.

Croyances abrégées

Les croyants en un (ou plusieurs) dieu(x) voient, à juste titre, un (ou plusieurs) dieu(x) partout, comme une explication fondamentale de la multitude de phénomènes insondables que le monde nous présente. Il en va de même pour le libre arbitre : chaque action ou décision semble être déclenchée par quelque chose qui dépasse la physique et la chimie ordinaires. La combinaison de la physique, de l'évolution et du temps, du temps, du temps, du temps, du temps, du temps, du temps (et de bien d'autres choses encore) est également capable de rendre compte de la stupéfaction du monde. Toutes ces explications ne sont pas correctes. Parce que la complexité qui émerge de la dernière explication dépasse probablement notre capacité cognitive à la saisir pleinement, nous nous tournons vers les croyances plus faciles, plus attrayantes, plus flatteuses et plus courtes de dieu(x) et/ou du libre arbitre. Pourtant, l'évolution peut expliquer la diversité de la vie et ses nombreuses et incroyables capacités, ainsi que la préparation des cerveaux à prendre des décisions complexes dans un monde complexe qui leur confère un pouvoir d'action (la capacité de faire des choses) visant à faciliter les résultats positifs.

Cette tendance à rejeter l'explication de la "complexité émergente" est peut-être une autre expression de l'orgueil démesuré. Si nous ne parvenons pas à faire entrer une idée dans notre tête, nous la rejetons par réflexe. L'univers, cependant, n'est pas obligé de fonctionner d'une manière que notre organisme particulier est équipé pour comprendre pleinement. D'un autre côté, la foi est un élément commun de la croyance religieuse, et l'on pourrait imaginer adopter la foi que la physique et l'évolution sont capables de rendre compte de tout ce que nous voyons, même si la façon dont elles le font dans tous ses détails nous reste à jamais mystérieuse.

L'évolution en tant que religion

Si la physique et l'évolution sont effectivement capables de rendre compte de la biodiversité et de toutes nos expériences, alors plutôt que de tuer l'idée de dieu(x), elles pourraient potentiellement devenir notre idée de dieu(x). Elles pourraient évoluer vers un système de croyance qui satisfasse notre affinité pour la religion.

J'esquisse ici quelques réflexions initiales sur les principes et les résultats probables d'un tel système de croyance.

Principe : L'univers n'est pas là pour nous, ni à cause de nous, ni conçu pour nous mener à nous. Nous sommes simplement ici parce que nous pouvons l'être. Il ne serait pas possible pour nous de nous trouver dans un univers dont les règles ne permettraient pas notre existence.

Résultat : Une profonde gratitude pour le privilège d'être ici, en vie. Nous sommes des phénomènes éphémères et nous avons la possibilité de profiter de ce court laps de temps.

Principe : Nous ne sommes rien de plus que des atomes dans des arrangements merveilleusement complexes, capables d'interactions extraordinaires avec d'autres assemblages dynamiques de matière, et de ressentir des émotions, une conscience et un sens de l'action en cours de route.

Résultat : L'admiration et l'émerveillement que cela fonctionne réellement - sans qu'il soit impératif de comprendre tous les détails (car nous ne le pouvons probablement pas), mais il n'y a pas de mal à chercher à en savoir plus. C'est époustouflant, magnifique, glorieux.

Principe : Comparée à nos propres capacités, l'évolution est effectivement toute puissante (omnipotente), mais elle ne sait rien (nihilscient n'est pas exactement le mot qui vient à l'esprit).

Résultat : Nous respectons les produits de l'évolution, en appréciant le fait que nous ne pourrions pas faire aussi bien pour parvenir à des écosystèmes équilibrés (voir la pièce à conviction A : la modernité). Il n'est pas nécessaire d'attribuer ce résultat durable à un être sensible et omniscient : il s'agit d'une dynamique qui s'équilibre d'elle-même.

Principe : nous reposons sur des milliards d'années d'héritage : ce que nous faisons au cours de notre bref siècle sur la planète s'inscrit totalement dans ce contexte. Nous jouons un rôle négligeable dans la construction de ce que nous sommes.

Résultat : Moins d'orgueil et plus d'appréciation de la puissance d temps profond. Nous apprécions le fait que nous sommes des créatures sociales, expérimentant universellement des schémas de pensée qui sont "fidèles au modèle".

Principe : la loi de la vie qui régit l'évolution a fait ses preuves et n'est pas susceptible d'être améliorée par l'intervention de l'homme. Nous faisons confiance à l'évolution pour créer des communautés de vie durables.

Résultat : Nous cessons d'agir comme si nous savions ce qui est le mieux, et nous abordons notre rôle sur la planète avec humilité. Nous reconnaissons que nous ne sommes qu'une espèce parmi des millions d'autres dans la communauté de la vie, et que nous sommes tous dans le même bateau. Nous ne réussirons à long terme que si la plupart des autres y parviennent également. Nous nous soucions de toutes les formes de vie.

Principe : notre vie est limitée dans le temps. Nous sommes des êtres physiques fonctionnant sur des flux physiques et n'avons pas d'aspect non corporel, si ce n'est l'empreinte durable que nous laissons sur le monde et sur les autres.

Résultat : Ce système de croyances concerne la vie ici et maintenant, et non la vie après la mort. Il concerne toute la vie : toutes les créatures et les plantes, grandes et petites (toutes les "personnes"), dont les humains ne sont qu'une infime partie. Nous savourons le temps que nous passons sur la planète, nous nous estimons chanceux d'avoir cette opportunité et nous donnons la priorité à l'héritage du monde biophysique : nous nous engageons à ne pas le laisser dans un état pire que celui dans lequel nous l'avons trouvé.

Principe : ce que nous avons sur Terre est rare et d'une valeur inestimable. Le temps profond qui a été

nécessaire pour créer les conditions actuelles représente un investissement d'une ampleur inconcevable.

Résultat : L'économie est rejetée en tant que moyen de déterminer la valeur. La vie, la biodiversité et la santé écologique deviennent la monnaie de cette religion. Tout le reste est secondaire, tertiaire, etc.

Principe : l'homme n'est pas le sommet de la création. Nous ne sommes qu'une brindille temporaire sur un vaste arbre de vie. Toutes les autres espèces peuvent nous surpasser d'une manière ou d'une autre, en accomplissant des tâches que nous ne pouvons souvent même pas comprendre.

Résultat : Plus d'humilité (on n'en a jamais assez). Nous en viendrions à apprécier nos compagnons de voyage sur cette planète, les considérant comme faisant partie d'une grande famille, chacun ayant des capacités étonnantes et admirables qui pourraient avoir quelque chose à nous apprendre. Les droits de l'homme égoïstes cèdent la place à des idées beaucoup plus bio-inclusives : mais ce ne sont pas des droits que nous accordons - qu'est-ce qui nous donnerait ce droit ?

Principe : la vérité sur la manière dont tout cela fonctionne peut éternellement échapper à notre compréhension totale. Ce n'est pas grave : pourquoi y aurait-il une garantie à ce sujet ? Compte tenu de ce que nous savons déjà, nous sommes fondés à croire que la magnifique complexité émergente dont nous sommes témoins n'est que le résultat d'un ensemble de règles simples mais "chanceuses" qui permettent à notre univers de se déployer.

Résultat : Détendez-vous. Nous ne sommes pas obligés de tout comprendre. Mais nous pourrions en comprendre suffisamment pour commencer à prendre de meilleures décisions sur la manière dont nous vivons sur cette planète et remettre volontairement notre destin entre les mains des dieux.

Principe : Nous appartenons à la planète : elle ne nous appartient pas.

Résultat : Nous exprimons notre gratitude pour le don de la vie et ne prenons pas à ce monde plus que ce dont nous avons besoin, tout en laissant suffisamment d'espace pour que le reste de la communauté de vie puisse s'épanouir. Nous nous abstenons de faire ce que nous pouvons, juste parce que nous le pouvons.

L'Église de la vie

Voilà donc les dix principes de ce qui est essentiellement une sorte de religion fondée sur ce que nous savons déjà, admettant humblement que nous ne saurons pas tout, acceptant la sagesse des dieux de l'évolution, et se retranchant dans la communauté de la vie pour le bénéfice durable de toute vie. Peut-être que je vous verrai à l'église - l'église de la vie.

Influences

Notez que je n'ai pas élaboré tout cela moi-même, mais que j'ai pris des éléments clés dans les écrits de Daniel Quinn, et que j'ai également bénéficié d'une exposition naissante aux modes de connaissance et d'existence indigènes et animistes. L'article de la semaine dernière portait sur le même thème et fournissait des pistes supplémentaires sur les origines de ces idées.

▲ [RETOUR](#) ▲

.Un mot petit et trompeur

Tim Watkins 30 janvier 2024

THE CONSCIOUSNESS OF SHEEP
The storm is breaking... Are you prepared? **Par Tim Watkins**



Dans un billet précédent, j'ai fait référence à deux "mots très séduisants et mal compris". J'ai abordé l'un d'entre eux il y a plusieurs années en examinant le nombre croissant de choses que les humains peuvent faire en théorie mais ne peuvent plus faire en pratique. Cela s'appliquait à des projets très coûteux tels que l'envoi d'êtres humains sur la lune ou l'exploitation d'un avion supersonique commercial. Mais cela s'applique également à des activités plus banales, comme le lavage automatique des voitures, autrefois omniprésent. Le fait est que chaque fois qu'un militant, un politicien ou un journaliste utilise des mots comme "**devrait**", "**pourrait**", "**devrait**" et "**peut**", ce qu'il veut dire le plus souvent, c'est "**ne peut pas**".

Cela implique à son tour une impuissance non reconnue. Car ces antonymes sont presque toujours précédés d'un autre mot trompeur... "**nous**". Les personnes considérées comme faisant partie de la droite politique, par exemple, expliqueront que "*nous devrions/pourrions/devrions...*" commencer à fracturer les gisements de schiste de Bowland dans le nord de l'Angleterre et/ou commencer à forer les gisements de pétrole à l'ouest de Shetland et/ou hâter le développement de nouvelles centrales nucléaires. En revanche, ceux qui s'identifient comme étant de gauche prétendront que cela n'est pas nécessaire parce que "*nous pouvons/devons/devrions...*" accélérer le déploiement d'éoliennes et de panneaux solaires, de véhicules électriques et d'infrastructures de recharge. J'ai abordé l'impossibilité de ces deux propositions - en gros, le fait qu'elles sont **trop coûteuses en énergie et en ressources par rapport à l'énergie qu'elles produisent pour être viables dans l'économie réelle** - dans plusieurs articles précédents. Mais ce que je veux explorer ici, c'est à quel point le mot "nous" est trompeur, car il devrait être évident qu'utilisé dans ce genre de contexte, le mot "nous" signifie en fait "ils" - ou plus correctement, puisque personne ne sait qui est "ils" - "*quelqu'un d'autre*".

Le problème va bien au-delà des tentatives inadéquates de résoudre les grandes crises du moment... **Nous devrions/pourrions... investir dans la création d'emplois, construire davantage de logements, mettre les banques au pas, taxer les riches, mettre un terme à l'immigration clandestine, arrêter l'effusion de sang israélienne à Gaza, bombarder les Houthis jusqu'à ce qu'ils se soumettent, etc.** Mais "nous", bien sûr, n'avons que peu ou pas de moyens pour faire tout cela. Ces expressions ne sont donc rien d'autre que l'espoir que des personnes intelligentes, quelque part ailleurs, trouveront ce qu'il faut faire... ce qui, d'après l'expérience amère, ne se produira certainement pas.

Cela ne s'applique pas seulement à nous en tant qu'individus, mais aussi, à l'ère néolibérale, à de nombreux collectifs. Il est risible, par exemple, de voir le nombre de personnes qui se rallient à des pétitions en ligne, probablement dans l'idée qu'elles font quelque chose de plus que de fournir des données personnelles aux entreprises qui en sont à l'origine. Mais même si vous obtenez plus de signataires que ceux qui ont voté pour le gouvernement en place, les pétitions ne changent rien. Le fait de ne rien changer est également la raison pour laquelle j'ai abandonné les groupes d'activistes locaux où je vis, parce que leurs tentatives d'influencer le changement en se tenant debout dans le froid et la pluie, en brandissant des pancartes et en criant à quiconque a le temps d'écouter, n'est pas plus efficace que de rester à la maison et de lire un bon livre... ou au moins un article de blog sur Internet. Le "pouvoir" des entreprises n'a pas non plus beaucoup d'influence, à moins qu'il n'enfonce

des portes ouvertes. Je ne peux qu'imaginer que (alerte au sarcasme) Netanyahu a tremblé dans ses bottes lorsque le fabricant de crème glacée Ben & Jerry's a appelé à un cessez-le-feu permanent et immédiat à Gaza. Cette attitude est à juste titre qualifiée de "**signal de vertu**" de la part des entreprises, car elle n'a aucun impact et - si l'on lit les petits caractères - ne coûte pas grand-chose à l'entreprise non plus. Même les partis politiques nationaux s'avèrent avoir peu d'influence, reniant la plupart du temps les engagements de leur manifeste peu après avoir été élus, et s'en tenant presque toujours à la voie néolibérale tracée par l'administration précédente... C'est pourquoi un nombre croissant d'électeurs dans les pays occidentaux considèrent les partis de l'establishment comme de simples ailes d'un parti unique qui leur est viscéralement hostile.

Notez que le "nous" dans ces cas est un festin en mouvement. À petite échelle, il peut s'agir d'une cellule familiale, d'un groupe d'amis ou de voisins proches. À plus grande échelle, il peut s'agir d'un groupe de travail, de la section d'un syndicat ou des membres d'une ONG faisant campagne sur un sujet particulier. Plus grand encore est le "nous" qui est membre d'une tribu politique ou le "nous" qui s'identifie à une nation. Il convient toutefois de noter que plus ce "nous" englobe de personnes, plus les possibilités de désaccord sont grandes et plus il est nécessaire de recourir à des définitions simplistes et souvent faibles - l'une des raisons pour lesquelles le débat politique a abandonné la rationalité au profit de l'émotion.

Il est, par exemple, extrêmement difficile de nier les liens familiaux, en particulier lorsqu'ils impliquent un réseau de soutien et d'obligations mutuelles permanentes. Autrefois, il en allait de même pour les quartiers et les villages, où les gens partageaient le travail, le repos et les loisirs, et où des liens d'obligation similaires cimentaient la collectivité. Refuser quelque chose d'aussi grand et moderne que la nationalité, en revanche, est simple : on peut revendiquer l'appartenance à une petite nationalité non reconnue (par exemple, Breton, Catalan, Cornouaillais, Gallois, etc.) en opposition à l'État-nation légal, on peut opter pour le statut d'ex-pat - adopter sa nationalité à la naissance ou même un lien familial avec une autre nation, ou on peut faire du commerce vers le haut, par exemple, en affirmant être "un Européen" plutôt qu'un ressortissant de l'un des États-nations de l'Europe.

L'une des raisons pour lesquelles ce problème se pose aujourd'hui est que le projet néolibéral a entrepris de saper les États-nations sur les plans politique, social et économique. Cela est particulièrement évident sur le plan économique, où une succession de gouvernements et de dirigeants néolibéraux ont assuré aux électeurs que la délocalisation des activités économiques centrales et le bradage des infrastructures essentielles à quiconque possède suffisamment de devises étrangères pour que cela en vaille la peine n'auraient aucun impact négatif sur ceux - la majorité - des citoyens qui n'ont pas les moyens de se déplacer. Mais, bien sûr, l'impact a été dévastateur, car ce qui était autrefois une prospérité généralisée s'est replié dans des enclaves de plus en plus petites, adjacentes aux sièges des gouvernements, aux sièges des grandes entreprises technologiques et à une poignée d'universités de premier plan. Cette situation a, à son tour, fracturé la cohésion sociale, car une petite classe de cadres et de professionnels salariés, qui pouvait profiter de la "libre circulation", a pu faire carrière au sein des multinationales ou des structures gouvernementales supranationales qui les supervisent. Pour la majorité, cependant, cela a signifié des décennies de déclin relatif et la descente vers un précaire croissant, sans contrôle sur une grande partie de sa vie, et condamné à des bas salaires, ponctués de périodes prolongées à la merci de systèmes d'aide sociale de plus en plus punitifs. Cette situation alimente à son tour le gouffre politique croissant qui se creuse dans les États occidentaux, le précaire se tournant vers tous ceux qui ne sont pas associés à l'establishment et qui promettent de mettre fin à la misère... ce n'est pas pour rien que le Brexit a eu lieu, que Trump est en tête des sondages, que l'establishment allemand envisage de suivre l'exemple de l'Ukraine et d'interdire les partis d'opposition, et que les partis populistes sont en tête des sondages dans toute l'Europe.

Dans la mesure où il existe un thème commun à ces mouvements anti-establishment, il s'agit d'un appel à un nationalisme victorien antérieur, distinct du mondialisme néolibéral. Cela correspond à la croyance de Robert Pirsig selon laquelle lorsque les structures sociales - dans ce cas le système néolibéral de gouvernance supranationale - échouent, elles se rabattent sur le dernier ensemble de structures qui ont fonctionné - dans ce cas les structures des États-nations qui ont émergé à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle. Sauf que, bien sûr, comme le note **Joseph Tainter**, les crises sociales ont tendance à être la conséquence de "solutions" antérieures. En d'autres termes, le néolibéralisme est né des crises énergétiques des années 1970, qui avaient déjà

ébranlé les structures de l'État-nation. Il ne peut donc y avoir de retour en arrière.

En tout cas, la preuve que l'on ne peut pas revenir en arrière a été apportée par l'étrange appel du général Sir Patrick Sanders à la création d'une "armée de citoyens" pour combattre la Russie la semaine dernière. Mettons de côté le fait que la base économique de la Grande-Bretagne n'est plus en mesure de soutenir son armée existante, et encore moins de la développer, que toutes les anciennes casernes ont été vendues à des promoteurs immobiliers, ou que nous devrions nous en remettre à la Chine pour la fabrication des uniformes supplémentaires. Ce qui est plus intéressant, c'est qu'il n'y a plus de "nous" qui vaille la peine de se battre. Selon le sondage YouGov, même si une nouvelle guerre éclatait, seuls 7 % des Britanniques âgés de 18 à 40 ans se porteraient volontaires pour une telle armée. Par ailleurs, 21 % ne se porteraient pas volontaires mais combattraient s'ils étaient enrôlés. Mais 38 % ont déclaré qu'ils refuseraient de se battre (et ce chiffre n'est tombé que légèrement à 30 % en cas d'invasion du Royaume-Uni). Quant à l'efficacité probable d'une minuscule armée britannique si elle était assez folle pour tenter une invasion de la Russie, de la Chine ou même de l'Iran, cela me rappelle la réponse de Bismarck au Kaiser lorsqu'on lui demanda ce qu'il ferait si l'armée britannique envahissait l'Allemagne. *"Oh, répondit-il, j'enverrais la police pour les arrêter !*

La guerre, bien sûr, n'est que l'une des nombreuses crises de goulot d'étranglement qui nous assaillent. **Le déclin de l'énergie et des ressources** qui est à l'origine de la guerre est une question plus existentielle. Il en va de même pour **le changement climatique, les pénuries d'eau douce, la dégradation de l'environnement, l'épuisement des sols**, etc. Et dans chaque cas, l'utilisation du "nous" est plus souvent déployée comme un artifice psychologique pour masquer l'impuissance individuelle. Car si la kleptocratie technocratique supranationale n'a pas réussi à les résoudre, si l'État-nation n'est plus adapté à la tâche, quel collectif nous reste-t-il pour résoudre les crises d'ampleur mondiale ?

La triste réalité est que face à toutes les crises, sauf les plus petites, il s'avère qu'il n'y a pas de "nous" collectif et que c'est chacun pour soi.

▲ [RETOUR](#) ▲

• La ligne officielle

Tim Watkins 1 février 2024

THE CONSCIOUSNESS OF SHEEP
The storm is breaking... Are you prepared? *Par Tim Watkins*



La crise croissante du crédit hypothécaire apparaît dans des endroits inattendus. Il est largement connu - bien que volontairement ignoré par les médias officiels - que quelque 1,4 million de prêts hypothécaires passent actuellement d'un taux d'intérêt d'environ 1,5 % à un taux plus proche de 6,0 %, ce qui devrait entraîner des

arriérés pour plus d'un million de ménages au cours du premier semestre de l'année 2024. Pour l'essentiel, on s'attendait à ce que ce problème concerne les primo-accédants situés au bas de l'échelle du marché immobilier, qui ont profité des faibles taux d'intérêt et des programmes d'aide du gouvernement pour accéder à la propriété. Mais il s'avère que même des personnes plus aisées ont pris des décisions irréflechies en se basant sur les taux d'intérêt d'urgence pendant la pandémie. C'est le cas de George Freeman, ancien ministre d'État chargé de la science, de la recherche et de l'innovation, qui a démissionné en affirmant que son salaire de ministre de 118 300 livres sterling ne lui permettait pas de payer ses mensualités d'emprunt, qui sont passées de 800 livres sterling à 2 000 livres sterling par mois.

On pourrait même éprouver un peu de sympathie dans la mesure où son sort se répète actuellement dans tout le Royaume-Uni... jusqu'à ce que l'on se souvienne qu'il fait partie d'un gouvernement qui refuse systématiquement d'accorder une pension alimentaire aux familles qui se retrouvent au chômage au motif qu'"elles auraient dû y penser avant d'avoir des enfants". Non, Freeman aurait peut-être dû penser à la probabilité que **son gouvernement mette en péril l'économie**, rendant complètement inabordable en 2024 ce qui aurait pu sembler être un achat de maison abordable en 2020. Quoi qu'il en soit, il s'avère que la capacité d'un ancien ministre à s'assurer un deuxième, un troisième, voire un quatrième emploi et des sinécures auprès de sociétés de lobbying est telle que M. Freeman s'en sortira mieux en tant que simple député - une option qui ne sera bien sûr pas disponible pour les milliers de personnes menacées d'expulsion et de sans-abrisme en raison de l'augmentation des taux d'intérêt.

Ce qui est peut-être plus intéressant, c'est la manière dont la BBC a couvert l'affaire. La même BBC qui répète volontiers les attaques ministérielles contre les sans-abris et les bénéficiaires d'allocations sociales - principalement les travailleurs pauvres de nos jours - est soudain favorable à l'idée qu'un salaire de député de 86 584 £ (plus les frais) - qui se situe dans les cinq pour cent des revenus les plus élevés au Royaume-Uni - n'est pas assez élevé pour attirer les talents nécessaires. Ce sera bien sûr une nouvelle pour les députés du "Mur rouge" de 2019, qui ont déjà eu une masse salariale ou travaillé dans l'atelier, et qui étaient plus qu'heureux de se présenter aux élections... faisant mentir l'idée qu'un salaire de député - qui s'accompagne de dépenses pour couvrir le logement et les services publics à Londres, ainsi que d'un parking gratuit sur le lieu de travail et d'une nourriture et de boissons subventionnées exceptionnellement bon marché - est trop élevé. En effet, le sous-texte tacite semble être que nous - les cadres supérieurs de la BBC - avons besoin de salaires plus élevés pour les députés afin que davantage de personnes comme nous puissent entrer au Parlement sans que cela ne porte atteinte à notre style de vie de classe supérieure. En effet, sans les processus de sélection hautement discriminatoires adoptés par le parti unique - et en l'absence d'une alternative populiste et/ou d'un système électoral équitable - on peut penser qu'il y aurait une longue file d'attente de travailleurs ordinaires prêts à endurer les difficultés de la vie avec 86 548 livres sterling par an pour représenter leur région... et qu'ils feraient probablement un bien meilleur travail que l'actuelle cohorte de gobshites.

L'explication de la BBC sur les raisons pour lesquelles l'hypothèque de George Freeman est soudainement si chère est également révélatrice, en cette année d'élections. Avant même que le SRAS-CoV-2 n'arrive au Royaume-Uni, des économistes coperniciens - dont je fais partie - mettaient en garde contre les dommages économiques qui résulteraient de toute tentative généralisée de mise en quarantaine de la population. Mais je soupçonne que même ces voix minoritaires ont été choquées par l'ampleur de la création monétaire et des dépenses publiques inconsidérées qui ont eu lieu au cours des deux années de confinement. Ainsi, comme on pouvait s'y attendre, lorsque l'épargne refoulée des ménages assignés à résidence s'est heurtée aux chaînes d'approvisionnement brisées par les blocages internationaux et les fermetures d'entreprises, des flambées de prix gigantesques sont devenues inévitables. Et si le meilleur remède à ces prix élevés était des prix élevés, il était également inévitable que les banques centrales tentent d'appliquer la réponse ratée des années 1970, à savoir des taux d'intérêt plus élevés, bien que la situation soit totalement différente.

Il va sans dire que l'autosanction de l'énergie et des matières premières en provenance de Russie n'a fait qu'aggraver une situation déjà mauvaise, puisqu'elle a entraîné une nouvelle hausse des prix dans l'ensemble de l'économie. En effet, et malgré les chiffres officiels, les entreprises et les ménages britanniques paient l'électricité et le gaz plus cher que l'hiver dernier.

Il convient de rappeler que les médias de l'establishment en général, et la BBC en particulier, ont été les meneurs des blocages et des sanctions contre la Russie... dont les conséquences économiques commencent à peine à se faire sentir. Mais ceux qui s'attendaient à un certain degré de mea culpa seront malheureusement déçus. Car il s'avère qu'au pays des médias de l'establishment, il n'y a pas de guerre en Ukraine et que les bouclages sont le fruit de l'imagination des théoriciens du complot. Non, il n'y a qu'une seule explication officielle à la crise en cours :

"De nombreux propriétaires sont confrontés à de fortes augmentations des mensualités de leurs prêts hypothécaires alors qu'ils sortent des contrats à taux fixe.

"Cette situation survient après que les taux hypothécaires ont grimpé en flèche et que la valeur de la livre a chuté à la suite du mini-budget de Liz Truss en septembre 2022".

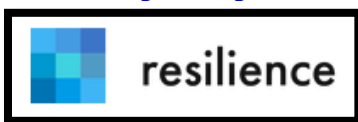
Une fois de plus, le sous-texte doit beaucoup à l'imminence des élections. Avec 30 points de retard sur les travaillistes dans les sondages, et avec Reform UK qui les talonne dans les sièges de la "muraille rouge", les stratèges conservateurs ont perdu tout espoir de rester au gouvernement et sont passés à la limitation des dégâts. Et la dernière chose sur laquelle Rishi Sunak souhaite que l'on attire l'attention, c'est qu'il était chancelier lorsque toute cette drôle de monnaie a été créée pendant le blocage, et qu'il a joué un rôle clé dans la décision de perturber les chaînes d'approvisionnement et d'imposer des sanctions en matière d'énergie et de ressources à l'économie britannique. Il vaut mieux tenter de blâmer Dagenham Liz - dont les politiques économiques n'étaient pas moins dérangées, mais dont la capacité de nuisance a été rapidement réduite - pour une crise économique britannique qui n'en est qu'à ses débuts.

La seule omission surprenante dans la ligne de la BBC est le Brexit - qui, vraisemblablement, ne pouvait pas être inséré maintenant sans mentionner les blocages et les sanctions... et parce que, également en raison de ceux-ci, Paris et Berlin sont en révolte ouverte, et **l'économie européenne est dans un état pire que celui du Royaume-Uni.**

▲ [RETOUR](#) ▲

• Ne vous laissez pas abuser par la volte-face de Biden sur le gaz

Par Rachel Donald, initialement publié par Planet Critical 2 février 2024



La semaine dernière, l'administration Biden a annoncé qu'elle suspendait les autorisations d'exportation de gaz naturel liquéfié (GNL). Le GNL, qualifié de "carburant de transition" par les gouvernements occidentaux et les entreprises de combustibles fossiles, a un impact énorme sur l'environnement local et le chauffage mondial, certaines recherches suggérant que ses émissions sont aussi polluantes que celles du charbon. Au cours des dix dernières années, les États-Unis sont devenus le plus grand producteur et exportateur de GNL ; ~~on a récemment estimé qu'il nous restait 125 ans de GNL dans nos réserves.~~

Le ministère de l'énergie de Joe Biden a présenté cette décision comme l'engagement de l'administration à être "pro-climat", contrairement aux républicains du MAGA, affirmant que pendant cette pause, le ministère évaluera le coût réel du GNL :

"Au cours de cette période, nous examinerons attentivement l'impact des exportations de GNL sur les coûts de l'énergie, la sécurité énergétique de l'Amérique et notre environnement. Cette pause dans l'approbation de nouveaux projets de GNL permet de voir la crise climatique pour ce qu'elle est : la menace existentielle de notre époque".

Parallèlement à cette nouvelle, le New York Times a révélé que l'administration Biden avait également suspendu sa décision d'approuver ce qui serait le plus grand exportateur de GNL aux États-Unis. Le terminal CP2 est l'un des dix-sept terminaux proposés. Les États-Unis en comptent déjà sept, et cinq sont en cours de construction.

"La Maison-Blanche demande au ministère de l'énergie d'élargir son évaluation du projet pour prendre en compte son impact sur le changement climatique, ainsi que sur l'économie et la sécurité nationale, ont déclaré ces personnes, qui ont parlé sous le couvert de l'anonymat parce qu'elles n'étaient pas autorisées à discuter publiquement des délibérations internes. Le département de l'énergie n'a jamais rejeté un projet de gaz naturel en raison de son impact sur l'environnement."

L'histoire a été présentée comme une réponse de M. Biden à la pression des groupes environnementaux qui ont fait campagne pendant des mois contre le projet CP2. Le même jour, le projet d'extension d'une installation de GNL à Tacoma a été abandonné à la suite d'une campagne concertée des activistes.

Jusqu'ici tout va bien, n'est-ce pas ? C'est le processus démocratique qui est à l'œuvre : lorsque le public fait pression sur le gouvernement, ce dernier l'écoute en retour, montrant ainsi que ses intérêts et ses valeurs sont alignés sur ceux de ses citoyens. À l'approche des élections de cette année, la seule chose que l'administration de Joe Biden a pour l'instant, c'est son programme "pro-climat".

Peut-être pas.

La veille de la publication par le New York Times de l'histoire du CP2, et trois jours avant la déclaration de l'administration plaçant les préoccupations climatiques au premier plan, l'analyste énergétique **Art Berman** a écrit un court article sur la pénurie de gaz aux États-Unis. **Il a prévenu que la croissance de la production de gaz de schiste - qui représente 82 % de la production américaine de gaz sec - ralentissait et a déclaré que les projets de dix-sept nouveaux terminaux d'exportation de GNL "ne pouvaient pas arriver à un pire moment".**

Les données qu'il a utilisées pour parvenir à cette conclusion proviennent de l'Administration américaine de l'information sur l'énergie, un programme du ministère américain de l'énergie.

Si le travail des militants est courageux et impératif en cette période critique de l'histoire, nous ne devons pas nous laisser bercer par l'idée que le processus démocratique fonctionne lorsque nous le demandons gentiment et suffisamment longtemps. La sainte trinité du maintien du pouvoir est le gouvernement, la machine médiatique et notre volonté d'acheter leurs titres. Les projets de Joe Biden visant à développer considérablement les installations de GNL du pays au cours des dernières années ont montré à maintes reprises qu'il n'est pas un candidat du climat,

mais un candidat de la domination énergétique, plus soucieux de maintenir l'emprise des États-Unis sur l'ordre mondial que d'opérer une transition vers un avenir durable. La soudaine volte-face de son administration est probablement due à l'apogée de la production de schiste plutôt qu'à un intérêt soudain pour l'alarme lancée par les activistes.

Les gouvernements actuels sont beaucoup plus résistants à la pression publique que les années précédentes (30 000 morts à Gaza, dont la moitié sont des femmes et des enfants, des millions de personnes dans les rues du monde entier, le nombre de morts augmente...) Cela peut être dû au divorce croissant entre la production de richesses et le travail, les classes d'élite étant de plus en plus capables de générer et d'assurer des richesses grâce à la spéculation sur le marché, aux accords entre réseaux, aux contrats gouvernementaux et aux machines. **Les machines effectuant une grande partie des tâches qui dépendaient auparavant du travail manuel, il est moins nécessaire de s'occuper des citoyens et de les écouter pour que le marché financier fonctionne** (comme le prouve le vol incessant des richesses du bas vers le haut).

L'équipe de relations publiques de Joe Biden a présenté et continuera de présenter cette histoire comme une preuve de sa position mesurée sur les objectifs à long terme en matière de durabilité, mais son administration devra trouver un carburant alternatif ailleurs et soutenir les marchés de l'énergie qui sont à la base de tous les autres. Il semble très peu probable qu'ils se tournent vers des sources plus "renouvelables" mais moins denses en énergie qui dépendent des chaînes d'approvisionnement chinoises, étant donné la réticence à le faire jusqu'à présent. Mais comme la production de pétrole est de plus en plus coûteuse pour obtenir des produits de moindre qualité, il nous reste le combustible fossile qui a tout déclenché : **le charbon**.

Nous manquons de combustible. Nous avons besoin d'un plan urgent pour contracter nos besoins en énergie si nous voulons survivre au crash imminent ; il n'y aura pas d'énergie "propre" tant que les gouvernements ne le seront pas.

▲ [RETOUR](#) ▲

. Mise en faillite, nationalisation temporaire... Le scénario du pire devient possible pour Boeing !

par [Charles Sannat](#) | 2 Février 2024

[Charles Sannat](#) INSOLENTIAE

Jean-Pierre : les bienfaits de la décroissance. Ce que demande Jean-Marc Jancovici avec ses « 4 vols seulement par personne dans une vie » (pour devenir écolo) ne peut mener qu'à la faillite de TOUS les constructeurs d'avions (et des transporteurs).



Le dossier de janvier « *Comment construire votre bunker comme les milliardaires, les milliards en moins ?* » est disponible en téléchargement dans [vos espaces lecteurs ici](#).

Pour ceux qui veulent aller plus loin et qui veulent s'abonner, [tous les renseignements se trouvent ici](#).

« Mise en faillite, nationalisation temporaire... Boeing peut-il échapper au scénario du pire ? » le titre de cet article du

Figaro est plus qu'inquiétant pour le géant américain de l'aéronautique.

» L'avenir du géant américain fait l'objet de folles hypothèses. Son PDG depuis janvier 2020, David

Calhoun, n'a pas réglé les problèmes de production et de qualité. Il semble sur un siège éjectable. »

C'est avec, en toile de fond, une nouvelle crise du 737 Max, que David Calhoun, PDG de Boeing, présente, ce mercredi, les résultats de 2023. Le 5 janvier, une issue de secours condamnée par une porte dite « bouchon », s'est décrochée du fuselage d'un 737 Max 9 (un des quatre modèles du moyen-courrier) d'Alaska Airlines à 5000 mètres d'altitude, après le décollage depuis Portland (Oregon). L'avion a dû faire demi-tour et atterrir en urgence, avec ses 171 passagers et six membres d'équipage, sains et saufs. Le pire a été évité, aucun passager n'étant assis à côté de cette porte.

Cet incident grave met, une nouvelle fois, en lumière les défaillances du contrôle qualité chez Boeing. Il intervient après la découverte, en 2023, de nouveaux défauts et malfaçons sur des Max »

Boeing est une entreprise qui a oublié qu'elle faisait des avions et que quand on les fait mal, ils tombent et un avion qui tombe ce sont des centaines de morts.

Les sociétés d'eaux minérales ont également oublié qu'elles vendaient de l'eau « pure » et faisaient elles aussi n'importe quoi.

Les laboratoires pharmaceutiques régulièrement condamnés oublient qu'ils doivent soigner les gens...

Bref, les grandes multinationales mentent comme des arracheuses de dents et la course aux profits n'a jamais été aussi délirante avec toutes les dérives que cela implique.

Il ne sert à rien de faire de la RSE et de l'éthique pour ce genre de résultats !

D'ailleurs plus on parle de responsabilité sociale des entreprises, d'éthique ou de « raison d'être » et plus c'est l'inverse et l'exact opposé qui se produit.

Vive le capitalisme à la papa et les aléas moraux.

Charles SANNAT Source [Le Figaro.fr](https://www.lefigaro.fr) [ici](#)

▲ [RETOUR](#) ▲



.Un pas de plus vers la guerre

James Rickards 29 janvier 2024



Trois militaires américains ont été tragiquement tués et au moins 34 blessés, dont certains grièvement, au cours du week-end dans ce que le gouvernement américain a qualifié d'attaque de drone dans le nord de la Jordanie.

Il n'est pas certain qu'il s'agisse d'un drone, car 37 victimes est un chiffre élevé pour une attaque de drone. Il est possible qu'il s'agisse d'un missile de plus grande taille. L'attaque aurait pu avoir lieu en Syrie, près de la triple frontière entre la Syrie, l'Irak et la Jordanie.

Quoi qu'il en soit, la gravité de l'attaque ne fait aucun doute.

L'identité des auteurs de l'attentat n'est pas encore claire, mais il est probable qu'une milice soutenue par l'Iran dans la région soit responsable de l'attentat.

Des voix éminentes, comme celle du sénateur **Lindsey Graham**, appellent déjà à de puissantes représailles contre l'Iran. Ce n'est pas une surprise. Depuis des années, des bellicistes comme Graham réclament une guerre contre l'Iran. Cet incident n'est que le dernier prétexte en date.

Pour sa part, Joe Biden a déclaré : *"Nous demanderons des comptes à tous les responsables au moment et de la manière que nous aurons choisis"*. Nous verrons bien quelle sera cette réponse et quand elle interviendra.

Entre-temps, deux SEAL de la marine américaine sont morts récemment au large du Yémen, apparemment noyés dans une mer agitée après une tentative ratée d'arraisonnement d'un navire soupçonné de transporter des armes iraniennes à destination des Houthis. Les États-Unis subissent donc des pertes dans le dernier conflit en date au Moyen-Orient.

Bien entendu, cette nouvelle attaque n'est pas un incident isolé ou aléatoire. Elle s'inscrit dans un contexte plus large, à commencer par la guerre de Gaza.

Une chose en entraîne une autre

Israël a réagi aux attaques terroristes du Hamas du 7 octobre, qui ont fait plus de 1 000 morts, en lançant de puissantes opérations militaires contre le Hamas à Gaza, qui se poursuivent actuellement.

En représailles à la riposte israélienne à Gaza, les rebelles houthis, soutenus par l'Iran et opérant au Yémen, ont commencé à prendre pour cible les navires de la mer Rouge qui se dirigeaient vers Israël.

Le Yémen est adjacent au détroit de Bab al-Mandeb, une voie maritime essentielle qui relie l'Europe à l'Asie et par laquelle transite une grande partie du pétrole mondial.

Mais les Houthis ont également attaqué des navires de la mer Rouge sans lien évident avec Israël. Pour éviter les attaques, les navires ont été contraints de contourner la pointe sud de l'Afrique, ce qui allonge le temps de transit

de plusieurs semaines et augmente les coûts de transport de 25 %.

La marine américaine à la rescousse - en quelque sorte

La marine américaine a été envoyée dans la région pour protéger les navires de la mer Rouge contre les attaques des Houthis. Elle a fait échec à certaines attaques en abattant des drones et des missiles houthis. Mais cela a un coût.

Les missiles de défense aérienne utilisés par la marine pour abattre les drones des Houthis coûtent environ 2 millions de dollars chacun. Quant aux drones utilisés par les Houthis, ils ne coûtent que quelques milliers de dollars.

De plus, la marine a pour habitude de lancer deux missiles sur chaque cible en approche afin d'augmenter les chances de la détruire. Il faut donc dépenser 4 millions de dollars pour abattre un drone de 2 000 dollars. Ce n'est pas vraiment rentable.

Et comme les destroyers de la marine ne peuvent transporter qu'un nombre limité de missiles de défense aérienne, des attaques concentrées et soutenues par des drones bon marché pourraient finir par épuiser les chargeurs de la marine. Les navires devraient alors se retirer au port pour se réarmer avant que d'autres navires puissent être remplacés. Cela signifie également qu'aucun porte-avions ne se trouverait dans la zone, car les porte-avions n'opèrent pas sans escorte.

Imaginez la valeur propagandiste d'un groupe de rebelles houthis chassant la puissante marine américaine de la mer Rouge !

Entre-temps, les États-Unis ont également mené des attaques au missile de croisière contre des positions houthies au Yémen, qui ne semblent pas avoir été particulièrement efficaces. Les attaques des Houthis contre les navires de la mer Rouge se poursuivent.

Un nouvel incident dans le golfe du Tonkin ?

Il faudra voir comment les événements se dérouleront, mais il existe un risque sérieux d'escalade qui pourrait déboucher sur une guerre régionale plus large. Par exemple, que se passerait-il si un drone ou un missile antinavire des Houthis passait au travers des défenses américaines, coulant ou endommageant gravement un navire de la marine américaine et tuant des dizaines de marins américains ?

Les représailles américaines contre l'Iran seraient probablement rapides et sévères. **L'Iran lui-même riposterait-il en fermant le détroit d'Ormuz, ce qui aurait pour effet d'étouffer les flux mondiaux de pétrole ?**

Nous pourrions nous diriger vers quelque chose qui ressemble à l'incident du golfe du Tonkin de 1964, qui a été utilisé pour justifier un engagement plus large des États-Unis au Viêt Nam. Des patrouilleurs nord-vietnamiens auraient attaqué des destroyers américains lors de deux engagements distincts, bien qu'il ne soit pas certain que l'une des attaques ait eu lieu. Lors de l'autre engagement, un destroyer américain a peut-être essuyé quelques tirs de mitrailleuse.

Dans les deux cas, il n'est pas difficile d'imaginer qu'un incident en mer Rouge, réel ou imaginaire, pourrait conduire à une confrontation militaire directe entre les États-Unis et l'Iran. Cela ouvrirait un deuxième front pour Israël, car le Hezbollah, soutenu par l'Iran, attaquerait probablement Israël à partir de sa base au Liban. La Turquie, un allié clé des États-Unis mais aussi un fervent critique de la réponse israélienne à Gaza, pourrait même être impliquée.

Qui sait ce qui se passerait ensuite ?

Il va sans dire qu'un conflit plus large au Moyen-Orient aurait de graves répercussions sur l'économie mondiale.

La menace d'un pétrole à 200 dollars

L'incertitude liée à la guerre à Gaza a suffi à faire baisser le prix du pétrole, même si celui-ci n'a pas grimpé en flèche comme certains s'y attendaient au début de la guerre. De puissantes forces déflationnistes et désinflationnistes tentent de faire baisser le prix du pétrole, notamment la réduction de la consommation d'essence aux États-Unis et la probabilité d'une récession américaine dans un avenir proche.

La pression à la baisse de la désinflation et la pression à la hausse de la guerre ont été maintenues en équilibre et le prix du pétrole est resté relativement stable. La situation changera radicalement si la guerre s'intensifie.

Il n'est alors pas exclu que le prix du pétrole atteigne 120 dollars le baril, voire beaucoup plus. Même si les attaques contre l'Iran sont mesurées, du moins selon les définitions américaines, elles pourraient suffire à amener l'Iran à fermer le détroit d'Ormuz, interdisant ainsi les livraisons de pétrole en provenance d'Arabie saoudite, du Koweït et des Émirats arabes unis, entre autres.

À ce moment-là, les prix du pétrole augmenteront encore plus, peut-être jusqu'à 200 dollars le baril **ou plus**. Les économies occidentales, y compris les États-Unis, subiront immédiatement une récession drastique, pire que le krach pandémique de 2020, et probablement pire que la crise financière mondiale de 2008.

Le "leadership" des États-Unis

Si les États-Unis n'avaient pas provoqué la guerre en Ukraine, il serait possible de tendre la main à la Russie d'une manière qui permettrait à la Russie et aux États-Unis d'utiliser la diplomatie avec l'Iran et Israël pour éviter l'escalade.

Malheureusement, les États-Unis disposent de l'équipe de politique étrangère la plus faible qui soit, à commencer par **un président sénile et stupide, puis par des poids légers intellectuels comme Jake Sullivan et Tony Blinken et des bellicistes comme Victoria Nuland.**

Nous avons brûlé les ponts avec la Russie à propos de l'Ukraine et n'avons plus aucune crédibilité au Moyen-Orient. Les États-Unis sont pratiquement des spectateurs en raison de la faiblesse de leurs dirigeants, alors qu'ils devraient prendre la tête des efforts pour éviter l'escalade.

Les événements se dirigent vers une nouvelle escalade. Le pire scénario n'est en aucun cas inévitable, mais nous devons nous y préparer. Les États-Unis ne semblent avoir ni la capacité ni la volonté d'atténuer ce qui pourrait être en train de se produire.

La dernière attaque contre les troupes américaines ne fait qu'augmenter les enjeux. Attachez votre ceinture.

▲ [RETOUR](#) ▲

.Le monde retient son souffle avant la riposte des Etats-Unis contre l'Iran

par [Charles Sannat](#) | 1 Février 2024





Mes chères impertinentes, chers impertinents,

Nous vivons des temps historiques et une montée des tensions que je n'ai jamais vue, moi, qui avec ma barbe blanche me souviens de la guerre froide qui a marqué mon enfance. Avec l'URSS le monde était finalement bien plus prévisible que celui d'aujourd'hui où les chocs s'enchaînent avec une vitesse qui semble s'accélérer. Lorsque j'étais enfant, paradoxalement, la guerre froide et l'équilibre de la terreur ont conduit à une forme de grande stabilité mondiale.

Cette stabilité est morte à l'effondrement de l'URSS et avec la chute du mur de Berlin.

La fin de stabilité a été perceptible pour le grand public un jour funeste de septembre 2001. Nous étions le 11, et les tours jumelles en s'effondrant avec elles ont emporté la paix relative qui régnait sur le monde.

La guerre contre le terrorisme a terrorisé le monde entier depuis plus de 20 ans. Des guerres incessantes d'une violence inouïe.

Un Moyen-Orient ravagé.

Une rancœur accumulée.

Le monde est devenu une immense poudrière que cela plaise ou non, que cela fasse peur ou pas. C'est ainsi. C'est un fait.

Le Hamas a déclenché sa terrible attaque du 7 octobre. Depuis, le Proche-Orient s'est embrasé.

L'Iran tire de bien nombreuses ficelles dans la région et la guerre est déjà régionale. Frappes en Syrie, frappes au Liban. Mais aussi intervention directe des Houthis du Yémen qui attaquent les navires et tirent régulièrement sur Israël. Derrière tout cela ? L'Iran qui arme ses « proxys » qui attaquent directement les militaires américains basés dans la région. Il y a quelques jours 3 soldats américains ont perdu la vie.

Le président américain Joe Biden doit riposter.

Le problème c'est de riposter pour la forme et d'éviter l'escalade et la confrontation directe avec l'Iran dont les Etats-Unis pour une fois ne semblent pas vouloir.

La dernière hypothèse de travail des équipes de Joe Biden c'est que les États-Unis envisagent de cibler les actifs iraniens en dehors de l'Iran, mais les USA ne parviennent pas à convaincre l'Iran de ne pas riposter.

L'action militaire américaine contre l'Iran pourrait prendre la forme d'une « campagne » qui pourrait durer « des semaines », qui verrait le ciblage des milices soutenues par l'Iran lors de frappes aériennes à travers la Syrie et l'Irak, ainsi que des frappes sur les actifs iraniens en dehors de l'Iran – **BNC**

Hier, les médias ont rapporté que le Pentagone avait informé l'Iran, par l'intermédiaire de la Suisse, qu'il ciblerait les actifs iraniens, demandant à l'Iran de ne pas riposter. Hélas c'était peine perdue. L'Iran a naturellement déclaré qu'il riposterait.

Les médias ont également rapporté que Biden hésitait à entrer ou non en guerre contre l'Iran. Le choix n'est pas simple pour les Américains, tout en sachant que les Israéliens aimeraient bien les entraîner dans une guerre contre l'Iran qui représente une menace vitale pour l'État hébreux.

Je vous laisse écouter l'analyse de Christian Malard sur i24News.



Désormais, il est de notoriété publique que l'Iran dispose de l'arme atomique et de suffisamment d'uranium enrichi pour fabriquer une ou plusieurs bombes et rentrer dans le cercle très fermé des puissances nucléaires mondiales. Cela représente une évidente menace vitale pour l'État israélien.

Voilà où nous en sommes au Proche-Orient. Nous dansons sur un volcan.

Et ce n'est pas le seul volcan, ce n'est pas le seul risque potentiel. Jamais le monde n'a été autant VICA pour volatile, incertain, complexe et ambiguë.

C'est pour toutes ces raisons-là que les milliardaires se préparent des refuges dorés, des bunkers sécurisés et y consacrent des sommes folles, que vous et moi n'avons évidemment pas.

Pourtant, nous pouvons faire non pas aussi bien mais même mieux que les milliardaires. Et c'est pour partager avec vous cette approche et cette stratégie du bunker économe et accessible à tous, que je vous ai écrit ce dossier de janvier sur spécifiquement ce sujet-là.

A partir de 2024, il y a deux dimensions à prendre en considération et à faire marcher ensemble. Une dimension financière et économique, purement patrimoniale, mais aussi une dimension de préparation et d'adaptation beaucoup plus concrète qu'il convient de mener pour s'assurer des conditions de vie décentes dans un monde dégradé. Cette adaptation il faut la faire avant d'être forcé par les événements.

Prenez l'exemple très concret de nos concitoyens qui vivent des inondations à répétition dans le nord ? D'autres en vivront ailleurs. C'est un sujet d'adaptation, de choix de localisation, ou plus précisément de choix de relocalisation.

Construire votre bunker, c'est répondre à toutes ces questions, et bien d'autres. C'est intégrer cela dans une stratégie globale qui prend en considération les dimensions familiales, professionnelles, patrimoniales.

Le dossier de janvier est disponible en téléchargement dans [vos espaces lecteurs ici](#).

Pour ceux qui veulent aller plus loin et qui veulent s'abonner, [tous les renseignements se trouvent ici](#).

Il est déjà trop tard, mais tout n'est pas perdu.

Préparez-vous !

▲ [RETOUR](#) ▲

Les États-Unis sont un empire colonial, et un empire extrêmement prospère

Ryan McMaken 27/01/2024





Pour ceux qui se souviennent de leurs manuels scolaires, la question de l'histoire impériale de l'Amérique est très claire. L'impérialisme américain, nous disaient les manuels, était cette période assez brève de l'histoire américaine qui a duré de 1898 à 1945. C'est la période au cours de laquelle les États-Unis ont acquis un certain nombre de territoires d'outre-mer, dont les Philippines et Porto Rico, entre autres. L'ère de l'impérialisme, nous dit-on, s'est achevée en 1945, lorsque les Philippines ont finalement obtenu leur pleine indépendance vis-à-vis de Washington. L'idée que les États-Unis sont ou ont été un empire colonial est encore plus douteuse, nous disent les auteurs des manuels. Après tout, les

citoyens américains n'ont pas établi de colonies aux Philippines ou à Porto Rico, à l'instar des migrants britanniques qui ont peuplé la Virginie ou la Nouvelle-Angleterre.

Pour ceux qui connaissent la conquête militaire en Amérique du Nord au cours du XIXe siècle, il semble toutefois un peu étrange que tant d'historiens s'accordent à dire que l'empire américain n'a commencé qu'en 1898. Après tout, si un empire est un État expansionniste qui annexe des territoires et règne sur leurs habitants, les Mexicains et les Apaches - pour ne citer que deux groupes conquis - ne seront probablement pas d'accord avec les manuels scolaires.

En effet, le statut colonial et impérial de nombreuses polities dans le temps et dans l'espace a fait l'objet de vifs débats. Par exemple, certains spécialistes affirment que l'Irlande n'a jamais été une colonie du Royaume-Uni.¹ De même, de nombreux spécialistes ne parviennent pas à déterminer si la Sibérie faisait partie d'un empire colonial russe.² Dans l'esprit de beaucoup, les acquisitions impériales de Washington sont tout aussi ambiguës.

Pourtant, toute évaluation franche de l'histoire politique américaine devrait nous amener à conclure que oui, les États-Unis ont bien été un empire colonial pendant la majeure partie de leur histoire. Ce qui est différent à propos des États-Unis, cependant, c'est qu'ils ont été une puissance coloniale fabuleusement réussie. Le succès est tel, en fait, que les territoires qui étaient des colonies évidentes ont cessé d'avoir une identité distincte incompatible avec les institutions politiques et culturelles préférées de la métropole. Ces anciennes colonies ont maintenant été entièrement fusionnées avec la métropole elle-même. Ainsi, les définitions communément utilisées de "colonie" ou de "colonialisme" ne décrivent plus ces territoires conquis au XXIe siècle. Les méthodes par lesquelles ces régions ont été acquises, cependant, étaient clairement des méthodes d'impérialisme colonial. Ironiquement, le succès même des efforts de colonisation américains a caché l'empire dans les brumes du passé.

Qu'est-ce qu'un empire colonial ?

Pour nous aider, nous pouvons nous appuyer sur les travaux de Michael W. Doyle dans son livre *Empires*.⁴ Selon Doyle, un aspect essentiel des relations impériales est clair : il existe une relation asymétrique entre la colonie et la métropole. La métropole est beaucoup plus puissante en termes de ressources militaires et économiques. Un deuxième aspect clé est que les entités politiques au sein des colonies sont clairement distinctes de la métropole. Doyle précise également que ces territoires ne sont pas libres de quitter le contrôle de la métropole ; ils sont maintenus par la coercition au sein d'une union politique. De plus, ces territoires assujettis se définissent par un manque de cohésion locale, surtout par rapport à la métropole elle-même. Enfin, les territoires impériaux abritent une population - souvent minoritaire - qui a intérêt à étendre le pouvoir de la métropole.

Il est clair que les territoires frontaliers des États-Unis au XIXe siècle remplissent presque tous ces conditions dans la période qui suit l'annexion et qui précède l'admission en tant qu'États. Par exemple, dans les régions territoriales qui deviendront plus tard l'Iowa, le Kansas, le Minnesota et les régions avoisinantes, des décennies se sont écoulées entre le moment où ces terres ont été annexées par les États-Unis et celui où elles sont devenues des États à part entière.

Pendant cette période, ces territoires ont entretenu une relation clairement asymétrique avec le gouvernement américain, dans laquelle les résidents ne possédaient pas les mêmes droits légaux que les résidents des États. Les résidents des territoires n'étaient pas représentés au Congrès ou au collège électoral. Les assemblées législatives territoriales n'étaient pas des organes constitutionnels et ne possédaient pas les prérogatives juridiques des gouvernements des États. Ces territoires étaient, dans tous les domaines qui comptaient vraiment, dirigés directement par Washington. En outre, le contrôle politique au sein des territoires était très fragmenté. Les tribus indiennes et les populations blanches se disputaient le pouvoir et le contrôle des territoires. Dans le sud-ouest, ces groupes ont été rejoints par d'anciens citoyens mexicains qui ont rivalisé avec la population anglophone et les populations tribales pour le pouvoir dans les nouveaux territoires frontaliers. Tous étaient dominés par le pouvoir de la métropole et aucun ne jouissait des pleins droits légaux des résidents de l'État.

Il est important de noter que ces territoires ont été maintenus par des moyens coercitifs. Aucune zone revendiquée par la métropole de Washington, qu'il s'agisse d'un État ou non, n'a été autorisée à quitter l'Union. Il est évident que si les habitants du territoire du Nouveau-Mexique - qui est resté un territoire non étatique pendant 64 ans - avaient voté pour rejoindre le Mexique ou déclarer leur indépendance, cela n'aurait pas été reconnu par le régime de Washington. La guerre de Sécession a clairement montré que la métropole était susceptible de répondre à toute déclaration d'indépendance par une intervention militaire.

Enfin, tous ces territoires abritaient des populations ayant intérêt à maintenir le contrôle impérial. Dans les années qui ont suivi l'annexion, il s'agissait généralement d'une petite minorité de colons anglo-saxons blancs, de spéculateurs et de nationalistes qui encourageaient la colonisation blanche et le renforcement de l'union avec la métropole.

Au vu de tous ces éléments, nous pouvons conclure que la période comprise entre l'annexion et la création de l'État correspond clairement à la description de ce que nous appellerions un régime impérial.

Nous devons ensuite répondre à la question de savoir si ce régime impérial était ou non de nature coloniale. Sur ce point, il y a encore moins de doutes. Après tout, c'est le succès des efforts de colonisation qui a permis à la métropole de consolider son autorité sur les nouveaux territoires avec une relative facilité.

Nous pouvons voir le processus de colonisation à l'œuvre dans les années qui ont suivi l'annexion. Parfois, ce processus précède même officieusement l'annexion, comme dans le cas des territoires pris au Mexique et à l'Espagne. Mais pour prendre l'exemple du Colorado, nous retrouvons le processus colonial habituel : ce qui est aujourd'hui le Colorado a été ajouté à l'Union par morceaux. Tout d'abord, l'est et le nord du Colorado ont été ajoutés par le biais de l'achat de la Louisiane. Les parties sud et ouest de l'État ont été ajoutées à la suite de la guerre avec le Mexique. Au départ, ces régions n'étaient pas organisées politiquement et fonctionnaient simplement comme une possession impériale contenant des institutions politiques très localisées. Ces petites entités étaient contrôlées par des Mexicains, des tribus indiennes et des Blancs anglos. C'est grâce au processus de colonisation par les colons blancs que le Colorado est finalement devenu "apte" à devenir un État.

Le mythe de la bénigne "expansion vers l'Ouest" américaine

Tout cela va à l'encontre du mythe communément répandu à l'école primaire sur le fonctionnement de l'"expansion vers l'ouest". Selon ce mythe, les États-Unis étaient certes expansionnistes, mais partout où ils allaient, ils accordaient aux habitants conquis la citoyenneté et l'égalité des droits avec tous les autres Américains.

La réalité est tout autre. Les Indiens des territoires conquis étaient considérés comme des non-citoyens pour une durée indéterminée, et certainement incapables de s'autogouverner de manière civilisée. Les populations indigènes locales ne bénéficiaient évidemment pas des mêmes droits juridiques que les Blancs. Même les "cinq tribus civilisées", qui ont adopté la langue écrite et un gouvernement constitutionnel, ont été traitées de la même manière que les indigènes des colonies françaises et britanniques à l'époque glorieuse de l'impérialisme colonial.

La plupart des membres des tribus n'ont obtenu la citoyenneté qu'en 1924 et, même alors, certains gouvernements d'État leur ont refusé le droit de vote.

Officieusement, les populations anglophones de la métropole estimaient que les anciens Mexicains étaient tout aussi incapables de s'autogouverner. Ce n'est que lorsque les migrants blancs non hispaniques ont submergé les anciens territoires mexicains que ces régions ont été considérées comme des candidats raisonnables à une représentation au sein du corps législatif national. En effet, l'un des principaux facteurs de la longue attente du Nouveau-Mexique pour obtenir le statut d'État tient au fait que la population mexicaine et indienne y était "trop nombreuse". En d'autres termes, il a fallu un temps anormalement long pour que les Blancs non hispaniques obtiennent une majorité suffisante sur le territoire. Les Blancs non hispaniques ont retardé la création de l'État jusqu'à ce qu'ils soient sûrs que les Anglo domineraient le corps législatif de l'État. Le recours à cette stratégie trahit également l'affirmation selon laquelle les Mexicains conquis se sont immédiatement vu accorder la pleine citoyenneté. Ces Mexicains-Américains se sont souvent vu promettre certains droits juridiques sur le papier, mais comme ils n'avaient pas le contrôle de leurs propres législations et institutions juridiques, les machinations juridiques en Californie et au Texas ont fait en sorte que les anciens Mexicains ne jouissent pas de ces droits.

Certes, les droits juridiques ont fini par être accordés à la plupart des populations conquises, mais le processus a souvent pris des décennies. Entre-temps, la métropole américaine a eu recours à des stratégies telles que le remplacement de population et la "pacification" militaire pour consolider sa domination. Le processus employé, de l'annexion à la création d'un État, est typique du colonialisme impérial.

Où est donc l'empire colonial aujourd'hui ? En pratique, il a cessé d'exister, précisément parce qu'il a été couronné de succès. Grâce au succès du processus de colonisation, les populations tribales et les populations mexicaines-américaines ont été rendues pratiquement invisibles pendant un siècle après l'annexion.

L'exemple russe

Les Russes ont connu le même succès, de la même manière, sur leur propre frontière orientale. Comme pour les États-Unis, le processus a commencé par l'annexion par la diplomatie ou la conquête militaire. Toutefois, pour consolider leur domination, les Russes avaient besoin de colons. Heureusement pour la métropole russe, les colons étaient disponibles et "la fin de la période impériale, en particulier la période comprise entre la fin des années 1880 et 1916, a été une période de migration paysanne massive au cours de laquelle des millions de colons paysans se sont réinstallés de la Russie européenne vers les régions frontalières de l'"Est" russe"5 . Les tribus locales ont cessé d'exercer une identité politique distincte et ont donc été entièrement absorbées par la métropole elle-même. C'est pourquoi l'expansion russe vers l'est est souvent traitée de la même manière que l'expansion américaine vers l'ouest. Le succès russe dans l'effacement de l'indépendance politique de l'Est a contribué à dissimuler le processus colonial sur la frontière.

Les échecs britannique et français

Aujourd'hui, les régions considérées sans ambiguïté comme des sujets de l'impérialisme colonial sont celles où le processus n'a jamais été couronné de succès. Les Britanniques, bien sûr, ont tenté de coloniser l'Irlande - "cette première colonie de l'empire britannique" - à l'ancienne. Ces colons n'ont jamais submergé la population locale comme l'ont fait les Blancs en Amérique du Nord, et l'État libre irlandais a fait sécession avec succès en 1922. Nous pourrions également nous tourner vers l'Algérie française, qui était censée être une extension de la France métropolitaine à tous égards, avec une représentation complète des résidents au sein du corps législatif national. Cependant, la France ne disposait pas d'un réservoir de colons gaulois, de sorte qu'elle ne pouvait pas submerger les indigènes algériens et les reléguer à un statut de minorité politique. Cela excluait l'extension des droits juridiques français à l'ensemble de la population algérienne. Cette large extension du statut juridique n'avait été rendue possible aux États-Unis que par le fait que les colons américains - des colons qui acceptaient volontiers la domination de la métropole - avaient créé une nouvelle majorité qui avait évincé les indigènes récalcitrants. Comme rien de semblable n'a pu être réalisé en Algérie, les droits politiques ont dû être étroitement contrôlés pour une minorité sélectionnée. Cela a conduit inexorablement à la rébellion et à la

sécession en 1954. Des échecs similaires ont été subis par les métropoles au Kenya, en Rhodésie, en Afrique de l'Ouest, en Inde et en Indochine. Dans tous ces cas, le processus de colonisation et de remplacement de la population n'a jamais été suffisant pour consolider la domination de la métropole à long terme. Pourtant, parce que ces anciennes colonies ont conservé une identité distincte jusqu'à aujourd'hui, nous reconnaissons les tentatives de conquête de la métropole comme du colonialisme et de l'impérialisme.

En revanche, les habitants des colonies américaines - devenues de simples extensions de la métropole - ont été réduits à des minorités dépourvues d'identité politique distincte. Les seuls vestiges de cette situation se retrouvent aujourd'hui dans le système des réserves indiennes qui, bien entendu, continuent d'être directement régies par la loi fédérale. Ainsi, on ne parle plus de colonies, et il devient beaucoup plus facile de hausser les épaules et de dire "quel empire ? Je ne vois pas d'empire".

NOTES :

1.

Stephen Howe, "Questioning the (bad) question : 'Was Ireland a colony?'" , Irish Historical Studies 36, n° 142, (novembre 2008), p. 138.

2.

Mark Bassin, "Inventing Siberia : Visions of the Russian East in the Early Nineteenth Century", The American Historical Review 96, n° 3 (juin 1991).

3.

Hendrik Spruyt, "l'American Empire' as an Analytic Question or a Rhetorical Move ?", International Studies Perspectives 9, n° 3, (août 2008) pp. 292-293.

4.

Michael W. Doyle, Empires, (Ithaca, NY : Cornell University Press, 1986) pp. 30-47.

5.

Franz Steiner Verlag, "The 'Colonization Question' : Visions of Colonization in Late Imperial Russia", Jahrbücher für Geschichte Osteuropas 48, (2000), p. 210.

6.

Aziz Rahman, Mary Anne Clarke et Sean Byrne, " The Art of Breaking People Down : The British Colonial Model in Ireland and Canada ", Peace Research 49, n° 2 (2017), p. 15.

[▲ RETOUR ▲](#)

.Michelle, Ma Belle !

James Howard Kunstler 27 janvier 2024

DAILY RECKONING

Alors que Donald Trump consolide son pouvoir électoral - défiant les forces qui se sont rassemblées pour le détruire - et qu'une partie croissante du pays se retourne contre l'effrayante apparition à la Maison-Blanche censée se présenter contre lui, on entend de plus en plus de rumeurs selon lesquelles un parti démocrate paniqué introduira Michelle Obama dans une convention de dernière minute au mois d'août prochain.



Barack & Michelle Obama Martha's Vineyard Mansion, House Details, Photos, Price

Les explications que j'entends dans les médias semblent toutes boiteuses d'une manière ou d'une autre. Tout d'abord, la faiblesse pathétique du parti est telle qu'un fiasco ambulant tel que "Joe Biden" est autorisé à prétendre qu'il peut participer à cette course.

Sa campagne n'est qu'une imposture évidente, une place dans l'espoir que l'un ou l'autre des procès risibles intentés contre M. Trump puisse l'éliminer du tableau de jeu - et cela ne semble pas très bien parti maintenant que le procureur du comté de Fulton, Fani Willis, s'est trompé dans son action RICO géante et que le conseiller spécial Jack Smith se fait taper dessus semaine après semaine sur des points de procédure ésotériques.

Il n'en reste pas moins que le parti n'a vraiment personne d'autre.

Gavin Newsom est une épave californienne, malgré ses dents et ses cheveux fabuleux, Oprah n'arrive pas à se décider et Taylor Swift n'aura pas l'âge d'être candidate avant décembre.

Le plan directeur des Démocrates est le suivant : "JB" se voit proposer un marché... se retirer pour permettre à Michelle de se présenter en août... "JB" peut invoquer toutes les excuses nécessaires pour sauver la face, santé, manque d'énergie, etc... mais il peut aller jusqu'au bout de son mandat, et ensuite, avant midi le 20 janvier 2025, il peut se gracier lui-même, son fils Hunter, ses frères Jim et Frank et quelques autres membres de la famille impliqués dans le blanchiment d'argent de tous les pots-de-vin qu'ils ont ramassés au fil des ans.

En supposant que "Joe Biden" ne soit pas mis en accusation avant le mois d'août, auquel cas il pourrait ne pas être condamné lors d'un procès au Sénat à majorité démocrate, MAIS les grands médias ne pourraient pas ignorer la procédure, et le public - y compris les partisans les plus farouches - verrait enfin les volumineux documents bancaires authentifiant les opérations de corruption de la famille Biden - la "preuve" qu'ils réclament depuis toujours et avec sarcasme. Mauvaise "optique" pour le parti.

Mais qui sait, tant de Républicains ont l'échine en gelée. Ils ont trop peur de poursuivre la procédure de destitution parce que cela pourrait sembler trop "partisan" aux yeux des électeurs modérés, qui sont très importants. Ils ne veulent pas que toutes ces mères de famille de banlieue disent : "Eeeew, ces Républicains sont tellement méchants ! Regardez comment ils s'en prennent au pauvre Hunter Biden qui a lutté contre la toxicomanie, et à Joe Biden qui aime simplement son fils". C'est parti pour les larmes.

Nous verrons bien.

Quel plan !

Quoi qu'il en soit, un coup d'envoi fin août pour Michelle Obama minimiserait son exposition publique jusqu'aux deux derniers mois de la course. (Il semblerait qu'elle déteste être exposée).

En théorie, le vaste électorat de femmes démocrates des banlieues du pays enterrerait le vote MAGA et profiterait de mois d'anticipation en attendant l'installation d'une présidente noire, (première) femme, leur dernier coup contre l'odieux patriarcat des violeurs suprémacistes blancs.

Et mieux encore, sous la présidence de Michelle, le blob pourrait continuer toutes ses blobulations clandestines sans crainte de représailles, assurant que notre démocratie sera défendue par tous les moyens nécessaires, y compris la suppression et la persécution de tous ceux qui s'en plaignent.

Ça, c'est un plan !

Sauf pour une chose : aucune des personnes qui en parlent (notamment Jim Rickards) n'a souligné que le plan Michelle représente en fait un quatrième mandat pour Barack Obama.

[Si vous n'avez pas encore vu la vidéo YouTube de Jim Rickards sur la nomination potentielle de Michelle Obama, cliquez ici pour la voir.]

Je veux dire... vraiment... pensez-vous que Barack passera les quatre prochaines années à l'étage de la "résidence" de la Maison Blanche, avec un tablier, à préparer des gâteaux de velours rouge pendant que Michelle présidera dans la Situation Room, dirigeant des frappes de drones contre divers peuples du Coran ?

Je ne pense pas que ce soit le cas !

Le troisième mandat d'Obama

Et si l'opposition - disons, M. Trump, ou Vivek, ou Tulsi, ou Tom Massie, ou Rand Paul ou une douzaine d'autres dans ce camp - soutenait que le régime de "Joe Biden" était en fait le troisième mandat de M. Obama, et regardez le gâchis qu'il a réussi à faire des États-Unis pendant qu'il dirigeait le spectacle de marionnettes depuis sa redoute de Kalorama : **9 millions d'étrangers illégaux introduits dans le pays avec des avantages somptueux, des téléphones, des cartes de débit chargées, des chambres d'hôtel quatre étoiles gratuites...**

L'agression des drag queens qui dure depuis des années et l'instruction sexuelle graphique pour les élèves de troisième année... la guerre absurde en Ukraine conçue par les néoconservateurs au profit de Raytheon, Lockheed Martin, General Dynamics et du reste des fabricants d'armes...

Des grandes villes remplies de campements de sans-abri et de leurs excréments nocives... le fentanyl qui tue 1 500 Américains par semaine... une extravagance de pillages, de vols à l'étalage et de car-jacking... plus de mille milliards de dollars en paiements d'intérêts annuels sur la dette nationale... ce n'est pas une belle image.

La question est donc la suivante : Voulez-vous encore quatre ans de cela ? Et comment l'Amérique s'est-elle retrouvée sous la coupe d'une dynastie Obama ?

Deux maux, l'un pire que l'autre

Je vais vous dire comment : parce que le parti démocrate est devenu une organisation criminelle dont la seule mission est de maintenir ses dignitaires, ses titulaires de mandats et leurs factotums dans les agences exécutives hors de prison pour un éventail de crimes si vaste que tous les spécialistes de Lawfare qui ont vu le jour dans les couloirs de Yale et de Harvard ne manqueraient pas d'heures facturables pour les défendre devant les tribunaux avant que le soleil ne se transforme en naine rouge.

Je dis cela en tant que personne ayant grandi en tant que démocrate convaincu. Qu'a dit Reagan ? Quelque chose comme : *"Je n'ai pas quitté le parti démocrate, c'est le parti démocrate qui m'a quitté."*

Les Républicains ne sont pas tout à fait propres, bien sûr. Nombre d'entre eux font partie de la blobocratie, et beaucoup préfèrent être la minorité (ils reçoivent plus de dons lorsqu'ils sont hors du pouvoir que lorsqu'ils sont au pouvoir). Je suppose qu'à ce stade, on peut dire qu'ils sont le moindre des deux maux. Au moins, ils ne sont pas à l'origine de toute cette folie.

Quoi qu'il en soit, le puissant effort consomme toute l'énergie du parti démocrate ces jours-ci, quand il ne s'occupe pas de la destruction de la civilisation occidentale. L'affaire Michelle ne serait que le dernier canular du parti.

Après cela, le déluge.

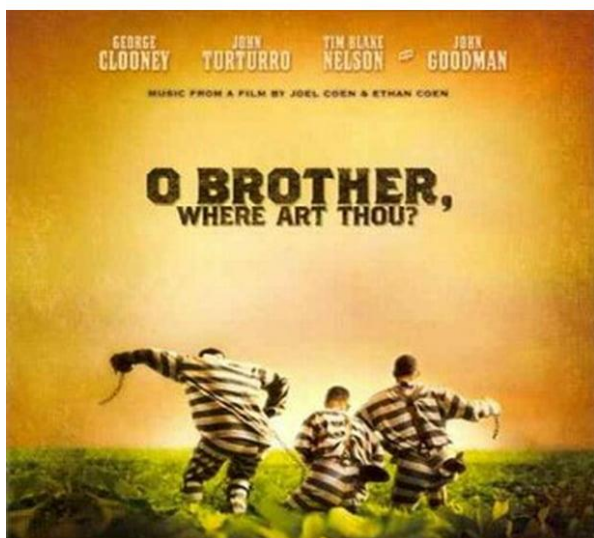
▲ [RETOUR](#) ▲

À vous, les Davos Men!

Par James Howard Kunstler – Le 15 Janvier 2024 – Source [Clusterfuck Nation](#)



“J’ai décidé de donner unilatéralement un nouveau nom à la maladie X ! Il s’agit désormais de la maladie CID ! Couverture de l’implosion de la dette” – Edward Dowd



Les nababs et les panjandrums du Forum économique mondial (WEF) se réunissent à Davos, en Suisse, ces prochains jours pour préparer leur dernier assaut contre l’humanité. Le thème de cette année est *“Reconstruire la confiance”*. Avez-vous soufflé votre café par le nez ? L’organisation qui a coordonné la réponse mondiale au Covid-19 (qui a peut-être donné naissance au concept même de Covid-19), et qui a surtout poussé les vaccins à ARNm sur le public mondial crédule – cette bande de punks, de poohbahs, d’abrutis et de prédateurs super-riches, super-connectés et super-importants veut un câlin.

Cette foule de Davos – qui se morfond dans la soirée d’ouverture au milieu de plateaux dignes de bavettes de crabe, de gougères d’asperges, de crostini de homard, de bouchées de wagyu, de bouchées de Prosciutto-Fig, de panisses de pois chiches, d’olives castelvetrano farcies, de dolmas de sanglier et de quinoa, de toasts à la purée de fèves, Les participants à la conférence, qui ont dégusté des flûtes sans fond de Roederer Cristal Millésime Brut, n’ont pas cessé de parler de l’apparition de la dernière confiserie virale, la *“maladie X”*, dont on dit qu’elle est vingt fois plus mortelle que la Covid-19.

Imaginez les opportunités que celle-ci offrira au rendez-vous de Davos du WEF, l’Organisation mondiale de la santé (OMS). Et juste à temps pour créer suffisamment d’hystérie pour le vote de mai sur le nouveau traité de l’OMS liant les gouvernements du monde à ses diktats en matière de pandémie. Dans ce nouvel ordre des choses, tout ce que Tedros Adhanom Ghebreyesus dira sera appliqué ! Confinements. Camps de quarantaine. Vaccins obligatoires (améliorés), sûrs et efficaces. Peu importe ce que les citoyens des pays A, B ou C pourraient décider pour eux-mêmes dans le cadre du système obsolète de la souveraineté nationale. Suivez la science, mangeurs inutiles de part le monde ! (Et cessez de vous plaindre !)

Toute ressemblance entre la *“maladie X”* et la dernière plateforme mondiale de libre expression (X d’Elon Musk, anciennement Twitter) n’est qu’une autre théorie du complot gênante. Bien sûr, les théories impliquent la

découverte de preuves, et il se trouve que la Commission européenne non élue, en vertu de sa loi sur les services numériques (adoptée en novembre 2022), a déjà menacé la plateforme X de M. Musk de supprimer les soi-disant discours de haine, les contenus illégaux et la désinformation, sous peine d'une amende s'élevant à 6 % de son chiffre d'affaires annuel mondial. Le discours de haine et la désinformation sont ce que l'UE dit qu'ils sont, y compris les informations qui sont vraies mais désagréables à l'ordre du jour de toutes les organisations supranationales telles que l'UE, le WEF et l'OMS. Cela nous rappelle ce que **Pete Hogwallop** a dit un jour à Ulysses E. McGill :

La dernière fois, les vaccins à ARNm fabriqués par Pfizer et Moderna se sont avérés super efficaces pour une chose : désorganiser toutes les cellules et tous les organes du corps humain de manière à produire une réaction auto-immune grave entraînant la mort et l'invalidité. La réplication artificielle de la protéine de pointe induite par les vaccins a un penchant particulier pour le tissu cardiaque, la paroi des vaisseaux sanguins et les organes reproducteurs – d'où tous ces joueurs de football de classe mondiale qui tombent raides morts en plein coup de pied, tous les caillots massifs de la taille d'un [taret](#) découverts par les pompes funèbres et tous les bébés avortés spontanément au cours des trois dernières années.

D'ailleurs, après avoir vu tout cela, la directrice du CDC, Mandy Cohen, continue d'encourager les injections d'ARNm "*mises à jour*", jusqu'aux bébés de six mois. Non, je n'invente rien. Lisez les dernières recommandations du CDC, publiées il y a cinq jours :

Stay Up to Date with COVID-19 Vaccines

Updated Jan. 10, 2024 [Español](#) [Print](#)

What You Need to Know

- CDC recommends the 2023–2024 updated COVID-19 vaccines: Pfizer-BioNTech, Moderna, or Novavax, to protect against serious illness from COVID-19.
- [Everyone aged 5 years and older](#) [±] should get **1 dose of an updated COVID-19 vaccine** to protect against serious illness from COVID-19.
- [Children aged 6 months–4 years](#) need multiple doses of COVID-19 vaccines to be [up to date](#), including at least 1 dose of updated COVID-19 vaccine.
- [People who are moderately or severely immunocompromised](#) may get additional doses of updated COVID-19 vaccine.
- COVID-19 vaccine recommendations will be updated as needed.

Il se trouve que le virologue néerlandais **Geert Vanden Bossche** a prévenu il y a un mois que, conformément à ses précédentes mises en garde contre les dangers de la vaccination en cas de pandémie, le monde peut s'attendre à une crise imminente de 30 à 40 % de mortalité dans les pays fortement vaccinés, avec l'émergence d'une nouvelle variante de Covid que les systèmes immunitaires endommagés par le vaccin ne pourront pas stopper. Qu'on se le dise. Il ne s'agit pas seulement d'une méga-vague de décès sans précédent qui fait froid dans le dos, mais du dysfonctionnement probable de tous les systèmes complexes dont dépendent les nations avancées pour fonctionner normalement, à mesure que les personnes qui savent comment les faire fonctionner succombent. En d'autres termes, adieu à la vie moderne normale telle que nous l'avons connue. Geert ne fait que le dire.

Il est même possible que le WEF, l'OMS, l'UE et le CDC fassent partie des organismes qui cesseront leurs activités, étant donné que leurs membres sont probablement multi-vaxés et stimulés. Profitez des succulents canapés tant que vous le pouvez, mesdames et messieurs de Davos. Nous nous reverrons, je ne sais pas où, je ne sais pas quand.

.Comprendre le malaise agricole (et des entrepreneurs). Quand l'Etat transforme les braves gens en criminels.

par Charles Sannat | 30 Jan 2024



Il faut écouter le témoignage de ce chef d'exploitation.

Vous pourriez l'étendre à bien des chefs d'entreprises, à bien des entrepreneurs et autres indépendants.

Vous pouvez l'étendre à tous ceux qui veulent faire des choses.

Toute action potentielle est désormais criminalisée, « pénalisée », ce qui est totalement absurde.

Il faut bien évidemment une hiérarchie dans les fautes et graduer, y compris la manière de sanctionner les gens, et cela dès même les enquêtes.

Vous voyez également le danger terrible si on laisse les délires écologistes continuer à prendre de l'ampleur, et je vise ici la notion d'écocide.

L'écocide est un mot d'une violence terrible.

On parle désormais de crime d'écocide.

Et les imbéciles qui font appliquer ces lois orwelliennes y croient vraiment.

Ces pauvres abrutis sont sincèrement convaincus qu'en arrêtant le pauvre gus qui vient de curer un fossé pour que l'eau s'écoule, ils ont permis d'éviter un crime d'écocide.

La nature s'entretient. La nature s'aménage.

Plus aucun paysage de France n'est réellement « naturel » à part les montagnes de granit.

Tout ou presque aujourd'hui a été façonné par l'homme, à commencer par presque toutes les forêts de notre pays.

Nous sommes dirigés par des incultes qui se croient intelligents et c'est le pire cas de figure.

▲ RETOUR ▲

SECTION ÉCOLO

... mais sans illusions



. Nous avons rencontré l'ennemi (climatique)

Par Tom Lewis | 30 janvier 2024 | Énergie



Pendant des décennies, l'idée dominante a été que les principaux ennemis de la santé environnementale, les principaux complices du changement climatique catastrophique, étaient les barons de l'industrie, qui sacrifiaient la planète au nom du profit. Il est indéniable qu'ils ont joué un rôle. Mais ils ne sont pas les principaux méchants de cette histoire.

Un exemple : l'orateur de la réunion du club-service avait bien résumé les effets effrayants et imminents du changement climatique, il avait capté l'attention et l'inquiétude de l'auditoire. Un intervenant a levé la main : *"Nous entendons toutes ces choses*

désastreuses, mais personne ne dit jamais exactement ce que nous devons faire pour les éviter.

"Que diriez-vous d'une surtaxe de 15 % sur toute l'énergie produite à partir de combustibles fossiles afin d'encourager les économies d'énergie et de financer les mesures d'atténuation ? La réponse a été immédiate : "Oh, diable, non !"

Et voilà. Le consommateur américain refuse absolument d'être gêné ou pénalisé de quelque manière que ce soit pour faire face à une menace qui pèse sur l'avenir de l'humanité sur terre. Si vous pouvez résoudre le problème sans interférer avec mon mode de vie, très bien, sinon, "fuggedaboudit".

Autre exemple : lorsque l'énergie solaire est devenue disponible et abordable pour un usage domestique, elle était très prometteuse pour l'avenir. En produisant notre électricité là où nous la consommons, en nombre suffisant, nous allions réduire la consommation de combustibles fossiles (et donc les émissions de gaz à effet de serre), réduire la pression sur le réseau électrique et la nécessité de construire des lignes de transmission plus intrusives.

Mais il y avait un hic. Pour passer à une énergie solaire durable et hors réseau, les consommateurs devaient revoir leur consommation d'électricité. La consommation somptueuse et irréfléchie permise par l'énergie fossile bon marché n'était pas possible avec le solaire - les consommateurs devaient réduire un peu leur consommation, la gérer en fonction de la couverture nuageuse, de l'état de la batterie et des besoins des différents appareils et

moteurs. À l'exception d'une très petite minorité d'enthousiastes, c'était "fuggedaboudit".

Les infatigables spécialistes du marketing ont alors proposé une nouvelle offre : Au lieu de se convertir à l'énergie solaire, il suffit de l'ajouter au mélange, de rester connecté au réseau mais de réduire la quantité d'électricité qu'on y prélève et, dans certains cas, de vendre l'excédent d'énergie des panneaux au réseau, ce qui permet de réduire encore davantage les coûts. Ainsi, les consommateurs pouvaient continuer à consommer sans compter, sans se soucier de se mettre au régime énergétique, tout en économisant de l'argent.

Ils ont adoré, et le secteur de l'énergie solaire a connu un véritable boom. Mais il y avait encore un autre problème. La moitié des Américains vivant d'un salaire à l'autre, incapables de faire face à une urgence de mille dollars, de nombreux propriétaires ont été choqués par l'importance de l'investissement initial requis par l'énergie solaire (même si l'offre typique promettait un retour sur investissement en 7 à 10 ans). Pas de problème ! Une nouvelle vague d'offres est apparue, avec des fournisseurs d'énergie solaire proposant une installation sans mise de fonds et des paiements de location subventionnés par les économies futures.

Cela a si bien fonctionné que le secteur tout entier a failli être détruit. Les gens ont été si nombreux à s'inscrire pour bénéficier d'une installation "gratuite" que les fournisseurs ont dû faire face à une énorme pénurie de liquidités. Heureusement, les rouleurs et les revendeurs savaient comment gérer cela, grâce à l'histoire récente : vous vous souvenez de la titrisation des dettes ? Il s'agit d'une méthode éprouvée qui consiste à regrouper plusieurs prêts en un seul titre et à le vendre à des investisseurs. Les fournisseurs d'énergie solaire disposaient ainsi des liquidités nécessaires pour passer à l'étape suivante. Cela a fonctionné comme un charme. Il y a bien eu le krach de 2008, mais jusqu'à ce moment-là, cela fonctionnait très bien.

Et cela a bien fonctionné pour les fournisseurs d'énergie solaire, jusqu'à aujourd'hui. Comme en 2008, les investisseurs constatent que les performances de ces "titres" montés de toutes pièces ne sont pas à la hauteur de l'engouement du secteur. Et comme en 2008, les fournisseurs de ces "titres" constatent qu'ils doivent constamment et rapidement augmenter leurs ventes pour rester à flot. Et comme en 2008, ils finissent inévitablement par ne plus pouvoir suivre.

En 2023, plus de 100 fournisseurs de systèmes solaires résidentiels ont fait faillite, soit six fois plus que les trois années précédentes. Les plus grandes entreprises survivantes, telles que SunRun et Sunnova, affichent des pertes spectaculaires. Le magazine TIME a rapporté en janvier que l'ensemble du secteur de l'énergie solaire sur les toits était au bord de l'effondrement.

C'est ici que, normalement, nous faisons une tirade sur les entreprises impitoyables et sans cœur qui sont à l'origine de ces pratiques destructrices. Mais attendez un peu.

Que dire de ces consommateurs bovins, obsédés par leur consommation illimitée et leur confort ininterrompu, qui ne veulent pas donner un centime pour l'avenir de leur espèce, incapables de comprendre que pendant qu'ils se gavent à l'auge du consumérisme, le toit est en train de leur tomber sur la tête ? Faut-il leur en vouloir ?

Nous avons rencontré l'ennemi, et c'est nous.

▲ [RETOUR](#) ▲

• La filiation entre les Khmers rouges et les Khmers verts en France

par [Charles Sannat](#) | 31 Jan 2024





Mes chères impertinentes, chers impertinents,

L'histoire est passionnante, l'histoire est souvent terrifiante, et trop souvent elle s'oublie. Il faut savoir et faire savoir. Je vais d'abord reprendre cette brève histoire des Khmers rouges et vous y verrez le rôle fondamental des communistes français et d'une gauche française qui ont marqué notre pays pendant des décennies et continuent à la marquer de son empreinte.

Tout commence par un rêve, un rêve que beaucoup caresse dans notre pays, pensant ainsi pouvoir vivre du travail des autres en réalité, et revendiquant plus un droit à la paresse qu'une réelle égalité.

Lisez cette histoire du Cambodge et vous allez voir à quel point cela doit raisonner en vous et vous verrez à quel point des Khmers rouges au Khmers verts c'est exactement le même héritage intellectuel et les mêmes dangers qui nous guettent.

Si vous voulez en plus avoir les photos illustrant ce texte vous avez la source en cliquant sur l'image de ce tweet.



Saviez-vous qu'un jour, un pays a réellement mis fin au capitalisme ?

Un lieu sans argent, sans propriété, sans inégalités, basé sur une saine agriculture vivrière... où le collectif subvenait aux besoins de la communauté.

Plongée au coeur des seventies, au Cambodge.

Au matin du 17 avril 1975, des soldats vêtus de noir et d'un foulard rouge, entrent dans Phnom Penh. La plupart des habitants sont confiants, voir enthousiastes : ces jeunes idéalistes se battent pour le peuple, une vie rurale, la fin des inégalités. Ils connaissent souvent certains de leurs membres, et Il y a beaucoup de femmes dans leurs rangs. Mais très vite, leur agressivité et leur mépris interrogent : ordre leur a été donné de ne toucher personne, sinon à la pointe du fusil. D'appartements en appartements, ceux qu'on appelle khmers rouges ordonnent aux habitants de fuir au plus vite : bientôt, les États-Unis bombarderaient la ville.

Si ce mensonge ne suffit pas, la force est employée. En 48h, deux millions de personnes doivent quitter leurs logements, dans l'urgence et dans des conditions désastreuses. Les malades sont tirés des hôpitaux, sans assistance médicale. Leurs familles en sont réduites à pousser lits ou brancards de fortune sous un soleil de plomb. Les plus faibles sont achevés sur place.

Les voitures sont réquisitionnées, et tout bien de valeur confisqué. Un mot revient sans cesse dans la bouche des soldats : dollars, dollars, qui a des dollars ? La stupeur envahit ceux que l'on dépouille : immédiatement, les billets sont brûlés. Derrière eux, des explosions retentissent : c'est la banque centrale que l'on dynamite. Le Kampuchéa démocratique sera un état sans monnaie.

Les soldats cherchent aussi des traîtres : enseignants, médecins, religieux, intellectuels... Ceux qui parlent français ou transportent des livres sont suspects, comme ceux qui portent des lunettes. Sous

peine d'être sommairement abattus, ils devront s'en passer. Ceux à la peau trop blanche également : c'est le signe qu'ils ne travaillent pas dans les champs. Car ces soldats se voient comme l'«ancien peuple» : paysans au mode de vie séculaire, ils seraient l'âme du Cambodge. Ils haïssent ce «nouveau peuple» citadin, symbole du capitalisme, de la technologie & de l'impérialisme.

Pourtant, c'est dans une autre capitale que tout a commencé. En 1949, Saloth Sâr arrive à Paris avec d'autres boursiers. C'est par son nom de guerre qu'il se fera plus tard appeler : Pol Pot. En parallèle de ses études d'électricité, il rejoint un cercle marxiste-léniniste créé par d'autres étudiants cambodgiens. Sa structure s'apparente à une société secrète : les militants sont regroupés dans des mini cellules et ne se connaissent pas les uns les autres. Beaucoup sont logés à la Maison de l'Indochine de la Cité universitaire, à ce qu'on appelle alors « l'étage rouge ». Ils adhèrent au parti communiste français. Certains participent à des sessions de formation organisées dans des mairies tenues par le parti. Pol Pot y cotoie Khieu Samphan, futur chef de l'Etat du Kampuchéa démocratique, Son Sen, ministre de la défense, ou encore Ieng Sary, ministre des Affaires étrangères. Il y rencontrera Jacques Duclos, Secrétaire général du PCF, qui deviendra son mentor, ainsi que Jacques Vergès, qui deviendra son ami. 60 ans plus tard, « l'avocat de la terreur » défendra ses anciens camarades poursuivis pour Génocide, crimes de guerre & crimes contre l'humanité.

Rousseau est alors un auteur de référence pour les communistes : idéalisant l'égalité économique, rejetant les arts et l'industrie, il présente la propriété privée comme la source de toutes les misères humaines. *« les fruits sont à tous et la terre n'est à personne ».*

Ainsi, le « nouveau peuple » qu'on a mis sur les routes va devoir travailler aux champs, de façon ancestrale, sans mécanique ni intrants. La société que les khmers rouges veulent édifier sera collectiviste, égalitariste et fondée sur un retour à la terre. Toutes les commodités modernes « capitalistes » sont abandonnées, détruites. Radios, bicyclettes, machines à coudre sont interdites.

Les voitures ne serviront plus au transport : elles sont dépecées pour faire des socs de charrues.

La propriété et le commerce, bien sûr, sont interdits. Non rémunérés, les cambodgiens sont réduits à l'esclavage pour l'« Angkar », l'« organisation » khmer rouge. Le pays devient le plus grand camp de travaux forcés au monde. Tous travaillent 10h à 12h par jour, femmes, vieillards, et même enfants à partir de 5, 6 ans. Les écoles sont supprimées. Les repas doivent être pris en commun dans les coopératives agricoles. Toute autre cuisine, privée ou familiale, est interdite.

Mais pour atteindre l'égalité absolue, il faut aller plus loin. L'individualité doit être niée, tout lien affectif aboli. Les papiers d'identité sont supprimés. Les citadins sont déplacés plusieurs fois, afin de couper les ponts avec leurs racines ou leurs amitiés. La vie elle-même doit se conformer : Toute démonstration d'affection est interdite. L'expression artistique, le divertissement, les plaisanteries sont bannies. Seuls les chants révolutionnaires sont tolérés. Pol Pot s'inspire de la révolution culturelle chinoise. Qui, outre liquider le capitalisme, veut transformer l'homme dans ce qu'il a de plus profond. Staline le pensait avant eux : c'est la condition nécessaire à la réalisation de l'**idéal socialiste**.

Les mariages sont organisés par l'Angkar. Les époux ne se connaissent pas et ne se voient que quand l'Angkar le décide, pour – de force – consommer leur union. Si tout le monde se vaut, pourquoi avoir ses préférences ? Tous les autres rapports sexuels sont interdits. Pour être parfaitement égaux, s'ils n'ont pas d'héritage matériel, les enfants ne doivent pas en recevoir de culturel non plus. Les nouveaux nés sont retirés à leurs parents. Placés, embrigadés, le régime en fera ses premiers délateurs. Et parfois ses soldats.

L'écologie européenne participe de cette même logique destructrice, autoritaire, dangereuse.

Lorsque l'Europe nous impose à marche forcée une décarbonation de nos usages Et rien prévoir à la place, il y a deux solutions. Soit nous serons beaucoup moins nombreux, soit nous ferons tout à la main dans un immense camps de travaux forcés...

Lorsque l'Europe impose la neutralité carbone à notre agriculture cela implique une baisse de la production de blé de 49 % ? Que ferons-nous ? Nous mangerons des bonnes farines d'insectes à la place, parce que c'est leur projet, un projet liberticide, un projet profondément communiste, paré des atours séduisants de « légalité » piège à cons pour benêts intellectuels.

Vous voyez nos Khmers verts mettre en place exactement la même chose, les mêmes outils, les mêmes propagandes, la même destruction de la famille, l'Etat tenter de s'approprier l'éducation des enfants, l'Etat nous imposer une réduction de tout, y compris de la propriété, de notre propriété. « *Vous ne posséderez plus rien et vous serez heureux* ».

Les Khmers verts sont les héritiers des Khmers rouges.

Il n'y a pour le moment qu'une différence de degré et d'échelle dans le mal, mais ne vous y trompez pas.

Si nous laissons faire ces fous furieux, alors ils transformeront la France et l'Europe en camps de travail, ils nous réduiront en esclavage, ils nous forceront à la misère.

Nous préparons des générations de fous furieux et des fanatiques du sauvetage du climat qui seront prêts à tuer des hommes pour sauver des animaux.

Ils ont déjà commencé.

Si vous comprenez ce message, alors, vous êtes la résistance. Partagez.

Il est déjà trop tard, mais tout n'est pas perdu. Préparez-vous !

Charles SANNAT

.Scandale de l'eau minérale filtrée



C'est une histoire à peine croyable.
Une histoire d'argent et de gros sous.
Une histoire de mensonge et de triche.

Vous pouvez mettre toutes les normes que vous voulez, tous les contrôles que vous souhaitez, si les gens trichent, ils trichent et si les contrôleurs ne veulent pas voir ou ne peuvent pas voir, alors la fraude s'installe, la fraude s'aggrave.

Ce qui se passe pour l'eau en bouteille, se passe dans tous les domaines, y compris dans les laboratoires pharmaceutiques, une des industries les plus souvent condamnées pour des fraudes massives et des mensonge éhontés.

Plusieurs producteurs d'eau en bouteille ont filtré illégalement leur eau pour masquer une contamination. Selon une enquête du « Monde » et de la cellule investigation de Radio France, Nestlé et d'autres industriels ont caché au public que l'eau qu'ils pompaient était contaminée. Pour continuer de la mettre en bouteille, ils ont eu recours à des systèmes de purification interdits. 30 % des marques seraient concernées.

Il ne sert plus à rien d'acheter de l'eau en bouteille.

Achetez un filtre au charbon actif de type Berkey et filtrez l'eau de votre robinet. Cela vous économisera beaucoup d'argent, la corvée des packs d'eau, et la pollution plastique.

Il y a des alternatives à l'eau en bouteille, et pour votre eau pétillante, vous pouvez même gazéifier votre eau filtrée à la maison !

. Le président du Tadjikistan appelle à avoir 2 ans de réserve alimentaire pour chaque famille.



Le président du Tadjikistan appelle chaque famille à avoir « deux ans de réserve alimentaire » chez elle, et c'est rare qu'un président ose dire ça !!

Il faut savoir néanmoins que le Tadjikistan est particulièrement exposé au risque de famine à cause de sa faible agriculture et du dérèglement climatique.

« Chaque famille devrait avoir jusqu'à deux ans de réserves alimentaires », a déclaré Emomali Rahmon, lors d'un discours

publié dimanche par l'administration présidentielle en l'honneur d'une fête traditionnelle tadjike. « En raison du changement climatique et du réchauffement, la situation socio-économique du monde se détériore, la population augmente, tout comme les besoins alimentaires », a-t-il poursuivi, appelant à tout faire pour « protéger la sécurité alimentaire du pays ».

« Reverdir le pays » en « travaillant dur »

Malgré des progrès, le taux de malnutrition au Tadjikistan est le plus élevé d'Asie centrale, selon le Programme alimentaire mondial (PAM) des Nations unies, avec 30 % des quelque 9 millions d'habitants souffrant de sous-alimentation.

Emomali Rahmon, au pouvoir sans discontinuer depuis la fin de l'URSS, a également enjoint ses concitoyens à « reverdir le pays », « travailler dur », ainsi qu'à « utiliser l'eau et la terre de façon efficace ». Dans ce pays montagneux, à l'économie fragile, l'agriculture est primordiale. »

Pourquoi une durée de 2 ans ?

Ce stock d'une durée de deux ans n'est pas choisi au hasard.

En effet avec deux ans de réserves vous pouvez tenir 4 ans en vous rationnant fortement, ou vous pouvez tenir bien plus, si vous trouvez quand même un peu de quoi vous approvisionner chaque année, ce qui fait durer votre stock bien plus longtemps les famines étant rarement totales.

Cela permet également d'avoir une population plus résiliente et qui va donc moins paniquer. Avec du stock devant soi, il y a moins de problèmes liés aux prix et à l'inflation alimentaire.

Cette quantité de deux ans de stocks est une durée optimale que l'on devrait tous avoir, mais se pose bien évidemment les problèmes de stockage car il faut avoir de la place, et d'argent car acheter aujourd'hui tout ce que l'on va manger pendant les deux prochaines années coûte quelques milliers d'euros.

Charles SANNAT Source [20 Minutes.fr](https://20minutes.fr) [ici](#)

Au cœur de la nature blessée

Via [Alexandre Lacroix](#) 24 janvier 2024



Ce matin, mon essai « Au cœur de la nature blessée » vient de paraître au format poche, dans la collection Champs-Flammarion.

Cet essai représente la suite ou l'actualisation d'un livre précédent, « Devant la beauté de la nature », mais il peut se lire de façon indépendante. Ces dernières années, je me suis beaucoup intéressé à un petit domaine de la philosophie qu'on appelle *l'esthétique environnementale*, et qui propose de s'interroger sur notre rapport esthétique au sens large – sensoriel, émotionnel, existentiel, artistique, etc. – aux paysages, au ciel étoilé, au vivant, aux sons de la nature, etc. Cependant, après avoir écrit « Devant la beauté de la nature » qui se voulait une somme, un ouvrage complet sur la question, je me suis aperçu que j'avais parlé des forêts, des océans ou de la banquise de manière idéalisée, et que je m'étais peu intéressé aux paysages réels du monde actuel, qui portent les traces de la civilisation industrielle et du réchauffement. Qu'est-ce que ça nous fait, de vivre dans un monde naturel

embarqué dans l'histoire humaine, concrètement ? En quoi cela change notre regard et notre rapport aux lieux que nous habitons ? Nos émotions vont-elles guider notre comportement à l'avenir, nous amènent-elle au seuil de la politique ? Voilà, j'ai fait une enquête sur le sujet, nourrie par de nombreux voyages et rencontres, je vous livre ici le premier paragraphe qui donne le ton.

« Voici un geste que nous avons tous fait, et plutôt souvent. En promenade dans un coin de nature qui nous enchante, nous nous apprêtons à prendre une photographie pour en conserver un souvenir ou partager nos impressions avec nos amis, mais, malheureusement, il y a un énorme pylône sur la droite. Qu'à cela ne tienne, nous cadrans de façon à ce que le pylône n'apparaisse pas sur la photo. Cet évitement d'un détail déplaisant nous paraît justifié par notre désir d'obtenir la meilleure photographie possible. Cependant, si l'on y réfléchit, ce geste n'est peut-être pas si innocent, en tout cas il n'est pas dépourvu de conséquences. Une telle falsification de la réalité n'est pas, en soi, très différente des méthodes des propagandistes de l'ère soviétique, qui découpaient ou retouchaient les archives lorsqu'un membre du Parti communiste était tombé en disgrâce. Obnubilés par notre quête d'harmonie, nous faisons subir aux représentations de notre environnement une purge qui a, l'air de rien, la dimension d'un trucage systématique, et qui finit par nous empêcher de voir le monde tel qu'il est.

(...) Ce livre est une tentative de mise à jour de nos catégories sensibles. Il s'agit de répondre à cette question simple, urgente, et que pourtant nous n'affrontons guère : que se passerait-il si nous laissons le pylône sur la photographie ? Celle-ci deviendrait-elle désagréable à voir, bonne à jeter à la corbeille – ou bien nous procurerait-elle des émotions nouvelles, à la fois douces et amères ? En d'autres termes, n'avons-nous pas besoin d'une nouvelle philosophie esthétique pour aller à la rencontre des paysages du présent ? »

Bonne lecture,

La pollution atmosphérique des sables bitumineux est au moins 20 fois supérieure aux estimations de l'industrie

Une étude utilisant des mesures aériennes révèle un rejet massif de gaz, dont certains sont toxiques.

Andrew Nikiforuk 26 Jan 2024 The Tyee

Andrew Nikiforuk est un journaliste primé dont les livres et les articles portent sur les épidémies, l'industrie de l'énergie, la nature et plus encore.



Des camions-bennes géants et des pelleteuses travaillent sur une vaste zone des sables bitumineux déjà dépouillée sur une photo aérienne.

De nouvelles recherches montrent que les émissions des sables bitumineux sont beaucoup plus élevées que les estimations précédentes. Photo via Shutterstock.

Une nouvelle étude confirme ce que les Premières nations et le regretté écologiste de l'eau David Schindler ont soutenu pendant plus d'une décennie : les sables bitumineux produisent beaucoup plus de polluants que ne le prétend l'industrie.

La recherche publiée dans la revue Science a révélé que le niveau total de pollution de l'air - ce que les scientifiques appellent les émissions totales de carbone organique en phase gazeuse - est de 19 à 63 fois supérieur aux estimations de l'industrie.

Le volume de gaz polluants provenant des activités des installations d'exploitation minière et d'injection de vapeur du mégaprojet dépasse les émissions de composés organiques volatils de toutes les industries au Canada.

L'étude a révélé que la pollution atmosphérique provenant des sables bitumineux rivalise avec la pollution atmosphérique provenant de toutes les sources produites par une mégapole comme Los Angeles.

À l'aide d'avions, une équipe de scientifiques de Yale et de chercheurs d'Environnement et Changement climatique Canada a capturé toute la gamme des polluants gazeux issus du mégaprojet en 2018, puis a analysé leurs caractéristiques en laboratoire.

Ils comprennent beaucoup plus de gaz et de particules que ceux actuellement surveillés, qui comprennent des polluants chimiques discrets tels que le dioxyde de carbone, le méthane, le sulfure d'hydrogène ou les oxydes nitreux.

Les composés organiques volatils, lorsqu'ils sont exposés à la lumière du soleil, réagissent avec l'oxygène pour former toute une série d'aérosols secondaires aux propriétés différentes, dont certains ont de graves effets sur la santé qui peuvent affecter la qualité de l'air dans le sens du vent.

Les hydrocarbures et les contaminants comprennent également les hydrocarbures aromatiques polycycliques formés par la combustion incomplète des combustibles fossiles. Ils ont été associés à de graves problèmes de

santé.

"L'ampleur des émissions observées dans le cadre de l'exploitation des sables bitumineux était plus importante que prévu", a déclaré John Liggio, l'un des auteurs de l'étude et chimiste spécialiste de la qualité de l'air à Environnement et Changement climatique Canada.

L'étude a également révélé que la pratique consistant à sécher les résidus toxiques afin de réduire les risques liés à près d'une douzaine de bassins de résidus couvrant près de 300 kilomètres carrés le long de la rivière Athabasca a aggravé la pollution de l'air par les particules fines.

"La réduction des déchets liquides par de telles méthodes ouvre des voies de pollution atmosphérique potentiellement importantes et inattendues", indique l'étude.

L'étude n'est pas la première à mettre en évidence une sous-déclaration systématique de la pollution de l'air et de l'eau due au mégaprojet dans le nord de l'Alberta.

Après qu'un ancien ministre provincial de l'environnement a affirmé qu'il n'existait aucune preuve de la pollution engendrée par l'un des plus grands projets énergétiques au monde, M. Schindler et Erin Kelly, titulaire d'un doctorat, se sont lancés dans deux études indépendantes afin de fournir des preuves permettant de dissiper l'illusion populaire.

Leur première étude, réalisée en 2009, a révélé que la pollution atmosphérique des sables bitumineux provenant des mines et des usines de valorisation noircissait la neige avec des milliers de tonnes de particules de bitume et d'hydrocarbures aromatiques polycycliques pendant l'hiver dans un rayon de 50 kilomètres autour du projet.

Lorsque la neige a fondu au printemps, les contaminants se sont déversés dans la rivière Athabasca. La pollution représente un déversement annuel de pétrole non divulgué de 5 000 à 13 000 barils, selon les conclusions de l'étude.

Une étude complémentaire réalisée en 2010 a conclu que la pollution atmosphérique et la destruction des bassins versants par l'industrie des sables bitumineux ajoutaient chaque année à la rivière Athabasca un riche mélange de métaux lourds, dont l'arsenic, le thallium et le mercure, à des niveaux jusqu'à 30 fois supérieurs à ceux autorisés par les lignes directrices en matière de pollution. De nombreux métaux lourds peuvent également accroître la toxicité des hydrocarbures aromatiques polycycliques.

Les deux études ont montré que la surveillance financée par l'industrie était trop aléatoire pour trouver des preuves de la contamination par des polluants organiques toxiques tels que les hydrocarbures aromatiques polycycliques.

En 2013, une étude financée par le gouvernement fédéral a confirmé les conclusions de Schindler en montrant que la pollution atmosphérique a désormais contaminé des lacs situés jusqu'à 90 kilomètres de l'immense projet minier.

Selon John Smol, l'un des principaux écologistes d'eau douce du Canada et professeur à l'université Queen's, cette étude a démontré de manière concluante que la pollution par le bitume "n'est pas naturelle, qu'elle augmente avec le temps et que l'empreinte de l'industrie est beaucoup plus importante que ce que l'on pensait".

Depuis lors, les études se sont succédé pour confirmer les observations de M. Smol et la persistance de la sous-déclaration de la pollution par l'industrie.

Un rapport de 2023, par exemple, a mis en évidence des écarts importants entre les émissions de gaz à effet de serre déclarées par l'industrie sur le terrain (mesures ascendantes) et les émissions réelles mesurées dans l'air par

des capteurs de haute technologie installés à bord d'avions ou de satellites.

Les chercheurs ont découvert que l'industrie avait probablement sous-estimé les émissions de gaz à effet de serre de 65 %. Ils ont ajouté que "l'écart observé entre les émissions est équivalent, en termes d'ampleur, aux émissions annuelles de CO2 d'un petit pays européen comme la Suisse".

Les chercheurs ont ajouté que "la reconstitution des émissions historiques de CO2 suggère qu'un écart de déclaration peut avoir persisté pendant au moins les 15 dernières années et indique que les méthodes et/ou les données sous-jacentes utilisées pour produire des inventaires ascendants peuvent nécessiter des recherches plus approfondies".

Pendant ce temps, de nombreux politiciens de l'Alberta continuent d'affirmer que le bitume est une forme de "pétrole éthique" et se vantent de disposer d'un système de surveillance de "classe mondiale". Le gouvernement provincial, un État pétrolier qui tire 30 % de ses revenus des exportations de combustibles fossiles, finance même une agence de propagande de l'industrie, le Centre canadien de l'énergie.

La majorité du bitume produit en Alberta ne provient pas de mines à ciel ouvert, mais d'exploitations à forte consommation d'énergie qui brûlent du gaz naturel pour créer de la vapeur qui est ensuite pompée dans le sol pour faire fondre les gisements de bitume.

L'année dernière, le mégaprojet a produit 3,8 millions de barils de pétrole lourd par jour. Cette année, il a battu le record de quatre millions de barils par jour.

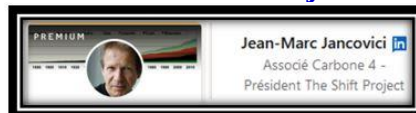
L'extraction et la valorisation du bitume nécessitent une plus grande intensité de combustibles fossiles et d'eau que celles du pétrole conventionnel. Par conséquent, les sables bitumineux sont à l'origine de près de la moitié des émissions de gaz à effet de serre du secteur pétrolier et gazier du Canada (la plus grande source d'émissions du pays avec 28 %).

À lui seul, le mégaprojet représente 12 % de l'ensemble des émissions canadiennes.

▲ [RETOUR](#) ▲

.Alimentation : plus de riz, moins de méthane

Jean-Marc Jancovici 31 janvier 2024



C'est la deuxième source de méthane agricole après l'élevage bovin : la riziculture, qui demande des surfaces inondées (la rizière), revient à créer de grandes zones humides pour faire pousser la 3^e céréale la plus cultivée au monde (<https://lnkd.in/e6C5eQgT>). Bien évidemment, les émissions ne sont pas les mêmes par kg de riz et par kg de boeuf.

Les zones humides, à l'état "naturel", sont des sources de méthane. Ce gaz est produit par des micro-organismes anaérobies (c'est-à-dire vivant à l'abri de l'oxygène de

l'air), qui résident sous l'eau, et dont le métabolisme produit du CH4 en plus (ou à la place) du CO2, à partir des résidus organiques dont ils se nourrissent.

Incidentement c'est à des bactéries anaérobies que nous devons les émissions de méthane des ruminants (elles sont présentes dans la panse), celles des tas de fumier, ou... nos flatulences (ce sont celles présentes dans notre microbiote intestinal).

Le méthane est le deuxième gaz à effet de serre émis par les activités humaines, après le dioxyde de carbone (le fameux CO₂). Par unité de poids il est environ 30 fois plus réchauffant que le CO₂, et cela est vrai qu'il soit d'origine fossile (par exemple des fuites de gaz à l'extraction ou lors de sa distribution) ou biogénique (donc produit par des micro-organismes anaérobies).

Dans ce dernier cas, certes ce méthane contient un atome de carbone qui a été récemment soustrait à l'atmosphère sous forme de CO₂. Mais la molécule de méthane n'a pas les mêmes propriétés physiques que celle de CO₂, et le bilan net de cette transformation indirecte de CO₂ en CH₄ est un réchauffement presque aussi fort (un poil moins) qu'avec du méthane fossile.

La bonne nouvelle est que les émissions en question pourraient être réduites de 50% à 80% par des techniques assez simples. La première est tout simplement d'assécher la rizière une à plusieurs fois par an, ce qui ne diminue pas les rendements.

Cela permet d'avoir un sol moins humide, et donc de diminuer la quantité de micro-organismes méthanogènes qui peuvent y survivre (et partant les émissions de méthane de ces micro-organismes).

Une deuxième marge de manoeuvre est de valoriser la paille de riz, qui sinon est soit brûlée (pas de méthane mais des particules) soit enfouie dans la rizière... où elle méthanise.

Ces marges de manoeuvre sont techniquement assez simples et assez peu coûteuses, et il y a de l'ordre d'un milliard de tonnes équivalent CO₂ à économiser à la clé. Elles demandent surtout éducation et changement d'habitudes. D'aucun(e)s diront que c'est parfois le plus difficile à faire !

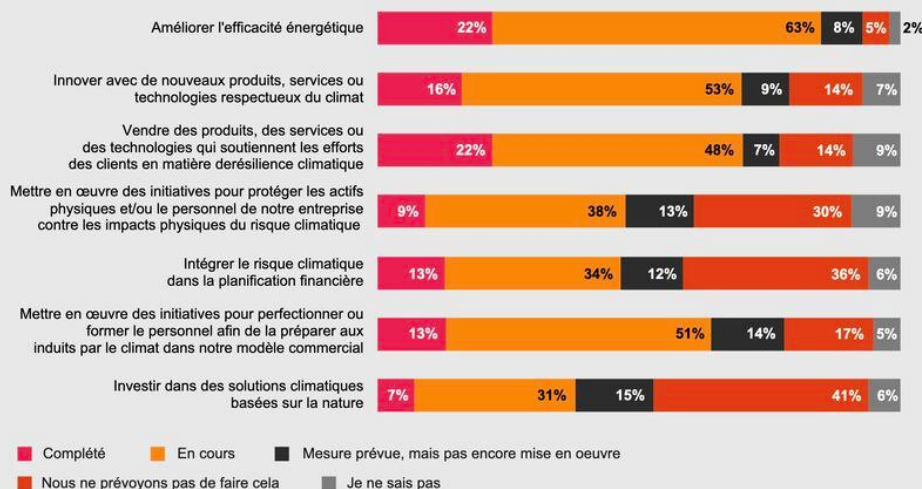
[▲ RETOUR ▲](#)

• Prospérer à l'ère de la réinvention continue

Jean-Marc Jancovici 1 février 2024



A quel stade d'avancement votre entreprise se situe-t-elle pour chacune de ces propositions en lien avec le changement climatique ?



Comme chaque année depuis 27 ans, PWC demande à des dirigeants d'entreprises de par le monde (4702 très exactement cette année, dont 86 français - il y a 102 pays en tout, ce qui signifie que c'est très probablement des dirigeants de très grandes entreprises) de donner leur sentiment sur la marche des affaires : <https://t.ly/0sKJy>

Bonne nouvelle, pourrait-on se dire : le climat est vu comme un sujet sérieux ! Par exemple, il est considéré comme devant être le 4^e facteur de transformation des entreprises dans les 3 prochaines années, après le changement technologique, la réglementation gouvernementale, ou les modifications des préférences des clients.

Mais la magie des **sondages**, car c'en est un, est que l'on n'est pas nécessairement beaucoup plus avancé après qu'avant. Tout d'abord, les réponses ci-dessus ne sont pas exclusives l'une de l'autre : une préférence client ou une réglementation peuvent être motivées par des questions climatiques !

Et surtout, quand la question est propre au sujet climat (image ci-dessous), les réponses fournies ne permettent pas de départager le verre à moitié plein de celui à moitié vide. PWC titre en gros que *"85% des dirigeants français ont mis en place des actions pour améliorer l'efficacité énergétique"*.

Sauf que :

- ce ne sont pas "85% des dirigeants français" mais "85% des 86 qui ont répondu" :) (il y a des millions d'entreprises en France)
- cette réponse agrège probablement des entreprises qui ont mis un thermostat dans les halls d'entrée et celles qui ont investi un milliard pour diviser par 2 l'énergie utilisée dans un process industriel
- pour les produits et services, la réponse agrège aussi des entreprises qui rajoutent un peu de "propre" sur une offre "sale" restée inchangée, et celles qui ont remplacé ou supprimé 95% de leur gamme "sale"
- et plus généralement aucune des réponses ne permet de juger de l'adéquation quantitative des mesures prises avec l'ampleur du défi (qui est quantitatif).

Pourquoi ne pas avoir demandé :

- avez vous un plan d'ensemble qui permette de rendre l'avenir de votre entreprise avec des émissions planétaires qui baissent de 5% par an ?
- quelle fraction de vos cadres a suivi une formation d'au moins 20h sur la description des limites planétaires (climat, ressources, biodiversité, etc) ?
- quelle fraction du budget IT est dévolue à la mise sur pied et au suivi d'indicateurs de gestion concernant des limites physiques ? Ces derniers font-ils désormais partie intégrante des indicateurs utilisés dans les processus opérationnels ?
- la décarbonation signifie très probablement une forme de démondialisation. Avez vous analysé ce que cela signifie pour vos chaines de valeur ?
- Avez vous évalué finement ce que signifie, non seulement pour vos actifs, mais pour l'ensemble des processus dont dépend votre activité, une dérive climatique d'ampleur ?

Avec les questions posées, on peut conclure qu'il y a des patron(ne)s qui ont répondu. C'est un début :)



Pourquoi l'économie américaine va-t-elle si bien ? **(et qu'est-ce qui la menace ?)**

par [Charles Sannat](#) | 30 Jan 2024



Mes chères impertinentes, chers impertinents,

Loin de la récession ou de la croissance poussive que tant d'experts nous ont annoncée, l'économie américaine se montre toujours robuste. Comment expliquer cette vigueur inattendue ? Voici le thème de l'émission. Ecorama d'hier lundi 29 janvier 2024, présenté par David Jacquot sur Boursorama.com

Pour vous résumer rapidement la situation, hausse de taux = récession.

Hausses de taux très fortes = récession très forte ou très marquée.

Voilà pour la théorie.

Mais il y a des forces de rappel, particulièrement aux Etats-Unis, qui éloignent pour le moment la récession.

Il y a évidemment le déficit budgétaire. On fait de la croissance mais à crédit avec de l'argent que l'on n'a pas et toujours plus de dettes.

Il y a aussi les relocalisations et la géopolitique qui poussent les entreprises américaines à relocaliser les activités stratégiques de Chine vers les Etats-Unis.

Il y a également, l'énergie américaine, abondante et peu coûteuse, là où l'Europe sombre dans une crise énergétique sans précédent. Aux Etats-Unis les gaz de schiste coulent à flots. Les entreprises européennes délocalisent massivement aux Etats-Unis, surtout les grosses industries allemandes qui ont besoin de beaucoup d'énergie.

Conséquence ? La hausse des investissements en usine est de 12.7 % aux Etats-Unis. Ce n'est pas rien !!

Enfin, il faut du temps, et de plus en plus de temps pour que la politique monétaire se transmette à l'économie réelle. Nous n'avons pas encore vu tous les effets des hausses de taux aux USA et seule une baisse désormais rapide des taux permettrait sans doute d'atténuer les effets de la politique monétaire restrictive de la FED.

La pratique économique est donc fort différente de la théorie et il est important de toujours actualiser les prévisions et les analyses avec les nouvelles données ce qui enrichit les réflexions de tous.

Il est déjà trop tard, mais tout n'est pas perdu.

Préparez-vous !

Charles SANNAT

.La rémunération de 56 milliards de \$ d'Elon Musk annulée par un juge !



Enfin, voyez-vous, la rémunération d'un grand patron aux Etats-Unis peut être attaquée en justice et retoquée !!

« Un juge du Delaware () a annulé mardi la rémunération record de 56 milliards de dollars versée à Elon Musk par Tesla TSLA.O , qualifiant la compensation accordée par le conseil d'administration du fabricant de véhicules électriques de « somme insondable » qui était injuste pour les actionnaires. »

Voilà qui est très intéressant.

Et le juge de poursuivre : *« le conseil d'administration s'est laissé emporter par la rhétorique du « tout à la hausse », ou peut-être par l'attrait de la superstar Musk, sans jamais se poser la question des 55,8 milliards de dollars: Le plan était-il nécessaire pour que Tesla puisse conserver Musk et atteindre ses objectifs ? », a écrit Kathaleen McCormick , de la cour de chancellerie du Delaware. »*

Ce raisonnement est valable pour tous les conseils d'administration de la planète.

Lorsque Carlos Ghosn pour finir en fuite et à se cacher au Liban a été payé des dizaines de millions en tant que simple PDG salarié méritait-il cet argent ? Aurait-il été à Pôle Emploi chercher un autre boulot si au lieu de 50 millions il n'en avait reçu que 10 ?

Autre question d'ailleurs que personne ne pose. Pourquoi surpaye-t-on autant ces PDG salariés ?

Pourquoi de telles sommes alors que l'on pourrait trouver des volontaires pour gagner disons allez, 1 million par an. Pourquoi les payer 50 millions ?

De telles sommes sont le prix de la compromission.

Voilà la terrible explication, et voilà pourquoi tout ce système est devenu totalement fou, malsain et si mauvais.

Charles SANNAT Source [Boursorama.com](https://www.boursorama.com) [ici](#)

▲ [RETOUR](#) ▲

.Un climat de guerre

rédigé par Philippe Béchade 1 février 2024

LA CHRONIQUE AGORA

DÉTRUIRE LA LIBERTÉ D'AGIR, C'EST TUER L'INTELLIGENCE, C'EST TUER LA PENSÉE, C'EST TUER L'HOMME (FREDERIC BASTIAT)

PUBLICATIONS
AGORA

Les marchés ont-ils fini d'escalader le « mur de la peur » ?



Le Dow Jones a fait le job, en inscrivant de nouveaux records dès les premiers échanges mercredi matin, pour le dernier « *fixing* » d'ouverture de la fin de mois calendaire. Il a pris le relais du S&P 500 et du NASDAQ, qui venaient d'aligner six records de clôture en sept séances... mais un record absolu fut malgré tout inscrit en *intraday* le 26 janvier, même si les indices IS ne parvinrent pas à finir au zénith de façon aussi flamboyante que ce lundi 29.

Il valait mieux prendre les devants : il n'était pas certain que la Fed ait envie de tenir un langage « colombe » après une série de statistiques particulièrement robustes (chômage au plus bas depuis fin 1968, confiance des ménages US au zénith, croissance du PIB à +3,2%, indices PMI en rebond), mais c'est cette même Fed qui, en coopérant avec le Trésor US – émetteur de près de 3 000 Mds\$ de dette depuis juin 2023 – dope l'activité économique aux Etats-Unis, au risque de créer une « inflation de second tour » aussi incandescente que celle de 2021/2022.

L'avenir nous dira si les prix recommencent à flamber par le biais d'une reflation des « actifs tangibles », sous-évalués dans des proportions historiques par rapport aux actions et à l'immobilier, ou si la valeur du dollar se désagrège par le biais d'une monétisation massive de la dette (perte de pouvoir d'achat de la devise).

Ce qui apparaît inévitable, c'est que le billet vert subisse une crise de confiance, ne serait-ce que relative, ce qui lui sera fatal car il ne tient que grâce à celle que lui accordent – trop spontanément – ses créanciers depuis le début de l'ère des « *quantitative easing* » (ou des « politiques monétaires expérimentales »), c'est-à-dire le 10 mars 2009, ce qui fera 15 ans dans six semaines.

Mais un autre anniversaire se profile d'ici trois semaines : ce sera le 24e mois du terrible conflit qui dévaste l'est de l'Ukraine et a déjà fauché la vie d'un demi-million d'Ukrainiens (militaires et civils), mais également de plusieurs centaines de milliers de soldats russes qui n'ont d'autre choix que de défendre coûte que coûte les territoires qu'ils occupent depuis mars 2022, car Moscou ne peut se permettre de renoncer à l'annexion des « oblasts » russophones et de quelques enclaves adjacentes que Kiev semblait résolu à « dérussifier » fin 2021-début 2022.

Et Kiev, qui a échoué dans sa contre-offensive du printemps 2023 (avant de s'enliser durant l'été, malgré quelques coups de boutoir qui ont permis la reconquête d'une dizaine de kilomètres carrés, au prix de pertes effroyables), se retrouve privé de l'aide financière et militaire américaine, soit plus de 64 Mds\$ (voulus par Joe Biden pour 2023 et 2024), qui se trouve bloquée par la majorité républicaine au Congrès.

C'est probablement l'explication de l'agitation qui s'empare des européens qui appellent soit à confisquer les 200 Mds\$ de la banque centrale russe séquestrés par Euroclear (sur les 300 Mds\$ qui ont été gelés) et à « vaincre la Russie », ce que la plupart des stratèges jugent militairement impossible, sauf à faire évoluer le périmètre ou la nature du conflit... au risque de le voir dégénérer en troisième guerre mondiale.

Le vocabulaire martial d'Emmanuel Macron ne cesse de remettre sur la table le « nous sommes en guerre », nous devons « réarmer », nous devons aider Kiev et « vaincre coûte que coûte ».

Cela inclut-il des vies, alors que des rumeurs de présence de combattants français en Ukraine (dont certains auraient été tués par une frappe russe à Kharkov) reviennent régulièrement sur le tapis ? Tout ceci ressemble à une mise en condition de l'opinion, à l'instauration d'un climat psychologique de pré-guerre, un peu comme en 1939, mais en faisant taire les pacifistes – qui arguent que ce serait une folie de provoquer l'escalade avec la Russie – par tous les moyens.

Et c'est là qu'Emmanuel Macron, fort de son statut de chef des armées et d'unique référent désormais en matière de diplomatie, se fend d'une déclaration où il réaffirme que « *nous ne sommes pas en guerre avec la Russie* », comme si un doute pouvait exister à ce sujet... mais dans l'esprit de qui ?

Mais qu'il s'agisse de l'Ukraine, de la Bande de Gaza et de la Cisjordanie où la répression israélienne fait rage – avec le plein soutien des Etats-Unis –, du Yémen qui continue de tirer des missiles vers la Mer Rouge et se trouve bombardé en représailles, aucun conflit ne semble suffisamment anxiogène pour dissiper la conviction des marchés qu'il n'existe aucun « mur de la peur » que des baisses de taux ne permettent de surmonter en 2024.

C'est uniquement la prise de conscience d'un décalage dans le temps de six semaines pour une première baisse de taux – c'est le message que la Fed souhaitait faire passer mercredi soir – qui déclenche le premier mouvement de correction supérieur à 0,8% depuis le 2 janvier, aussi bien sur le S&P que sur le NASDAQ. Mais que se passera-t-il si les anticipations tablant sur six baisses de taux en 2024 sont revues à quatre... voire à trois, ou pire, si les prix rebondissent en mars ?

▲ [RETOUR](#) ▲

.Le plus grand gouvernement de l'histoire

Brian Maher 31 janvier 2024





Aujourd'hui, nous nous agenouillons, bouche bée.

Nous faisons une gémulation en signe de louange. Et nous chantons des hosannas au gouvernement des États-Unis.

Pourquoi ?

Parce que le gouvernement des États-Unis a réalisé l'impossible :

Construit à l'origine sous un régime de "gouvernement limité", il a brisé tous ses carcans et **est devenu le plus grand gouvernement à avoir jamais occupé la Terre.**

C'est exact.

Jamais un gouvernement national - de n'importe quelle nation de la Terre - n'a atteint des dimensions aussi gargantuesques.

Le nombre de ses agences, bureaux et départements dépasse actuellement 440.

M. Michael Snyder, du site The Economic Collapse (L'effondrement économique) :

Aujourd'hui, les États-Unis ont le plus grand gouvernement de l'histoire du monde, et il devient encore plus grand chaque année... Le gouvernement fédéral a dépensé 6,13 trillions de dollars en 2023. Ce chiffre est supérieur au PIB de tous les pays de la planète, à l'exception des États-Unis et de la Chine.

Plus grand que la Chine communiste !

En proportion du produit intérieur brut, le gouvernement des États-Unis dépasse même le gouvernement communiste de la Chine.

Le gouvernement américain engloutit quelque 36 % du produit intérieur brut.

Le gouvernement communiste chinois, quant à lui, absorbe 33 % du produit intérieur brut.

Qu'en pensez-vous ?

Qu'en est-il de l'enfer totalitaire de M. Poutine, la Russie ?

La proportion gouvernementale de la Russie est exactement la même que celle des États-Unis : 36 % du produit intérieur brut.

La nation libre et démocratique de l'Ukraine... entre-temps... que les États-Unis arment contre la barbarie russe... s'enorgueillit d'un gouvernement qui commande 66 % du produit intérieur brut.

Nous nous intéresserons ensuite à la théocratie iranienne, liberticide.

C'est cet Iran qui menace actuellement Israël, l'Arabie Saoudite, les États-Unis et, si la rumeur se confirme, Pluton.

Seul un gouvernement dévorant peut menacer le monde d'une telle manière.

Pourtant, ce gouvernement iranien n'engloutit que 12 % du produit intérieur brut. Mais comment ?

Depuis 1941, année de l'après New Deal, les États-Unis n'ont jamais consacré autant de ressources au gouvernement.

S'agit-il d'une théocratie islamique ou d'une démocratie à la Jefferson ?

Le coût écrasant de la liberté

Pourtant, la liberté n'est pas gratuite. Or, nous sommes un fervent défenseur de la liberté américaine. Nous assumons donc ce fardeau en chantant.

En fait, ce n'est pas du tout un fardeau. C'est une joie. Et pour garantir la liberté américaine...

Le gouvernement des États-Unis doit commander une plus grande proportion du produit intérieur brut que la Chine communiste.

Il doit détenir une part identique à celle de la Russie dictatoriale.

Et il doit détenir une part trois fois supérieure à celle de l'Iran théocratique.

Vous serez peut-être surpris d'apprendre que la liberté américaine s'étend en proportion directe de la dette américaine.

L'Amérique tyrannique a eu besoin de 205 ans pour acquérir 1 000 milliards de dollars de dettes.

Ce n'est qu'en 1981 qu'elle a franchi ce seuil libérateur - et qu'elle est entrée dans le royaume de la liberté.

Quarante-trois ans plus tard, elle est endettée de plus de 34 trillions de dollars. Elle est donc 34 fois plus libre, et nous en remercions le Seigneur.

La plus grande force libératrice de l'histoire américaine

À ce stade, nous devons rendre hommage à la force la plus libératrice de l'histoire américaine. Il s'agit bien sûr du dollar d'après 1971.

En effet, le dollar d'avant 1971 - le dollar garanti par l'or - était l'ennemi de la liberté.

Comme nous l'avons déjà écrit : L'or est inerte. Il résiste aux forces du progrès... et à l'ascension sociale.

Le bien commun lui échappe et il est dépourvu de toute compassion humaine.

L'or a l'esprit civique d'un chat.

L'or ne se préoccupe de rien d'autre que de lui-même, y compris de la liberté.

En attendant, l'or se détourne du son des trompettes. "Tu vas là-bas", dit l'or au dollar papier épris de liberté. "Je reste ici.

La monnaie papier, la monnaie fiduciaire, c'est la monnaie de la liberté.

Elle garantit la liberté à l'intérieur du pays et facilite l'exportation de la liberté à l'étranger.

Voir l'Irak. Voir l'Afghanistan. Voir la Libye.

Avec un peu de chance, l'Iran.

La libération de la Constitution

Tout comme nous sommes reconnaissants pour la libération de l'argent américain, nous sommes reconnaissants pour la libération du droit américain.

Par exemple : L'article 1, section 10, clause 1 de la Constitution des États-Unis stipule, en partie, ce qui suit :

"Aucun État ne fera d'autre chose que des pièces d'or et d'argent un moyen de paiement des dettes".

Existe-t-il aujourd'hui un État qui accepte les pièces d'or et d'argent comme moyen de paiement des dettes ?

La réponse est non. Chaque État s'est libéré des menottes d'or qui le liaient autrefois.

La joie abonde dans les cieux à cause de cela.

Nous célébrons donc la disparition de la Constitution de l'Ancien Testament, la Constitution du "gouvernement ne doit pas".

Et nous célébrons le triomphe de la Constitution du Nouveau Testament, la Constitution "le gouvernement doit".

C'est la Constitution de la liberté.

La Constitution "le gouvernement ne doit pas" a lié et enchaîné l'autorité fédérale. Elle l'a emprisonnée. Elle a donc emprisonné la liberté.

La Constitution libératrice "le gouvernement doit" a supprimé les entraves.

La Constitution "le gouvernement doit" est le garant du New Deal, de la Great Society et de toute autre expansion similaire de la liberté américaine.

Le texte original "le gouvernement ne doit pas" demeure, il est vrai. Ses procédures et formalités demeurent.

La république constitutionnelle a ses trois branches de gouvernement. Elle a sa séparation officielle des pouvoirs - en théorie du moins. Elle a ses protocoles et son décorum.

En d'autres termes, la structure squelettique de la Constitution "le gouvernement ne doit pas" est intacte.

Pourtant, prenez un scalpel en main. Traversez les couches extérieures, passez les tissus intermédiaires, atteignez les entrailles, les organes vitaux.

C'est là que se trouve la Constitution "le gouvernement doit".

L'avenir de la liberté

Nos cofondateurs Bill Bonner et Addison Wiggin, dans Empire of Debt :

Les institutions ont une façon d'évoluer avec le temps - après quelques années, elles ne ressemblent

plus aux originales. Au début du XXI^e siècle, les États-Unis ne ressemblent pas plus à l'Amérique de 1776 que le Vatican sous les papes Borgia ne ressemblait à la chrétienté à l'époque de la dernière Cène...

La Constitution des États-Unis est presque exactement le même document, avec exactement les mêmes mots que lorsqu'elle a été rédigée, mais les mots qui liaient et irritaient ont été transformés en un élastique souple.

Le gouvernement qui ne pouvait ni taxer, ni dépenser, ni réglementer peut désormais faire tout ce qu'il veut. L'exécutif dispose de tous les pouvoirs nécessaires pour faire pratiquement n'importe quoi. Le Congrès suit, comme un simple larbin, en insistant seulement pour que le butin soit réparti.

C'est ainsi que la liberté américaine s'étend. Nous profitons de ses multiples bienfaits.

Qui plus est, nous gardons une foi résolue et inébranlable dans l'avenir de la liberté. Sa marche en avant se poursuivra.

Un jour lointain, si les dieux sont cléments, le gouvernement des États-Unis absorbera 100 % du produit intérieur brut.

Ce jour-là, les États-Unis entreront enfin dans l'Eden.

Ils atteindront la liberté absolue et parfaite...

[▲ RETOUR ▲](#)

Trump s'engage à stopper les dollars de Biden

Jim Rickards 30 janvier 2024



Lors d'un récent meeting de campagne dans le New Hampshire, Donald Trump a réitéré ce qu'il dit depuis des mois : les monnaies numériques des banques centrales sont dangereuses et il n'en autoriserait jamais une s'il était élu :

Ce soir, je fais également une autre promesse pour protéger les Américains de la tyrannie gouvernementale. En tant que président, je n'autoriserai jamais la création d'une monnaie numérique de banque centrale...

Une telle monnaie donnerait... à notre gouvernement fédéral, le contrôle absolu de votre argent. Ils pourraient prendre votre argent. Vous ne sauriez même pas qu'il a disparu. Ce serait une dangereuse

menace pour la liberté.

Bienvenue à bord, M. le Président.

Si vous avez suivi mes écrits, vous savez que cela fait près de deux ans que je tire la sonnette d'alarme au sujet de ce que j'appelle les Biden Bucks. J'ai mis en garde contre le projet de Joe Biden de contrôler votre argent et de vous priver totalement de votre droit à la vie privée.

J'aime à penser que quelqu'un a porté mes avertissements à l'attention de Donald Trump, car je suis l'une des rares personnes à avoir souligné les dangers que représentent les Biden Bucks pour la liberté des Américains. Je serais très heureux si j'étais au moins partiellement responsable de leur arrêt.

Les Biden Bucks en bref

Pour vous mettre au courant, Joe Biden prévoit de remplacer votre argent liquide par de nouvelles monnaies électroniques.

Ces nouvelles monnaies électroniques sont appelées CBDC - ou, encore une fois, "monnaies numériques des banques centrales" (j'aime les appeler "Biden Bucks" parce que je veux que Biden s'attribue tout le mérite de ce que je considère comme des crimes contre les citoyens américains).

Ces Biden Bucks bénéficieraient du soutien total de la Réserve fédérale américaine. Ils remplaceraient le dollar liquide ("fiat") que nous avons aujourd'hui. Si M. Biden parvient à ses fins, ils deviendront la seule monnaie obligatoire des États-Unis.

Qu'est-ce que cela signifie pour vous ? Votre argent ne vous appartiendrait plus vraiment. Il serait soumis au contrôle du gouvernement, comme l'a dit Donald Trump dans le New Hampshire.

Nous constatons déjà que de nombreux détaillants n'acceptent plus d'argent liquide aux États-Unis. Que se passera-t-il lorsque l'argent liquide sera totalement éliminé des transactions de paiement ?

Vous avez atteint votre quota !

Imaginez un peu. Pour faire avancer sa nouvelle arnaque verte, que se passerait-il si Joe Biden et ses acolytes décidaient que l'essence doit être rationnée ?

Vos Biden Bucks pourraient devenir inutiles à la pompe à essence une fois que vous aurez acheté une certaine quantité d'essence en une semaine ! Vous voulez de l'essence, mais tout ce que vous obtenez, c'est un message d'un seul mot : Refusé.

C'est ça, le contrôle ?

Biden Bucks créerait de nouveaux moyens pour le gouvernement de contrôler la quantité d'un article que vous pouvez acheter, voire de restreindre les achats. Il comptabiliserait toutes les décisions financières que vous prenez.

Dans un monde de Biden Bucks, le gouvernement saura même où vous vous trouvez physiquement au moment de l'achat.

De là à vous soumettre à une enquête du FBI si vous votez pour le mauvais candidat ou si vous faites des dons au mauvais parti politique, il n'y a qu'un pas. Si tout cela semble extrême, fantastique ou tiré par les cheveux, ce n'est pas le cas.

C'est en train de se produire

Récemment, le FBI et le Financial Crimes Enforcement Network (FinCEN) ont envoyé des lettres aux banques américaines pour leur demander d'identifier et de fournir au gouvernement une liste de clients utilisant Zelle, Venmo et d'autres canaux de paiement similaires qui ont mentionné "MAGA" ou "Trump" dans leurs messages.

Ils ont également demandé des détails sur les achats en librairie d'articles "religieux", dont des bibles. Enfin, ils ont demandé des détails sur les personnes ayant fait des achats chez Cabela's, Dick's Sporting Goods ou Bass Pro Shops, sans doute parce qu'ils considèrent qu'il s'agit d'endroits où l'on achète des armes et des munitions.

Il s'agit là d'une violation flagrante du premier amendement (liberté d'expression, liberté de religion), du deuxième amendement (droit de porter des armes) et du quatrième amendement (pas de perquisition et de saisie abusives).

Ce n'est pas un crime d'écrire "MAGA", etc. et il n'y a donc pas de base raisonnable pour suspecter un crime, et donc aucun droit d'obtenir l'information sans un mandat, qui nécessite un juge. Tout juge rejetterait probablement la demande de mandat puisqu'il n'y a pas de cause probable.

Il s'agit d'un cas évident de profilage qui pourrait bien impliquer l'IA. Si vous tirez sur quelqu'un et que vous portez un chapeau MAGA, vous serez arrêté pour le tir, pas pour le chapeau. Dans ce cas, le chapeau suffit à vous mettre sous surveillance parce que vous avez été profilé comme "ennemi du peuple" selon la définition du gouvernement.

J'avais prédit que ce type de surveillance se produirait avec l'utilisation des Biden Bucks, puisque le gouvernement disposerait de vos données financières sans avoir à se rendre dans les banques ou à obtenir un mandat. J'aimerais dire que j'avais tort, mais malheureusement j'avais raison.

Le FBI n'attend pas les Biden Bucks

Il semble que le FBI n'attende pas les CBDC. Il collecte les mêmes informations que celles que nous avons annoncées directement auprès des banques. J'ai spécifiquement averti que les "livres" seraient une catégorie que le FBI souhaiterait connaître, car elle permet d'établir des profils.

Cela va de pair avec les révélations antérieures selon lesquelles le FBI ciblait les catholiques traditionnels (en particulier ceux qui assistent à des messes en latin) pour les surveiller en tant que terroristes potentiels.

C'est exactement la raison pour laquelle j'ai tiré la sonnette d'alarme en 2022. Cette administration s'est engagée non seulement à prendre le contrôle de votre argent avec les Biden Bucks, mais aussi à utiliser le FBI et d'autres agences gouvernementales pour vous priver de vos droits en tant que citoyens.

Cela ne devrait pas vous surprendre si vous avez remarqué comment l'administration a utilisé ces agences pour punir ses opposants politiques.

Des dénonciateurs du FBI se sont également manifestés pour révéler que le FBI abaissait ses normes afin de recruter davantage de candidats ayant des opinions politiques "de gauche". Ils affirment que l'agence attire des candidats qui cherchent à être "des agents du changement social plutôt que de protéger le pays".

Un dénonciateur a déclaré qu'il (ou elle) avait rejeté un candidat à un poste d'agent spécial parce que la seule expérience professionnelle du candidat était "d'avoir travaillé deux ans comme barista dans un café et d'être titulaire d'une licence en histoire de l'art".

Ce n'est pas exactement le stéréotype de l'agent du FBI, c'est le moins que l'on puisse dire. Mais le quartier général a ordonné au dénonciateur ultérieur de transmettre la candidature. Il n'est pas difficile d'imaginer les abus que ce type de FBI pourrait commettre dans un système de Biden Bucks.

Jusqu'où cela ira-t-il ? Certains républicains commencent à réagir.

La riposte

Le sénateur Tim Scott demande maintenant des explications au département du Trésor (qui gère le Financial Crimes Enforcement Network, FinCEN), qui a demandé aux banques des informations sur les achats religieux de leurs clients, y compris des bibles, en tant que preuve de terrorisme intérieur.

Le FBI travaillait côte à côte avec le FinCEN sur ce dossier. (J'ai pénétré dans le siège du FinCEN dans le cadre de mon travail au sein de la communauté du renseignement).

Le président Trump a raison. Les Biden Bucks sont une dangereuse menace pour la liberté. Ils menacent nos libertés constitutionnelles et donnent au gouvernement le contrôle total de nos informations financières privées.

Un changement de leadership est notre dernier espoir d'arrêter cette folie. Avec tant de libertés en jeu, chaque candidat à la présidence (à l'exception de Biden, pour des raisons évidentes) devrait être contraint de prendre position sur cette question cruciale.

▲ [RETOUR](#) ▲

.Les économies submergées de l'Europe

Sean Ring 1 février 2024



"L'Inde est peut-être une économie émergente, mais le Royaume-Uni est une économie submergée", s'est écrié le père de mon ami.

Il y a quelques années à peine, mon ami G a fait venir ses parents de son Chennai natal au Royaume-Uni. Son objectif était de s'assurer qu'ils bénéficient des meilleurs soins médicaux possibles. Ils pourraient ainsi vivre dans une ville passionnante comme Londres, rester en bonne santé et vivre longtemps près de leur famille.

Il y a quelques semaines, G les a renvoyés en Inde parce que les services médicaux anglais les ont consternés !

Oui, les parents de G préfèrent que des médecins indiens s'occupent d'eux plutôt que de rester bouche bée devant les merveilles de la médecine sociale européenne. (N'oubliez pas de le mentionner la prochaine fois que vos idiots de copains gauchistes vous diront à quel point les soins de santé en Europe sont excellents).

Comment cela a commencé

G et moi avons été diplômés de la London Business School en 2002. On lui a immédiatement proposé un poste chez Goldman Sachs, qui a débouché sur un partenariat, un salaire et des avantages.

Et mon Dieu, il a réussi ! J'ai le regret de vous annoncer que vous seriez peut-être beaucoup plus riches si G écrivait cette chronique.

J'ai rencontré le père de G au Cap lorsque G nous a offert des billets pour la Coupe du monde 2010. Ah, les avantages d'être ami avec un partenaire de Goldman !

L'Allemagne a battu Messi et l'Argentine au Green Point Stadium (aujourd'hui rebaptisé Cape Town Stadium). Mais le clou du voyage a été un survol en hélicoptère des Douze Apôtres, à l'endroit où l'océan Atlantique et l'océan Indien se rejoignent.



Je me souviens également d'un fantastique repas dans un restaurant éthiopien, et je me suis demandé : "Quel genre de cuisine les bienfaiteurs de la collecte de fonds "We Are The World" peuvent-ils bien avoir ?

Le père de G était aussi charmant et intelligent que lui, et j'ai beaucoup apprécié leur compagnie. À ce jour, c'est la seule fois où je suis allé en Afrique du Sud.

Je ne me souviens pas si G m'a donné l'idée d'importer mes parents en Italie, en suivant son exemple. Mais je suis sûr que le fait d'entendre son intention a eu un impact.

Une partie de moi a ri lorsque j'ai appris la nouvelle du départ des parents de G, car mon père, le philosophe et chauffeur de camion John Ring, a beaucoup de mal à s'adapter à l'Italie.

Pour un homme qui n'a cessé de dénoncer la stupidité du gouvernement, le vieux routier ressemble plus à Lee Iacocca qu'à Ron Paul.

Mais je n'ai pas fait venir mes parents pour les soins de santé. Je les ai fait venir pour qu'ils passent du temps avec leur petit-fils, qu'ils mangent la meilleure viande rouge et qu'ils boivent le meilleur vin rouge que la terre verte de Gaïa puisse offrir. Oh, et pour les éloigner de la redoutable frontière Tex-Mex (ce qui n'est pas vraiment une frontière).

Le pays du manque

Mais ne nous voilons pas la face : L'Europe a de gros problèmes. Elle s'auto-strangule économiquement en raison d'une réglementation excessive. Sur le plan des ressources, la terre européenne ne vaut pratiquement rien. Et avec des amis comme **Joke Biden**, qui a besoin d'ennemis ?

Vous n'avez pas entendu ?

Grâce à Biden qui tente de punir le Texas pour sa désobéissance flagrante dans la pose de barbelés, le POTUS a annoncé une pause temporaire dans les décisions en cours sur les exportations de gaz naturel liquéfié (GNL) vers des pays non membres de l'ALE [Accord de libre-échange], jusqu'à ce que le ministère de l'énergie puisse mettre

à jour les analyses sous-jacentes pour les autorisations.

Quoi ?

En clair, le président Tête de Patate s'est servi du lobby vert pour éviter de paraître mesquin et rancunier dans sa façon de traiter les Texans... mais il a vraiment baisé l'Europe.

Victoria Nuland a enfin eu l'occasion de "faire la nique à l'UE". En effet, l'Europe dépend du GNL américain depuis que des "parties inconnues" (clin d'œil) ont fait sauter les gazoducs Nordstream. Cet acte de terrorisme contre des infrastructures civiles a privé les Européens du gaz russe abondant et bon marché acheminé par gazoduc, au nom de la solidarité avec l'Ukraine.

S'engager dans une bagarre à propos de l'Ukraine était stupide pour les États-Unis. Soutenir les États-Unis est un suicide économique pour l'Europe.

Comme l'a dit Henry Kissinger avant d'entrer dans l'enfer éternel, "**être un ennemi des États-Unis peut être dangereux. Mais être un ami est fatal**".

C'est pourquoi nous n'avons pas d'économies émergentes en Europe. Comme l'a dit le père de G, nous avons des économies "submergées".

L'Eurotrash est vert

"L'Amérique innove. La Chine réplique. L'Europe régleme".

Ce n'est pas seulement la faute des États-Unis, mais les États-Unis ont accéléré le seppuku économique de l'Europe. Au lieu d'inciter les Européens à sortir du gouffre, les États-Unis leur ont dit de sauter.

Prenons quelques exemples.

L'Allemagne

L'Allemagne, qui était autrefois une puissance manufacturière mondiale, a connu une désindustrialisation progressive au cours des dernières années. Ce déclin est attribué à une confluence de facteurs.

Hausse des coûts de l'énergie : La dépendance de l'Allemagne à l'égard des combustibles fossiles, en particulier du gaz russe, la rend vulnérable aux fluctuations des prix de l'énergie. Toutefois, cette dépendance n'était pas préjudiciable tant que les États-Unis ne s'opposaient pas à la Russie. La guerre en Ukraine et les sanctions qui en ont découlé ont entraîné une hausse des coûts énergétiques pour les entreprises.

Pressions concurrentielles : L'industrie manufacturière mondiale est devenue de plus en plus compétitive, les économies émergentes comme la Chine offrant des coûts de main-d'œuvre plus faibles et des incitations à l'investissement attrayantes. Les entreprises allemandes ont subi des pressions pour délocaliser leur production vers ces régions à faibles coûts. Elles ont également commencé à s'installer aux États-Unis pour échapper aux coûts énergétiques et **aux taxes insensées de l'Europe**.

Numérisation et automatisation : L'essor de l'automatisation et les progrès technologiques ont transformé de nombreuses industries, entraînant des pertes d'emplois dans les secteurs manufacturiers traditionnels.

Évolution des préférences des consommateurs : La demande de biens s'est déplacée vers les services et les expériences, réduisant le besoin de certains produits manufacturiers traditionnels.

Royaume-Uni

Je tirerais le levier pour le Brexit un millier de fois encore. Mais je ne voterai jamais pour les crétins de conservateurs qui mènent le Royaume-Uni à sa perte.

La mondialisation : L'essor de la mondialisation a permis aux entreprises de s'approvisionner plus facilement dans des endroits moins chers, ce qui a accentué la pression sur les fabricants britanniques.

La financiarisation : Le secteur financier britannique s'est considérablement développé au cours des dernières décennies, détournant les investissements de l'industrie manufacturière. La City de Londres (centre financier) représente entre 8 et 16 % de l'économie britannique.

Évolution des préférences des consommateurs : Comme en France, la demande de biens s'est déplacée vers les services et les expériences.

La France

La France est un pays incroyablement productif lorsqu'elle a envie de travailler, mais elle n'a pas bien réussi à s'adapter à la modernité.

L'évolution de l'économie mondiale : La montée en puissance de nouvelles industries manufacturières en Asie, en particulier en Chine, a poussé les fabricants français à rivaliser en termes de prix et de qualité.

Coûts de la main-d'œuvre : Le coût relativement élevé de la main-d'œuvre en France par rapport à d'autres pays européens rend l'investissement dans l'industrie manufacturière moins attrayant pour les entreprises.

Politiques gouvernementales : Certaines politiques gouvernementales, telles que des impôts élevés et des réglementations strictes, ont été considérées comme un frein à la croissance de l'industrie manufacturière française.

Évolution des préférences des consommateurs : La demande de biens s'est déplacée vers les services et les expériences, réduisant le besoin de certains produits manufacturés traditionnels.

Synthèse

Ces trois pays sont également dirigés par des écolos qui se sont donné pour mission de ramener leur pays à l'âge de pierre. Ils ont attaqué leurs agriculteurs, qui les ont littéralement couverts de merde en retour. Ils comptent également un grand nombre d'immigrés qui refusent catégoriquement de s'assimiler.

À l'instar de la Russie, il ne faut pas s'étonner si ces pays se tournent vers l'Est. Ils n'obtiendront d'aide nulle part ailleurs.

▲ [RETOUR](#) ▲

Le récit de Wall Street versus la réalité

Brian Maher 1 février 2024





"Comme va le mois de janvier, va l'année".

C'est ce que dit une vieille rengaine de Wall Street.

Le mois de janvier 2024 est terminé. Comment s'est déroulé janvier 2024 ?

L'indice Dow Jones Industrial Average a ouvert le mois de janvier à 38 033.

Il a clôturé le mois de janvier à 38 355.

L'indice Dow Jones a donc enregistré une efflorescence de 322 points en janvier.

Si l'année se déroule comme janvier... 2024 se terminera en trèfle.

Mais le fera-t-elle ? Peut-être. Peut-être pas.

Désolé, Wall Street

Hier, M. Powell a anéanti les aspirations de Wall Street à un "pivot" en mars.

Il s'est emparé de son télégraphe et a fait savoir à Wall Street qu'une baisse des taux en mars était exclue :

Je ne pense pas qu'il soit probable que le comité atteigne un niveau de confiance suffisant d'ici la réunion de mars pour déterminer que mars est le moment de [réduire les taux]... Ce n'est probablement pas le cas le plus probable.

"Probablement pas" se traduit par "certainement pas".

Pauvre Wall Street. Pauvre, pauvre Wall Street.

L'indice Dow Jones a perdu quelque 400 points sur la journée - les plus grandes effusions de sang ont suivi la déception de la Réserve fédérale.

Avant l'annonce, la probabilité d'une baisse en mars était de 65 %. Et maintenant ?

Les probabilités d'une réduction en mars s'élèvent à 37,5 %.

La déclaration de la Fed n'a réservé aucune surprise", a déclaré Oliver Pursche, de Wealthspire Advisors, avant d'ajouter : "Il semble que de nouvelles hausses de taux soient envisagées :

Il semble que de nouvelles hausses de taux ne soient plus à l'ordre du jour, ce qui est positif, mais les investisseurs devraient continuer à s'attendre à des taux plus élevés pendant plus longtemps, car nous

sommes encore loin du type de données économiques qui pousseraient la Fed à abaisser ses taux.

Selon M. Art Hogan, de B. Riley Wealth, il y a une bonne et une mauvaise nouvelle :

La bonne nouvelle, c'est que nous pouvons oublier tout nouveau resserrement. La mauvaise nouvelle, c'est que c'est "quand", et non "si", qu'ils vont baisser les taux, et ce "quand" a été repoussé jusqu'à ce qui était la limite du consensus.

C'est ainsi. Nous notons que la probabilité d'une baisse des taux en mai est passée à 59,5 %.

L'inflation est-elle vraiment en train de mourir ?

Les taux oscilleront entre 3,75 % et 4 % d'ici la fin de l'année, affirme le marché.

Ils se situent actuellement entre 5,25 % et 5,50 %.

L'hypothèse du marché est que l'inflation est presque résorbée. Elle va encore reculer et la Réserve fédérale pourra commencer à baisser ses taux.

Est-ce vrai ? Nous observons que la masse monétaire M2 a augmenté de 100 milliards de dollars depuis octobre.

Nous constatons également que les chaînes d'approvisionnement restent, dans une large mesure, déconnectées.

Ces éléments ne suggèrent pas une déflation ou une désinflation, mais une inflation persistante.

La Réserve fédérale affirme qu'elle n'abandonnera pas tant que l'inflation ne sera pas retombée à son taux "Boucles d'or" de 2 %.

L'inflation, telle qu'elle est définie officiellement, s'élève à 3,4 %.

La Réserve fédérale est donc à portée de main de son objectif de 2 %. Mais elle n'est pas à portée de main de son objectif de 2 %.

Ainsi, le "pivot" joyeux de Wall Street pourrait être reporté au-delà du mois de mars.

L'argumentaire contrarien

Voici une raison supplémentaire de croire en une inflation persistante :

Les experts sont presque tous d'accord pour dire que l'inflation est enrayée. Ils pensent que la Réserve fédérale remettra bientôt ce tigre en cage.

Et lorsque les experts sont dans un camp... nous décampons instinctivement vers le camp opposé.

Nous nous méfions des foules - des foules d'experts en particulier.

Il s'agit certes d'un parti pris, d'une disposition, d'un préjugé. Nous ne prétendons pas qu'il soit entièrement rationnel.

Et les événements peuvent prouver que nous nous sommes trompés. Peut-être la Réserve fédérale finira-t-elle par s'emparer de l'inflation.

Pourtant, nous nous accrochons à notre instinct.

Notre jugement est-il altéré par le pessimisme ? Peut-être. Pourtant, une étude récente indique que le pessimisme est du réalisme.

Qui plus est, le pessimisme est synonyme d'intelligence.

Les pessimistes sont plus intelligents

L'université de Bath, au Royaume-Uni, a mené une étude publiée dans le Personality and Social Psychology Bulletin.

Dont voici un extrait :

La raison pour laquelle les humains tendent vers un optimisme irréaliste est une énigme, car cela peut conduire à un comportement excessivement risqué et à une incapacité à prendre des mesures de précaution. En utilisant les données d'un vaste échantillon national représentatif du Royaume-Uni, nous affirmons que le biais d'optimisme est en partie une conséquence d'une faible cognition, mesurée par un large éventail de compétences cognitives, notamment la mémoire, la fluidité verbale, le raisonnement fluide et le raisonnement numérique.

Nous définissons l'optimisme irréaliste comme la différence entre les attentes financières d'une personne et la réalisation financière qui s'ensuit, mesurée annuellement sur une décennie. Toutes choses égales par ailleurs, les personnes dont les capacités cognitives sont les plus élevées connaissent une augmentation de 22 % (53,2 %) de la probabilité de réalisme (pessimisme) et une réduction de 34,8 % de l'optimisme par rapport aux personnes dont les capacités cognitives sont les plus faibles. Cela suggère que les conséquences négatives d'un état d'esprit excessivement optimiste peuvent, en partie, être un produit secondaire du véritable facteur déterminant, une faible capacité cognitive.

Plus encore :

Les résultats que nous présentons prouvent que la précision des prévisions est liée à la capacité cognitive. Plus précisément, nous constatons qu'une plus grande capacité cognitive est associée à une plus grande incidence de réalisme et de pessimisme dans les croyances et à une plus faible incidence d'optimisme irréaliste...

Parallèlement à l'abondante littérature sur l'optimisme irréaliste, il existe une littérature sur l'excès de confiance, c'est-à-dire la surestimation ou la précision excessive des estimations que l'on fait de ses propres capacités (Moore & Healy, 2008). Comme pour l'optimisme irréaliste, l'excès de confiance s'est avéré être un trait humain omniprésent qui présente d'importants avantages affectifs, tels que le maintien de l'estime de soi...

Les experts, en résumé

L'excès de confiance n'est-il pas un trait distinctif des experts ? Une observation rigoureuse nous apprend que c'est le cas.

Ne croient-ils pas en leur sagacité supérieure ? Là encore, l'expérience nous apprend que c'est le cas.

D'où notre incrédulité à leur égard. D'où notre incrédulité - ou du moins notre suspicion - à l'égard de la théorie de l'inflation.

Cette incrédulité est désormais validée par la science.

Nous ne sommes donc pas pessimistes. Nous sommes réalistes, selon les conclusions calculées de la science.

Et le réalisme est supérieur à l'optimisme. Bien sûr, il y a là un danger...

Validés par la science, nous pouvons être séduits par la croyance en notre propre sagacité.

Nous pourrions basculer dans la croyance extrême selon laquelle le pessimisme équivaut entièrement au réalisme.

Et si nous nous trompons ?

Nous devons donc reconnaître des limites. Nous devons admettre que la science peut se tromper.

Il est même possible que l'optimisme soit du réalisme.

Prenons l'exemple de la prospérité durable des imbéciles, des ivrognes et des États-Unis d'Amérique.

Le chancelier de fer de l'Allemagne, Herr Bismarck, a déclaré un jour que "Dieu s'occupe des imbéciles, des ivrognes et des États-Unis d'Amérique".

Leur prospérité continue n'est-elle pas le triomphe de l'optimisme sur le pessimisme ?

Nous devons admettre que c'est le cas. Un pessimiste parierait contre chacun d'entre eux.

Pourtant, on ne peut nier leur prospérité continue.

Nous ne pouvons pas parler de l'invigilation future par Dieu des fous et des ivrognes.

Cependant, il donne de fortes indications qu'il détourne son regard des États-Unis d'Amérique...

▲ [RETOUR](#) ▲

• La brutalité du coeur

rédigé par Bill Bonner 30 janvier 2024



Jean-Pierre : traduction en reprise parce-que la traduction de d'hier était trop mauvaise.

Lorsqu'un empire touche à sa fin, le véritable ennemi vient de l'intérieur.



Quel désastre. Trump vs. Biden. Deux individus que nous connaissons déjà. Voici un extrait du récent discours de campagne de Donald Trump, dans le New Hampshire :

« Nous sommes devenus une nation infestée par la drogue et la criminalité, incapable de résoudre le moindre problème. Nous ne pouvons plus résoudre les problèmes les plus simples. Nous ne pouvons rien faire. Nous faisons face à une peine de mort. »

Les deux candidats semblent perdre la tête, comme ils l'ont déjà fait. Voici ce que rapporte TheNetWorthOf :

« Biden montre-t-il des signes de la maladie d'Alzheimer ? Est-il apte à exercer sa fonction ?

Des experts de la santé ont noté que la répétition de mots, de phrases ou d'histoires dans un court laps de temps peut être un signe potentiel de démence ou d'Alzheimer.

[...] Le président Biden a fait l'objet d'un examen minutieux pour diverses gaffes verbales commises lors de ses discours publics. Ces maladroitness ont suscité des inquiétudes croissantes quant à sa santé mentale, de la part de personnes issues de tous les horizons politiques. »

Fantaisie et absurdité

L'un des fantasmes prêchés et approuvés dans les temples américains était la fiabilité transcendante de la démocratie. Les Américains en sont venus à croire que leur système gouvernemental était si parfait qu'il excusait le péché et effaçait l'erreur.

Et elle a apporté au pays les dirigeants dont il avait besoin quand il en avait besoin... jusqu'à l'élection de Donald Trump. C'est là que les lecteurs du *New York Times* ont été encouragés à repenser le système.

L'équipe Clinton a estimé que la démocratie américaine n'avait pas vraiment échoué, mais qu'elle

avait été poignardée dans le dos par la Russie ! D'une manière ou d'une autre, un petit groupe de blogueurs et d'influenceurs russes, à peine anglophones et disposant d'un budget minuscule, aurait réussi à faire ce que des millions d'experts et d'influenceurs pro-Hillary, soutenus par les lobbyistes les plus riches du pays, n'ont pas réussi à faire : persuader les électeurs d'élire un crétin fanfaron, Donald T., plutôt que l'incompétente, mais rapide et rusée, Hillary C.

Pendant deux ans, ils se sont accrochés à la théorie de l'ingérence russe comme un enfant à son ours en peluche, réconfortés par des audiences, des procureurs spéciaux, des entretiens, des interrogatoires, des milliers de pages de « preuves »... des millions de dollars dépensés... et des milliers d'articles de « presse » de complaisance faisant la promotion de ce fantasme. Enfin, en avril 2019, le rapport Mueller a montré que tout cela était absurde.

Et puis, à l'automne 2020, lorsque les votes ont été comptabilisés, *mirabile dictu*, il a été décidé que les élections étaient pures et intègres, en fin de compte !

Démocratie vs. autocratie

L'expression « ingérence électorale » est rapidement devenue synonyme de théorie du complot farfelue et de menace pour la démocratie elle-même. Quiconque croyait que les résultats pouvaient être truqués dans un sens ou dans l'autre était qualifié de suprémaciste blanc ou de traître. M. Biden avait été élu de manière juste par un électorat avisé. Aucune autre discussion n'était admise. La démocratie ne doit pas être bafouée ou contestée. Plus jamais.

Biden a déclaré qu'il « *défendrait les intérêts des citoyens sur les questions qui leur tiennent le plus à cœur* ». Les sondages ont montré que les électeurs se souciaient moins de la « protection de la démocratie » que de toute autre question électorale. Néanmoins, M. Biden a déclaré que le défi majeur de son administration serait la lutte de la démocratie contre l'autocratie.

On ne sait toujours pas de quel côté il se situe. Mais cela n'a guère d'importance. Ce qui compte pour l'élite, les classes dirigeantes, les décideurs, c'est d'avoir plus de pouvoir et plus d'argent. Et ils l'ont obtenu. Grâce à Trump et à Biden. La dette américaine est passée de 20 000 milliards de dollars en 2016 à 34 000 milliards de dollars aujourd'hui, avec de nouvelles subventions, des programmes en tout genre et des gâchis multiples.

Mais pour ce qui est du « peuple »... eh bien, ils sont les grands perdants. Les prix à la consommation sont environ 20% plus élevés que lorsque M. Biden a pris ses fonctions, et près de 30% au-dessus de ce qu'ils étaient, lorsque Trump a été élu.

Et qu'est-ce que « le peuple » pense de tout cela ? Reuters rapporte :

« Les Américains sont mécontents de la probabilité d'une nouvelle élection entre le président démocrate Joe Biden, et son prédécesseur républicain Donald Trump... »

[...] 67% des personnes interrogées de lundi à mercredi ont déclaré qu'elles étaient 'lassées

de voir les mêmes candidats aux élections présidentielles', et qu'elles voulaient 'de la nouveauté'. »

D'après Gallup, il ressort que dans les sondages, Biden et Trump sont aussi peu appréciés l'un que l'autre. Biden est perçu favorablement par 41% des adultes américains, et Trump par 42% d'entre eux.

Bien, en théorie...

La cote la plus favorable, selon Gallup, est celle d'un homme qui n'est ni républicain ni démocrate... Robert F. Kennedy Jr. « *Kennedy arrive facilement en tête de liste avec 52% d'opinions favorables.* »

La seule véritable qualification de Biden est qu'il pourrait être capable de battre Donald Trump. Et vice versa.

En théorie, la démocratie est une bonne chose. Tout le monde vote. La majorité l'emporte. Mais en pratique, dans un empire défunt et dégénéré, c'est un spectacle pitoyable.

Jefferson lisait le latin, le grec, l'allemand, l'italien et le français. Il a joué du violon, inventé une machine à chiffrer, et créé le premier fauteuil pivotant.

John Adams a négocié la fin de la guerre d'Indépendance ; ses écrits, *Thoughts on Government*, ont constitué les bases de la Constitution américaine.

George Washington était un géomètre compétent, un agriculteur expérimenté et un héros de guerre reconnu. En tant que commandant de l'armée continentale, il l'a guidée à travers les jours sombres de Valley Forge, jusqu'à la victoire finale à Yorktown.

Ils étaient différents. Et ils étaient nécessaires pour construire une grande nation.

Aujourd'hui, nous avons les escrocs dont nous avons besoin pour la démolir.

▲ [RETOUR](#) ▲

.Civilisation contre barbarie

La Cour internationale de justice donne le coup de grâce...

Bill Bonner 29 janvier 2024



Bill Bonner nous écrit de Youghal, en Irlande...



Il s'agissait d'une confrontation. Un "ordre fondé sur des règles"... contre la puissance de feu. La loi contre la force brute. La civilisation contre la barbarie.

Vendredi, la Cour internationale de justice a rendu son verdict :

La Cour internationale de justice a ordonné vendredi à Israël de prendre des mesures pour prévenir les actes de génocide dans le cadre de la guerre qu'il mène contre le Hamas dans la bande de Gaza, mais elle n'a pas demandé de cessez-le-feu immédiat, rapporte Reuters.

Statuant sur une affaire portée par l'Afrique du Sud, la Cour a déclaré qu'Israël devait s'assurer que ses forces ne commettaient pas de génocide et prendre des mesures pour améliorer la situation humanitaire des civils palestiniens dans l'enclave.

Dans son arrêt, 15 des 17 juges du panel de la Cour internationale de justice (CIJ) ont voté en faveur de mesures d'urgence qui couvrent la plupart des demandes de l'Afrique du Sud, à l'exception notable de l'arrêt de l'action militaire israélienne à Gaza.

Même la juge américaine, Joan E. Donoghue, s'est rangée du côté de la majorité.

S'agit-il d'un progrès ? L'arrêt a été largement ignoré aux États-Unis ; "combien de divisions la CIJ compte-t-elle ?" aurait pu demander Anthony Blinken, s'il avait eu le sens de l'humour.

Mais il a fait la une des journaux dans le reste du monde. C'était quelque chose de nouveau. Une nation tente d'empêcher un massacre perpétré par une autre nation en faisant appel à un tribunal international.

Des preuves plausibles

Quoi qu'il en soit, c'est bien la première fois qu'une bande d'extrémistes religieux en marge du monde civilisé - sans marine - tente d'imposer un blocus maritime. Et c'est la première fois qu'un tel "acte de terrorisme" (tirer sur des navires de passage) a été commis avec l'approbation apparente de "l'ordre fondé sur des règles". En d'autres termes, maintenant que

la CIJ a trouvé des preuves plausibles de génocide, toutes les nations sont censées faire ce qu'elles peuvent pour l'empêcher. Jusqu'à présent, les Houthis sont les seuls à prendre cette responsabilité au sérieux... ce qui est en soi extraordinaire.

Il convient de noter que la CIJ n'a pas demandé à Israël d'arrêter ses activités militaires... elle a simplement vérifié qu'il ne commettait pas de génocide. Cela laisse aux Israéliens une certaine marge de manœuvre pour débattre de ce qui constitue spécifiquement un "génocide" et de la question de savoir s'ils en sont coupables.

D'un autre côté, cela met tout le monde en garde. L'ordre fondé sur des règles nous observe. Va-t-il s'imposer ?

Le progrès de la civilisation a été en grande partie une tendance vers moins de force brute et plus de droit. Moins de violence... plus de consensus, plus de règles coutumières. Plus d'accords gagnant-gagnant. Moins d'accords gagnant-perdant. Et aujourd'hui, la plupart des transactions privées, dans la plupart des endroits, sont de type gagnant-gagnant.

À quelques exceptions près. Les voleurs à l'étalage, par exemple, prennent... ils ne donnent pas. Les violeurs ne négocient pas non plus. Mais, en général, nous attendons de nos concitoyens qu'ils nous traitent comme nous le ferions pour eux.

La grande exception, c'est le gouvernement. Il revendique le droit d'utiliser autant de violence que nécessaire pour parvenir à ses fins. Il prend notre argent. Il met les gens en prison. Il bombarde et assassine.

La mort par démocide

Aux États-Unis, un mouvement se dessine pour limiter le nombre d'armes à feu (466 millions !) détenues par des particuliers. Mais ce sont les armes à feu - fusils, artillerie, bombes, chars - utilisées par les forces de l'ordre qui font le plus de dégâts. Parfois, les autorités fédérales les utilisent pour tuer leurs propres citoyens. Parfois, ils les utilisent pour tuer des étrangers.

Dans son ouvrage de 1994 intitulé "**Death by Government**", R.J. Rummel parle de "démocide". Il évalue le nombre total de morts pour le siècle dernier à 262 millions... et le siècle n'était pas encore terminé.

Lors de la Seconde Guerre mondiale, aucun des deux camps ne s'est soucié de respecter les règles. Les Japonais ont été brutaux et criminels (plus tard, nombre d'entre eux ont été jugés et condamnés pour crimes de guerre) en Extrême-Orient. Les Allemands voulaient exterminer des groupes entiers de personnes, y compris des millions de Slaves et de Juifs (entre autres) qu'ils considéraient comme inférieurs. Les procès de Nuremberg ont condamné et pendu quelques-uns d'entre eux.

Mais les Alliés avaient aussi du sang innocent sur les mains. L'Union soviétique a assassiné des millions de soldats et de non-combattants de diverses manières - en affamant les prisonniers de guerre... et en exécutant des officiers polonais.

Les Anglais et les Américains ont bombardé Dresde pendant trois jours en 1945, faisant 25 000 morts, presque tous des civils. Arthur "Bomber" Harris, chef du commandement des bombardiers de la RAF britannique, a qualifié cette attaque d'"acte de terreur". À titre de comparaison, il a fallu trois mois à Israël pour faire autant de victimes.

Ensuite, dans ce qui semblait n'avoir aucun objectif militaire, les États-Unis ont lâché deux bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki (des cibles civiles) alors même que le Japon tentait de se rendre.

Le pouvoir au détriment du droit

Les vainqueurs ne sont toutefois pas poursuivis pour crimes de guerre. Au contraire, ils sont gravés dans le granit et prêchent la vertu de suivre les "règles". Après la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis ont établi les règles. Puis ils les ont interprétées à leur guise.

L'attaque de l'Irak, par exemple, sans provocation, presque à l'improviste, était manifestement une violation des règles. Mais personne n'aimait l'Irak. Et la guerre a été menée en respectant au moins raisonnablement les règles de la guerre. Les civils n'ont pas été pris pour cible. La guerre s'est donc achevée sans gain pour les vainqueurs, mais sans confrontation majeure avec "l'ordre fondé sur des règles".

Mais après le 7 octobre 2023, les États-Unis ont cessé de parler de règles. Son allié numéro un au Moyen-Orient, Israël, a commencé à faire des choses qui ont suscité l'indignation du monde entier, en tuant des milliers de civils. Cela a conduit l'Afrique du Sud à accuser Israël de "génocide". Le Yémen (du moins sa partie dominée par les Houthis) a imposé un blocus limité aux navires israéliens.

Et maintenant que la CIJ a statué contre Israël... quelle est la prochaine étape ? Israël va-t-il se plier à la loi ? Ou va-t-il ignorer la Cour et devenir un hors-la-loi ? Qui gagne ? Les règles ? Ou la puissance de feu ?

En fin de compte, **le monde politique est une affaire de pouvoir... et non de droit.** C'est la puissance de feu qui donne le ton ; les avocats dansent.

Mais les "règles" ne sont généralement pas simplement "inventées". Elles reflètent des jugements plus profonds, sur le bien et le mal, et sur ce que les gens devraient être autorisés à faire. Et lorsque d'autres nations voient une nation hors-la-loi, elles sont susceptibles de s'alarmer et de renforcer leur propre puissance de feu...

...se préparant à un règlement à l'amiable.

▲ [RETOUR](#) ▲

.Des sommets plus élevés

Les Sept Magnifiques nous font entrer dans l'ère de l'information... pour le meilleur et pour le pire...

Bill Bonner 30 janvier 2024



Bill Bonner nous écrit de Youghal, en Irlande...



L'IA peut-elle faire de nous de meilleurs humains ? ~ Une annonce chez Bloomberg

L'un des aspects les plus remarquables de cette période exceptionnelle de notre histoire est la valeur stupéfiante des actions de l'"ère de l'information".

Les principales actions de l'ère de l'information - les Sept Magnifiques - valent bien plus que les principales actions industrielles. La Ford Motor Company, par exemple, a été fondée il y a 121 ans. Elle a fourni des millions de voitures à des millions de personnes. Aujourd'hui, l'entreprise vaut moins de 50 milliards de dollars. À titre de comparaison, Apple vaut aujourd'hui 3 000 milliards de dollars, soit 60 fois plus. Et pourtant, que préférons-nous abandonner : notre téléphone portable... ou notre pick-up F-150 ? Lequel a le plus de valeur ?

Grâce au succès de ces grandes entreprises technologiques - **Amazon, Microsoft, Netflix, Nvidia, Alphabet, Meta et Tesla** - la valeur de l'ensemble du marché boursier est proche de son plus haut niveau historique.

Le nouveau pétrole

La semaine dernière, Meta a franchi la barre des 1 000 milliards de dollars de capitalisation

boursière. Ainsi, toutes les entreprises des Sept Magnifiques, à l'exception de Tesla, dépassent les 1 000 milliards de dollars... pour une valeur totale du groupe de plus de 13 000 milliards de dollars. Pauvre Tesla ; dans cette société, elle ne peut pas suivre. Son chiffre d'affaires n'a augmenté que de 3,5 % l'année dernière. L'action s'est effondrée la semaine dernière, perdant 13 %.

Les semi-conducteurs, nous dit-on, "*sont le nouveau pétrole*". Ils alimentent la nouvelle économie de l'information en faisant circuler des bits et des octets de données à une vitesse fulgurante. Mais nous savons ce que le **pétrole** a fait. Il a alimenté nos voitures, nos avions, nos usines et nos tracteurs. Il chauffe nos maisons et augmente tellement la productivité qu'il a permis à des milliards de personnes d'avoir la vie... et de la multiplier en plus grande quantité.

En revanche, qu'est-ce que la révolution de l'**information** a fait pour nous ces derniers temps ? Elle nous distrait, nous induit en erreur, nous ennueie... remplit nos esprits de mensonges, d'illusions et de mythes... tout en remplissant nos vies de pertes de temps. Pour chaque information utile, il y a au moins une information erronée qui vient la contrebalancer. Et pour chaque information utile, il y a des dizaines d'appâts à clics et des centaines d'opinions de crétins que l'internet a élevés au rang d'"influenceurs".

La question que nous nous posons aujourd'hui est la suivante : l'information vaut-elle vraiment tant que cela ?

Une période remarquable

Par rapport au pétrole, les semi-conducteurs ont été les grands gagnants : l'ETF des semi-conducteurs a progressé de 825 % au cours des dix dernières années, contre 37 % pour l'ETF de l'énergie (\$XLE).

[Nous rappelons à nos lecteurs que nous pensons que le vent a tourné en défaveur des actions américaines. Mais pas nécessairement contre toutes les actions... et seulement en termes "nominaux". Avant la fin de ce cycle inflationniste, nous pourrions voir le Dow Jones dépasser les 100 000, le S&P les 25 000 et les investisseurs s'en donner à cœur joie, mais sous l'eau. Si notre tendance principale va dans le sens que nous pensons, les valeurs réelles (corrigées de l'inflation) seront inférieures dans dix ans à ce qu'elles étaient au début de l'année 2022... Nota bene : nous pouvons nous tromper.

...Nous parions également - c'est notre "Trade of the Decade" - que l'énergie surperformera les Big Tech au cours des six prochaines années. À CONFIRMER].

Jusqu'à présent, les Sept Magnifiques sont les actions "à décision unique" de cette période remarquable. Vous les achetez. Et vous comptez sur elles pour vous enrichir.

MarketWatch :

Les valeurs technologiques à forte capitalisation ont repris la tête du marché boursier américain alors que le S&P 500 a atteint un nouveau record en fin d'année, défiant les espoirs de Wall Street d'un rallye plus généralisé.

Depuis le début de l'année 2024, les "Sept Magnifiques" ont gagné 540,7 milliards de dollars en capitalisation boursière, contre 802,5 milliards de dollars pour le S&P 500 jusqu'à la clôture de mardi, selon Dow Jones Market Data. Certains membres du groupe, dont Nvidia Corp., la coqueluche de l'intelligence artificielle, ont vu leurs actions gagner plus de 25 %.

Le monde réel

Ces sept actions valent un demi-trillion de plus qu'il y a moins d'un mois. Comment cela est-il possible ? Qu'est-ce qui leur a donné une telle valeur au départ ? Et comment peuvent-elles valoir autant aujourd'hui ? Et regardez ce qu'elles font à l'ensemble du marché boursier. Un investisseur ordinaire - qui aurait probablement au moins l'une d'entre elles dans son portefeuille - aurait enregistré un gain de 17 % (sur la base de l'indice S&P 500) depuis le début de l'année.

Tout cela s'est produit, rappelons-le, dans un contexte de hausse des taux d'intérêt, de baisse de la masse monétaire et de crainte d'une récession imminente. Alors, que se passe-t-il ?

S'agit-il d'une nouvelle ère ? Avons-nous tort d'utiliser le Dow "industriel" comme indicateur ? Est-ce une erreur d'essayer d'appliquer les leçons de l'ancienne économie, basée sur l'énergie, la production industrielle et les taux d'intérêt ? Peut-être que l'énergie et la production sont tout simplement dépassées ? Et peut-être que Tesla, ancrée dans le monde réel des choses, est en fait une "entreprise industrielle" à l'ancienne, habillée de gadgets électroniques ?

Nous reviendrons sur ces questions demain.

En guise de conclusion, je dirai que notre principal objectif est d'éviter la grosse perte. Où est le risque d'une grosse perte aujourd'hui ?

▲ [RETOUR](#) ▲

.Surcharge d'informations

Noyade de données, agences anti-intelligence et collision avec le monde réel...

Bill Bonner 31 janvier 2024



Bill Bonner nous écrit de Youghal, en Irlande...



"Il fut un temps où les hommes confiaient leur pensée à des machines dans l'espoir qu'elles les libèrent. Mais cela n'a fait que permettre à d'autres hommes dotés de machines de les réduire en esclavage." - Frank Herbert, *Dune*

"Après 20 ans, j'ai déménagé de New York en Floride..."

"Les moments de Karen filmés par les caméras de sécurité..."

"Rencontrez le 'trans-apostat'..."

Telles sont les nouvelles que nous avons reçues ce matin. Vont-elles enrichir notre vie ?

Dans les nouvelles d'aujourd'hui, Bloomberg explique également pourquoi l'"information" ne nous rendra pas riches :

Il y a tellement de données que même les espions s'efforcent de trouver des secrets

L'exploration des sources ouvertes de renseignements n'a peut-être pas le même cachet que le travail d'infiltration, mais elle est devenue une nouvelle priorité pour les agences de renseignement américaines.

L'espionnage était autrefois une affaire de secrets. De plus en plus, il s'agit de savoir ce qui se cache à la vue de tous.

Une quantité stupéfiante de données, allant des posts Facebook aux clips YouTube en passant par les relevés de position des téléphones portables et des applications automobiles, est stockée sur l'internet ouvert, à la disposition de quiconque regarde.

*Pourquoi les espions américains ne nous ont-ils pas prévenus du 11 septembre ? Pourquoi les agences de renseignement israéliennes (réputées être les meilleures au monde) n'ont-elles pas prévenu de l'attaque du Hamas, qui était (apparemment) "cachée à la vue de tous" ? Une possibilité : les espions disposaient de **trop d'informations** !*

Avec la bonne information au bon moment, on peut gagner de l'argent à Wall Street... ou faire chanter un homme politique.

Mauvaises informations

Mais toute information dont vous n'avez pas vraiment besoin, quand vous n'en avez pas vraiment besoin, absorbe du temps et de l'énergie. Elle doit être triée, analysée et stockée. Une grande partie de ces informations est fausse. Beaucoup sont trompeuses. Beaucoup sont tout simplement inutiles. Mais il faut savoir faire la part des choses. Et pendant ce temps, vous manquez l'anniversaire de votre fille et le début de la troisième guerre mondiale.

L'Amérique disposerait de 17 agences de "renseignement" différentes, coûtant des milliards de dollars, qui trafiquent l'information. L'une d'entre elles a-t-elle jamais produit une information importante qui aurait amélioré notre vie ?

Nous n'en savons rien. Il s'agit d'informations classifiées !

Aujourd'hui, nous nous tournons donc vers nos sens - la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher.

Nous regardons autour de nous. Nous voyons de l'acier dans le robinet de notre cuisine, dans notre réfrigérateur, dans les vis, dans les tuyaux, dans les charnières, etc.

Nous sentons l'énergie... le gaz naturel qui chauffe notre eau... qui s'engouffre dans les radiateurs (en acier !) et sous le plancher (en béton... avec de la pierre posée dessus).

Nous sentons aussi la chaleur rayonnante qui provient d'une cheminée en briques... qui brûle du bois, coupé à la tronçonneuse et alimenté par de l'essence.

Le bois est partout autour de nous. Les chaises. Les étagères. Les tables... la charpente de la maison elle-même. Sur les étagères, il y a des livres... du papier, fabriqué à partir d'arbres.

Par la fenêtre, nous voyons la pelouse - taillée avec une tondeuse à essence - les murs en pierre qui ont nécessité un mortier de chaux (obtenu en brûlant de la pierre calcaire à haute température).

Oh, quand nous nous asseyons pour déjeuner... que mangeons-nous ? Des électrons ? De l'information ? Du faux bœuf technologique à la Silicon Valley ? Non, nous mangeons des légumes... de la viande... de la soupe... des œufs. Des choses qui proviennent de plantes et d'animaux... des choses que nous pouvons voir, sentir et goûter.

Nous buvons du vin d'Italie et du café d'Éthiopie (apportés par des bateaux et des camions

alimentés par du pétrole).

Nous nous asseyons confortablement sur des tissus conçus par des artistes et fabriqués en laine (de moutons !) dans des usines et des ateliers. Nous écoutons de la musique produite par des musiciens... et nous correspondons avec nos amis et associés via l'internet.

L'intersection des informations

C'est ici que nos vies se croisent avec les Sept Magnifiques et l'"ère de l'information". La plupart des choses que nous voyons et entendons aujourd'hui nous parviennent électroniquement... sous la forme de minuscules éléments d'information qui sont réassemblés pour former quelque chose que nous reconnaissons.

Les musiciens et les compositeurs font de la musique - le produit de centaines d'années d'innovation en matière d'airs, de rythmes et d'instruments de musique. Ils sont enregistrés électroniquement et nous sont envoyés par le biais d'"applications" fonctionnant sur notre ordinateur portable, à l'aide de logiciels et de matériel produits par diverses entreprises technologiques.

Il en va de même pour les films, qui nécessitent d'énormes investissements en temps, en talent et en ressources réelles pour produire quelque chose d'intéressant, qui est ensuite mis à notre disposition via Netflix ou un autre service.

La ressource rare par excellence est, bien entendu, le temps. La nouvelle ère de l'information est gourmande en temps. Il en engloutit autant que nous le lui permettons.

Les espions ne sont pas les seuls à être submergés d'informations. Nous le sommes tous. Des publicités. Opinions. Blagues. Mensonges. Vous pouvez passer votre temps à les absorber et à essayer de les comprendre. Vous bénéficiez d'informations utiles et de divertissements occasionnels. Mais vous y perdez aussi, car la chose la plus précieuse que vous possédez - votre temps - vous échappe. Nous mesurons notre vie sur Tik Tok et Youtube.

Plus d'une mauvaise chose

Ici, au siège de BPR en Irlande, les choses que nous apprécions le plus sont celles qui sont à la portée de nos sens... les choses que nous voyons, que nous mangeons et que nous utilisons. Le monde électronique n'est qu'un outil. Nous passons une grande partie de notre journée à lire, à écrire, à faire des recherches avec l'aide de Google, de Microsoft et d'autres entreprises.

Et maintenant, on nous dit que l'IA nous fera gagner beaucoup de temps. Elle nous libérera de la tyrannie de la révolution de l'information. Elle saura ce que nous devrions lire... et ce que nous ne devrions pas lire. Elle nous aidera à rédiger nos pensées... et à corriger nos erreurs et nos jugements politiques. Avec l'IA, nous reprendrons notre vie en main. Peut-être, comme le

suggérerait hier un titre de Bloomberg, fera-t-elle de nous de meilleurs humains en éliminant les "mauvaises" pensées de notre cerveau.

"Nous dirons "Siri" en nous adressant à une pièce vide. "Qu'est-ce qui est important aujourd'hui ? Quelles sont les nouvelles ? Qu'est-ce que cela signifie ? Que dois-je en penser ?"

Et gloire des gloires... laudate dominum... nous aurons plus d'"intel" à penser ! Une autre source d'information ! Une autre opinion de crétin d'un objet sans cervelle !

Omnes gentes, Hallelujah.

▲ [RETOUR](#) ▲

.La grande perte

Les actions du Mag 7 sont-elles une source de déception pour les investisseurs ?

Bill Bonner 1er février 2024



Bill Bonner nous écrit en direct de Youghal, en Irlande...



Aujourd'hui, nous revenons à la question de base : les actions des Sept Magnifiques sont-elles une "grosse perte" en attente de se produire ? C'est ce qu'il semblait hier, Bloomberg :

Le groupe le plus influent de l'indice S&P 500 a été mis à mal mercredi après que certains de ses plus grands noms n'ont pas été à la hauteur des attentes élevées en matière d'intelligence artificielle. Microsoft Corp, Alphabet Inc et Advanced Micro Devices Inc - parmi les entreprises qui ont mené le rallye du marché depuis le bas - ont déçu les investisseurs qui pariaient sur le fait qu'une manne d'intelligence artificielle alimenterait rapidement les résultats. Cette fois-ci, même la baisse des rendements obligataires n'a pas réussi à faire décoller le secteur technologique.

"L'information n'est pas la même chose que l'énergie. Si l'on supprime l'énergie, des milliards de

personnes meurent.

Mais si l'on supprime la révolution de l'information, que se passe-t-il ? Cela ne ferait que nous renvoyer dans les années 1980. Nous sommes assez âgés pour nous souvenir du "monde avant l'internet" et ce dont nous nous souvenons, c'est que ce n'était pas si mal. Peut-être même mieux.

La révolution arrive

Les choses qui comptaient - les choses que nous pouvions sentir, voir, entendre et goûter - étaient très semblables à celles que nous avons aujourd'hui. Nous vivions avec le chauffage central et l'air conditionné. Nous mangions des aliments provenant du monde entier. Nous riions de nous-mêmes et des autres. Nous regardions la télévision pour nous divertir et lisions les journaux pour nous informer. Dans l'ensemble, c'était une époque satisfaisante.

La révolution de l'information est arrivée... après 1990... et les choses se sont généralement dégradées. Les taux de croissance ont baissé. L'endettement a augmenté. Les salaires n'ont pas progressé. Notre politique est devenue désagréable et dysfonctionnelle. Et nous ne pouvions plus rire comme avant - tant de choses étaient interdites.

Et d'une manière ou d'une autre, avec toutes ces informations à portée de main, nous avons perdu de vue des choses que nous savions depuis des centaines d'années : on ne peut pas dépenser pour atteindre la prospérité... et on ne peut pas bombarder pour atteindre la sécurité. Les administrations Bush, Obama, Trump et Biden ont essayé de faire les deux.

La différence majeure entre avant et après la révolution de l'information est qu'après 1990, nous avons beaucoup plus de moyens de gaspiller notre temps et notre argent. En 1990, on ne passait à peu près pas de temps ou d'argent à être sous l'emprise d'appareils électroniques, parce qu'il n'y en avait pas. Aujourd'hui, l'Américain moyen passe 8 heures et 5 minutes par jour sur des appareils numériques (selon Statista.com). En d'autres termes, nous passons la plupart de nos heures d'éveil à regarder un écran vidéo.

Et la famille type d'aujourd'hui est susceptible de dépenser autant en téléphone, en services de streaming et en matériel électronique qu'elle ne dépensait en loyer dans les années 1980.

Ce n'est pas la première fois

Nous ne nous prononçons pas sur le bien-fondé de cette évolution, mais nous constatons qu'elle n'a pas vraiment semblé accroître la richesse, la santé ou la qualité de vie des Américains.

Mais revenons à la question spécifique : ces actions du Mag 7 préparent-elles les investisseurs à la grande perte ?

La réponse : oui, probablement.

De temps à autre, les investisseurs en viennent à croire qu'une action ou un groupe d'actions leur permettra de s'enrichir. Ils achètent l'actif en question. Son prix augmente... suggérant aux autres investisseurs qu'ils devraient eux aussi en profiter. Le prix augmente encore, prouvant qu'ils avaient raison et attirant encore plus d'investisseurs à des prix encore plus irréalistes.

Le Nifty Fifty, les Dot.com, les maisons et le financement hypothécaire, les actions de l'industrie de la marijuana, les cryptomonnaies, la propriété fractionnée des NFT - ce ne sera pas la première fois.

Psychologiquement, vous vous dites que vous n'aurez qu'à sortir si les favoris commencent à baisser. Mais lorsqu'ils dérapent, vous n'êtes pas prêt à les abandonner. "Ils remonteront", vous dites-vous. Puis, lorsqu'ils glissent davantage, vous ne voulez pas prendre la perte. "Vous vous dites : *"Ce n'est qu'une baisse, j'attendrai le rebond et je revendrai"*. Puis, après une nouvelle chute du cours, vous vous dites : *"Je ne peux pas vendre maintenant, j'ai perdu trop d'argent."* Vous attendez. Le prix rebondit. Vous ne vendez toujours pas ; vous pensez maintenant que vous aviez raison depuis le début. Puis l'action baisse à nouveau. Finalement, vous abandonnez... vous vendez au plus bas. Vous venez d'essuyer une grosse perte.

La plupart de nos abonnés ont plus de 50 ans. Ils gagnent de l'argent lentement et prudemment, grâce à leurs entreprises, leurs professions et leurs investissements. Ils construisent leur patrimoine tout au long de leur carrière ; la pire chose qui puisse leur arriver est de le perdre, parce qu'ils n'ont pas le temps de le récupérer.

La tranquillité d'esprit

Si l'on considère le groupe Big Tech dans son ensemble, son ratio cours/bénéfice est de 35. Par conséquent, si vous achetiez l'ensemble du groupe... en bloc, en stock et en puce de silicium... et que vous perceviez tous les bénéfices... vous devriez attendre longtemps avant de récupérer votre argent. Après impôts, en supposant que les revenus restent constants, il vous faudrait attendre jusqu'en 2080 environ.

Bien sûr, la plupart d'entre nous seront morts à ce moment-là. Et le monde sera bien différent, en particulier celui des nouvelles technologies. Dans un demi-siècle, les entreprises elles-mêmes ne vaudront probablement plus grand-chose.

Personne n'achètera les entreprises dans leur intégralité. Au lieu de cela, ils vont acheter de minuscules morceaux de ces entreprises... c'est-à-dire des actions. Et les prix des actions montent et descendent. Si l'on compare les 30 valeurs industrielles du Dow Jones à l'or, par exemple, on constate que l'on aurait pu acheter l'ensemble du Dow Jones, en 1929, pour 18 onces d'or. Aujourd'hui, combien coûteront les principales actions de l'indice Dow ? Vous l'avez deviné, environ 18 onces d'or.

Vous ne pouvez donc pas vous attendre à une plus-value sur vos investissements en actions. En termes d'argent réel - l'or - vous n'arriverez à rien.

Ce que vous pouvez espérer, c'est une part des bénéfices. C'est pourquoi il est généralement préférable de posséder sa propre entreprise que de détenir des actions dans l'entreprise de quelqu'un d'autre. Lorsque vous possédez votre propre entreprise, vous obtenez 100 % des bénéfices que vous pouvez utiliser à votre guise. Lorsque vous possédez des actions d'une société publique, vous ne recevez que ce que les administrateurs vous donnent - généralement un dividende inférieur à 5 % de votre investissement. Mais là encore, les actions du Mag 7 risquent d'être une grande déception. Le rendement actuel du dividende du groupe n'est que de 0,18 %. Par conséquent, si vous investissez 100 000 dollars, vous pouvez vous attendre à un chèque de dividende de 180 dollars - ce qui est peut-être suffisant pour acheter un ticket de bus pour l'assemblée générale annuelle des actionnaires.

En résumé, dans le cas des dividendes comme dans celui des plus-values, la récompense est susceptible d'être faible. Le risque, en revanche, est de subir une grosse perte, ce que nous préférons éviter.

▲ [RETOUR](#) ▲

• Information artificielle

Faux cerveaux, chiffres farfelus et vœux pieux...

Bill Bonner 2 février 2024



Bill Bonner nous écrit en direct de Youghal, en Irlande...



Avez-vous regardé Taylor Swift en flagrant délit, nue comme un geai, en train de se livrer à des actes sexuels obscènes ?

Nous non plus.

Mais on la voit partout sur Internet, dans de faux films pornographiques améliorés par l'intelligence artificielle.

Les investisseurs sont tellement excités - par les possibilités financières, bien sûr - qu'ils pensent que Nvidia (fabricant de puces d'IA) vaut 33 fois le chiffre d'affaires. Pour mettre cela en perspective, il faut remonter à un quart de siècle en arrière.

À l'époque, 28 entreprises "dot.com" se vendaient plus de 10 fois leur chiffre d'affaires. Aujourd'hui, elles sont 38.

De tels prix témoignent d'une foi en l'avenir qui n'est pas seulement extraordinaire, mais folle. La mort n'aura aucune emprise. Personne ne s'écrasera jamais l'orteil. Et la bière ne sera pas plate. À 33 fois les ventes, pour récupérer le prix d'achat, il faudrait payer 100 % des ventes jusqu'en 2057.

Mais il s' imagine que les revenus ne sont pas accompagnés de coûts...

...comme si l'entreprise ne payait pas de salaires, de frais généraux, d'impôts, de frais de stationnement, de déplacements, de déjeuners d'affaires ou d'adhésions, de publicité, de chauffage, de climatisation, de contributions caritatives, de frais juridiques, de R&D, de primes, de contrats de conseil ou de toute autre dépense de quelque nature que ce soit. Et pas seulement une année... mais pendant 33 ans !

Des chiffres fous

Il suppose également qu'il n'y aura pas de concurrents pour voler les clients de Nvidia et arbitrer ses profits... ni d'avancées technologiques qui transformeraient les nouvelles technologies prometteuses de Nvidia en vieilles technologies mises au rebut hier.

En bref, cela suppose un monde différent du nôtre.

C'est ce qu'a fait remarquer Scott McNealy lorsque son entreprise, Sun Microsystems, se négociait à plus de 10 fois son chiffre d'affaires, à l'époque de Dot.com :

Vous rendez-vous compte à quel point ces hypothèses de base sont ridicules ? Vous n'avez pas besoin de transparence. Vous n'avez pas besoin de notes de bas de page. À quoi pensiez-vous ?

C'est vrai, vous n'avez pas besoin d'un analyste financier, d'un comptable ou d'un médium de Wall Street. Les chiffres parlent d'eux-mêmes. Et ils disent : "c'est de la folie".

Cette semaine, nous avons examiné les raisons pour lesquelles la révolution de l'information a été un tel échec. En résumé, toute information dépassant ce dont vous avez réellement besoin, au moment où vous en avez réellement besoin, est un passif, et non un actif. Elle doit être analysée, triée et stockée - au détriment de votre temps et de votre argent. L'internet a consommé une énorme quantité de temps et n'a guère donné en retour que des distractions, des divertissements et de la désinformation.

C'est ainsi que l'IA a fait son apparition. Sa promesse est de vous dire ce qui est vrai ou faux, ce qui est réel ou non... ce qui est méchant ou gentil. C'est pourquoi l'action Nvidia est si chère. Les gens pensent que l'IA nous libérera de la tyrannie de l'ère de l'information. Demandez n'importe quoi... et on vous le donnera.

Le faux cerveau

Nous avons demandé à la société ChatGPT, alimentée par l'IA, ce qu'elle considérerait comme la grande promesse de l'IA. Les lecteurs voudront peut-être passer outre, mais voici la réponse du faux cerveau de l'IA :

L'IA est considérée comme importante pour plusieurs raisons, et son impact potentiel sur l'humanité est considérable. Voici quelques raisons clés pour lesquelles l'IA est considérée comme cruciale et comment elle peut bénéficier à l'humanité :

1. **Automatisation et efficacité** : L'IA a la capacité d'automatiser les tâches répétitives, ce qui permet aux humains de se concentrer sur des activités plus créatives, stratégiques et complexes. Cela peut conduire à une efficacité accrue dans diverses industries, en réduisant les erreurs et en améliorant la productivité globale.
2. **Résolution de problèmes** : Les systèmes d'IA peuvent analyser de grands ensembles de données et des modèles complexes pour identifier des solutions et faire des prédictions. Cela peut s'avérer précieux dans des domaines tels que les soins de santé, la finance et la recherche, où l'IA peut aider à découvrir des informations que l'homme peut avoir du mal à découvrir.
3. **L'innovation** : Les technologies de l'IA ont le potentiel de stimuler l'innovation dans divers secteurs. Des voitures autonomes à la médecine personnalisée, l'IA peut contribuer au développement de nouvelles technologies et solutions qui améliorent notre vie quotidienne.
4. **Aide à la prise de décision** : L'IA peut fournir des informations précieuses et des analyses de données pour soutenir les processus de prise de décision. Cela est particulièrement bénéfique dans des domaines tels que les affaires, les soins de santé et la finance, où il est crucial de prendre des décisions éclairées.

5. **Accessibilité et inclusion** : L'IA a le potentiel de créer des solutions plus inclusives en relevant les défis et en fournissant une assistance aux personnes handicapées. Par exemple, les technologies alimentées par l'IA peuvent aider les personnes souffrant de déficiences visuelles à s'orienter dans leur environnement ou à accéder à l'information.
6. **Progrès scientifiques** : L'IA peut accélérer la recherche scientifique en traitant de grandes quantités de données, en simulant des expériences et en identifiant des domaines potentiels d'exploration. Cela peut conduire à des percées dans des domaines tels que la médecine, la climatologie et la science des matériaux.
7. **Relever les défis mondiaux** : L'IA peut être utilisée pour relever certains des défis mondiaux les plus urgents, notamment le changement climatique, la pauvreté et les soins de santé. Elle peut aider à optimiser l'allocation des ressources, à améliorer la réponse aux catastrophes et à contribuer au développement durable.
8. **Personnalisation et expérience utilisateur** : L'IA peut améliorer l'expérience des utilisateurs en personnalisant le contenu et les services en fonction des préférences et des comportements individuels. Les systèmes de recommandation, les assistants virtuels et les plateformes d'apprentissage personnalisées en témoignent.

Toutefois, il est essentiel d'aborder le développement et le déploiement de l'IA de manière responsable, en tenant compte des implications éthiques, des préoccupations en matière de protection de la vie privée et des préjugés potentiels. Il est essentiel de trouver un équilibre entre l'exploitation des avantages de l'IA et la résolution des problèmes qui y sont liés pour garantir son impact positif sur la race humaine.

Pour nous, c'est du bla-bla.

BS DE L'IA

L'IA est un outil. Elle sera utile à certains. Certains l'utiliseront pour gagner du temps (et donc de la productivité). D'autres l'utiliseront pour gaspiller du temps et des talents. Dans l'ensemble, elle fera probablement plus de mal que de bien, mais qui sait ?

Voici Laurie Segall sur CNN, qui s'extasie sur les risques :

Nous sommes à une époque où ce ne sont pas seulement nos données qui sont en jeu, mais aussi nos qualités les plus intimes : Nos voix, nos visages, nos corps peuvent désormais être imités par l'IA. En d'autres termes, notre humanité est à deux doigts d'être transformée par l'IA : Notre humanité est à un clic d'être utilisée contre nous.

Et si cela peut arriver à Swift, cela peut aussi vous arriver.

Nous estimons que les chances que cela nous arrive sont assez faibles. Mais nous ne voulons pas découvrir le contraire. Nous pourrions avoir à nous justifier.

Mais ne vous inquiétez pas. Le Congrès est sur le coup. Et c'est là - comme pour le soutien à des guerres inutiles et la dépense d'argent inexistant - que les républicains et les démocrates se rejoignent. Lors de l'audition de cette semaine à Washington, Josh Hawley, Laphonza Butler, Marsha Blackburn, Amy Klobuchar et Lindsey Graham ont tous eu l'occasion de s'exprimer... en faisant savoir aux électeurs que leur cœur et leur esprit, s'ils en avaient, étaient au bon endroit. Oui, ils soutiennent peut-être les massacres à grande échelle dans d'autres parties du monde, mais ici, chez eux, ils ne veulent pas que quelqu'un soit blessé par les médias sociaux.

C'est le genre d'arguments que l'on retrouve dans l'IA.

Mais si un groupe de personnes peut rendre les médias sociaux et l'IA encore moins attrayants qu'ils ne le sont déjà, c'est bien eux.

"Vous ne vous souciez pas des gens, vous vous souciez des profits", a déclaré Mme Blackburn à Mark Zuckerberg, donnant ainsi un aperçu de la situation.

"Votre contrat d'utilisation est-il toujours aussi nul ?", a demandé M. Kennedy, pour l'humour.

"Je suis tellement fatiguée de tout cela", a déclaré Mme Klobuchar. "Cela fait 28 ans [...] que l'internet a été créé. Nous n'avons adopté aucun de ces projets de loi [visant à ignorer le premier amendement afin de réglementer et de contrôler les médias sociaux] [...], parce que tout le monde dit 'double langage, double langage'. Il est temps de les adopter".

C'est ainsi que les choses se sont passées.

Et attendez la suite. Bientôt, les malfaiteurs dotés d'une intelligence artificielle auront une fausse image du sénateur Graham en train de dire quelque chose de vraiment stupide et épouvantable.

Et comment ferons-nous la différence ?

[**▲ RETOUR ▲**](#)